Campbell. 1. c. 22

Cloth

MÉMOIRE

SUR

L'ANTIQUE ALEXANDRIE,

SES FAUBOURGS ET ENVIRONS DÉCOUVERTS,
PAR LES FOUILLES, SONDAGES, NIVELLEMENTS
ET AUTRES RECHERCHES,

FAITS D'APRÈS LES ORDRES DE

SON ALTESSE, LE KHÉDIVE
VICE ROI D'ÉGYPTE.

PAR

MAHMOUD-BEY
ASTRONOME DE S. A.

COPENHAGUE.
IMPRIMERIE DE BIANCO LUNO, PAR F. S. MUHLE.
1872.

à monsieur Carbelle
souvenir d'amitié de la part
de l'auteur Mahmoud
Caire, le 23 9.bre 1880

MÉMOIRE

SUR

L'ANTIQUE ALEXANDRIE,

SES FAUBOURGS ET ENVIRONS DÉCOUVERTS, PAR LES FOUILLES, SONDAGES, NIVELLEMENTS ET AUTRES RECHERCHES,

FAITS D'APRÈS LES ORDRES DE

SON ALTESSE, ISMAÏL PACHA
VICE ROI D'ÉGYPTE.

PAR

MAHMOUD-BEY
ASTRONOME DE S. A.

COPENHAGUE.
IMPRIMERIE DE BIANCO LUNO, PAR F. S. MUHLE.
1872.

Préface.

Alexandrie, accomplissant les destinées qu'avait rêvées pour elle son illustre fondateur, n'avait pas tardé, sous les premiers Ptolémées, à devenir la première ville du monde: mais les causes mêmes qui avaient amené sa rapide grandeur, devaient la soumettre à de fréquentes vicissitudes, et tôt ou tard, produire sa ruine; en effet, devenue, grâce à sa position et à ses beaux ports, le centre du commerce des Indes et le siège d'un empire puissant, mais sans homogénéité, elle attira les regards de tous les conquérants et fût une proie naturelle offerte à leur ambition.

A peine avait-elle deux siècles et demi d'existence, que Jules César faisait du plus beau de ses quartiers un champ de bataille, et de ses monuments démantelés des remparts pour abriter sa défense et se faciliter la victoire. C'est ainsi qu'elle vit son île de Pharos ravagée et sa bibliothèque la plus riche de l'univers, en partie détruite par le feu ou les machines de guerre.

Suivant le sort de l'Égypte, réduite bientôt après, par Auguste, en province romaine, elle n'en resta pas moins la

seconde ville du monde et le foyer le plus brillant des connaissances humaines.

Mais à peine était-elle revenue de cette secousse qu'elle subit de nouveau, dans la dernière moitié du troisième siècle, sous Claude II et Aurélien, les ravages de guerres affreuses qui la détruisirent presqu'entièrement.

Vers la fin du quatrième siècle, sous Théodose, le patriarche Théophile acheva la destruction de ses temples. L'Eglise chrétienne d'Alexandrie la fit alors briller d'un nouvel éclat, qui devait bientôt disparaître sous une nouvelle influence.

L'an six cent quarante deux de Jésus-Christ, Amrou y fit son entrée. Le quartier Bruchium était déja un désert, les anciens palais, complètement démolis, étaient séparés du reste de la ville. Il acheva de détruire la bibliothèque en livrant aux flammes ce qui y était resté de livres, et effaça complétement la trace des murs d'enceinte qui ne devaient être rétablis, autour d'une ville tout à fait réduite par Ahmad Ebn-touloun, que vers le commencement du dixième siècle de Jésus-Christ.

Néanmoins, la ville avait encore conservé quelques vestiges de son ancienne splendeur dont les dernières lueurs disparurent au commencement du XVI^e^ siècle, date de son assujétissement.

A partir de ce moment, elle ne fit plus que décroître; et, de bouleversement en bouleversement, elle se serait infailliblement éteinte, et nous la verrions aujourd'hui réduite à son ancien état de Racotis, si un nouveau héros, que la Providence lui réservait sans doute, Mohammed-Ali ne fut venu, sous le souffle puissant de son fécond génie, la ressusciter de ses cendres.

Elle ne tarda pas, en effet, grâce à l'essor donné par ce prince au commerce et à toutes les branches de l'industrie et de la civilisation, à reconquérir les avantages que lui assurait sa position: de nouveaux murs d'enceinte lui rendirent un peu de son ancien aspect. Elle vit affluer de nouveau, les vaisseaux du monde entier dans ses ports; de nouveaux édifices s'élevèrent, d'autres rues furent tracées, des promenades publiques créées;

et elle prit rapidement cette physionomie qu'elle continue de développer chaque jour d'une ville commerçante et industrielle qui, poussée par le sentiment de sa gloire passée, semble avoir hâte de reconquérir sous la main bienfaisante de princes régénérateurs tout ce qu'elle a perdu, et de secouer les derniers plis du linceuil dans lequel la barbarie et le fanatisme l'avaient ensevelie.

Ces révolutions de toute nature et de divers âges subies par Alexandrie aux principales époques que nous venons de relever, sans compter une infinité d'autres bouleversements moins importants, se sont présentées à mon esprit, comme autant de difficultés, lorsque notre bien aimé prince, Son Altesse Ismaïl Pacha, vice roi d'Égypte, m'a fait l'honneur de me confier la délicate mission de dresser la carte de l'antique Alexandrie.

Prévoyant la difficulté d'une telle entreprise, l'auguste souverain mit sous mes ordres deux cents ouvriers pour les fouilles, sans compter le personnel des ingénieurs composant mon service ordinaire: Abdel Halim effendi, que je désignai pour surveiller les travaux des fouilles; Ahmad Soubki, Ibrahim Salim Cherbini, Mahmoud et Khalil effendi, qui furent employés pour faire la carte de la ville actuelle d'Alexandrie et de ses environs tels qu'ils sont aujourd'hui. Un réseau de triangulation, long de 80 kilomètres sur plus de 30 de largeur a été la base des travaux de cette carte dont les détails furent relevés à la planchette depuis Aboussir jusqu'à l'embouchure de la branche Canopique du Nil en long, et depuis Alexandrie jusqu'au delà des Rayachates et du Caréoune en large.

Cette carte de l'état actuel des lieux m'était indispensable, comme travail préliminaire, pour y rapporter les emplacements des édifices antiques d'Alexandrie, ainsi que ceux des villes et villages anciens que j'ai pu déterminer dans les environs de cette capitale.

Après avoir calculé les sommets des triangles, je les rapportai à la méridienne qui passe par la porte Rosette actuelle

et à sa perpendiculaire, aussi bien pour la carte de l'état actuel que pour la carte de l'antique Alexandrie et de ses faubourgs, réduites, l'une à l'échelle d'un deux cent millième, et l'autre d'un vingt-millième comme on les voit jointes à ce mémoire.

Les minutes des dessins ont été coordonnées et rassemblées en une seule feuille réduite à une petite échelle, sous mes yeux, par mon dessinateur Emin Sabbagh.

Quant au sujet principal de ma mission, la carte antique de la ville d'Alexandrie, l'on comprendra sans peine que les bouleversements successifs dont j'ai déja parlé, et les réedifications plus ou moins partielles qui les suivaient, ont été autant de difficultés et d'obstacles se présentant à chaque pas, et que je n'ai pu vaincre et résoudre que par des études et des recherches multiples et comparatives. Le bienfait même de la restauration de la ville et de sa restitution à ses premières destinées, entreprises par Mohammed-Ali et ses successeurs, a été un obstacle contre lequel j'ai craint longtemps de voir se briser tous mes efforts.

En effet la plupart des emplacements qui me paraissaient devoir faire l'objet particulier de mes fouilles se trouvaient être devenus des propriétés privées dans lesquelles je ne pouvais, qu'après de nombreuses démarches, obtenir quelque fois de poursuivre mes investigations. De fréquentes interruptions forcées m'obligeaient alors à un double travail afin de raccorder les résultats. C'est surtout alors que j'ai compris devant quelles impossibilités matérielles avaient dû se trouver ceux qui avaient entrepris cette tâche avant moi, sans disposer des immenses moyens dont les ordres gracieux et formels de Son Altesse m'avaient fait maître, et que j'ai pu apprécier le peu de certitude des résultats jusque là annoncés.

J'allais moi-même douter de pouvoir atteindre mon but, lorsqu'heureusement j'ai découvert, par les fouilles, le pavage d'une première rue, longue de plus d'un kilomètre et demi; ce fut alors mon premier guide pour découvrir dix sept rues longi-

tudinales et sept transversales dont le pavage est plus ou moins bien conservé: les premières en parfait parallélisme entr' elles font un angle de 24 degrés et 15 minutes du Nord à l'Ouest, les autres leur sont perpendiculaires. A l'aide des cotes des nivellements de toutes ces rues antiques dans toute leur étendue j'ai pu déterminer l'état ancien du sol d'Alexandrie par les courbes de nivellement qu'on voit tracées sur la carte du plan de l'antique Alexandrie. Par les fouilles et nivellements j'ai trouvé l'emplacement du théâtre, lequel avec le Césareum reconnu par ses deux obélisques m'a servi, ainsi que le cap Lochias, à déterminer les emplacements des palais, monuments et édifices publics conformément aux récits des anciens écrivains.

Les sondages que j'ai faits dans le Magnus Portus m'ont fait découvrir les rochers qui rendaient l'entrée du port si difficile, ainsi que le port des rois, l'île d'Antirrhodus, son palais royal, son petit port, la chaussée d'Antoine, le Timonium et les restes du quai du grand port, le tout enseveli maintenant au fond de l'eau.

Le nivellement et la découverte des anciens aqueducs souterrains, tout près du port d'Eunoste dans le continent et dans l'île Pharos, m'ont aidé à déterminer l'emplacement de l'Heptastade faisant un angle de 45 degrés avec la méridienne, du Nord à l'Ouest. Les fondations des murs d'enceinte de l'antique ville d'Alexandrie ont été découvertes par mes fouilles et sondages sur une étendue de plus de dix kilomètres de tour. Enfin les anciens canaux souterrains qui alimentent encore la ville et portent de l'eau douce dans les citernes, leurs prises d'eau, l'ancien canal d'Alexandrie, celui de Schedia, la branche qui s'en détache pour aller à Canope, les faubourgs d'Eleusis, Nicopolis, Nécropolis, le lac Maréotis et la branche Canopique du Nil sont traités au long dans ce mémoire et marqués sur ma carte. L'intérêt qu'il y avait à reconnaître l'emplacement du champ de bataille de Jules César et du roi Ptolémée, sur le Nil, m'a engagé même à chercher et déterminer l'ancien lit de

la branche Canopique de ce fleuve depuis son embouchure au pied du Com-ahmar (ou les ruines de Héracléum), jusqu'au sommet du Delta tout près de Choubra, à 20 ou 22 kilomètres des ruines de Memphis. Cette recherche m'a amené à parler des villes d'Hèracleum, Chereu, Hermopolis, Naucratis et Momemphis qui se trouvaient sur les bords du fleuve. J'ai assigné pour ces cinq villes d'autres emplacements que ceux qui ont été admis jusqu'à ce jour; l'on verra mes raisons dans le cours de ce mémoire. La ville de Canope n'est pas non plus dans l'emplacement que les savants de l'expédition française lui avaient assigné, et qui a été adopté jusqu'à présent. J'ai trouvé les ruines des villes de Marea, Taposiris et Phomotis; celles des deux dernières portent encore aujourd'hui presque les mêmes noms anciens: elles s'appellent Aboussir et Bomonéh.

Quant au camp de César, bien qu'on puisse en déterminer l'emplacement, en réunissant les détails divers contenus dans le mémoire, j'ai cru devoir lui consacrer spécialement un appendice.

Dans un autre appendice, je donnerai les valeurs mètriques du pied, stade et mille romain, tels que je les ai déduit par la comparaison des mesures des pyramides et du Sphinx avec celles qui ont été données en pieds romains, par Pline.

Cela étant, je divise tout ce travail en une introduction, trois chapitres et deux appendices.

L'introduction donne un aperçu général du sol d'Alexandrie et de sa nature.

Le premier chapitre traite des murs d'enceinte, des rues de l'antique Alexandrie et de leur nivellement, etc.

Le second chapitre, des aqueducs, citernes, île de Pharos, tour du phare, Heptastade, ports, palais royaux, temples, édifices, etc. etc.

Le troisième chapitre donne les faubourgs et environs de l'antique ville d'Alexandrie, ainsi que la branche Canopique du Nil et les emplacements des principales villes qui la bordaient anciennement, etc. etc.

Enfin, le premier appendice traite du camp de César, et le second, des valeurs métriques du pied, stade et mille romain.

Je ne terminerai pas cette préface sans demander l'indulgence du lecteur pour les irrégularités grammaticales que, dans le cours du mémoire qui va suivre, j'aurais pu commettre en écrivant dans une langue qui n'est pas la mienne.

Ce qui me rassure, c'est qu'en pareille matière le monde savant recherche moins l'élégance du style que l'exactitude des résultats.

Introduction.

Aperçu général du sol de la ville d'Alexandrie et de sa nature.

La ville d'Alexandrie est située sur une petite et étroite chaîne de montagne qui se détache des chaînes lybiques au delà de la tour des arabes et cesse tout d'un coup au cap d'Aboukir et à l'ancienne ville de Canope; elle ferme ainsi la vallée du Nil, en bornant au nord-ouest le lac Maréotis et la province Maréotique.

La largeur de cette chaîne ou la distance entre la mer et le lac Maréotis varie de 1,000 à 3,000 mètres; la nature du sol est en général du rocher calcaire, et en y creusant, l'on trouve toujours de l'eau potable, à 4 ou à 5 mètres de profondeur dans les parties basses; j'en ai bu d'assez bonne tirée des puits creusés dans l'île de Pharos même.

Sur ce sol, l'on voit dans certains endroits des dunes de sable dont le silice se trouve en très petite quantité; le plus haut des monticules qui forment cette petite chaîne dépasse à peine 35 mètres au-dessus du niveau de la mer. La partie du

sol qui se trouve vis-à-vis de l'île de Pharos est large de 1600 à 2000 mètres dans une longueur de 5 kilomètres environ; sa hauteur au dessus du niveau de la mer est, dans plusieurs endroits, d'une trentaine de mètres; tandis que, à droite et à gauche, le sol diminuant beaucoup de largeur n'est élevé au dessus de niveau de la mer, que d'une dizaine de mètres.

Baigné d'un côté par la mer, de l'autre par le lac Maréotis, n'étant accessible par terre que par deux côtés étroits dont la défense est très facile, doué par la nature d'un port unique sur toute une côte basse et hérissée de rochers, ce point réunit tous les avantages possibles pour une ville fortifiée et commerçante.

Ces considérations avaient, sans aucun doute, déterminé le choix d'Alexandre; car c'est dans ces limites que nous avons découvert, par les fouilles, les traces des murs d'enceinte de l'ancienne ville d'Alexandrie comme on le verra au premier chapitre de ce mémoire. L'importance de cette place n'était pas du reste inconnue aux anciens Pharaons qui, redoutant l'incursion des grecs chassés de leur pays par la famine et le besoin, en avaient confié la garde aux tribus voisines; auxquelles ils avaient assigné comme résidence de vigie d'observation, le bourg de Racotis, devenu, plus tard, un grand quartier de la ville d'Alexandrie.

Chapitre premier.

Murs d'enceinte et rues de l'antique ville d'Alexandrie.

Murs d'enceinte.

Les murs d'enceinte encore existant aujourd'hui, lesquels ont été réparés par Mohammed-Ali et qui sont démolis du côté de la ville moderne, ne sont nullement les murs d'enceinte de la ville antique; ils n'en occupent même pas la place. Ils sont probablement l'ouvrage des arabes et ont été construits, peut être, dans le troisième siècle de l'hégire, par Ahmad Ebn Touloun, comme l'affirme Al-Makin, auteur arabe très estimé.

J'ai trouvé les murs antiques de la manière suivante: en faisant les fouilles derrière le cap Lochias, j'ai découvert, presque au niveau de la mer, des fondations larges de 5 mètres et construites en moellons et mortiers composés de chaux et de briques pilées. Les restes de ce mur se voient encore aujourd'hui aux bords de la mer, dans une étendue de 300 mètres de *A* jusqu'à *B* sur la carte du plan de la ville. Les fouilles ont été continuées dans les décombres; et les restes du même mur paraissaient toujours de même construction et de même largeur,

3 ou 4 mètres au dessous des décombres, dans l'étendue de deux kilomètres environ; c'est-à-dire de *B* juspu'à *C* sur la carte; il parait du reste que l'enlèvement des pierres de ce mur jusqu'à 3 ou 4 mètres de profondeur au dessous des décombres est tout récent, parceque quelques uns de ceux qui les ont enlevés, vivant encore, m'ont affirmé qu'ils avaient démoli ce mur du dessous des décombres et en avaient emporté les pierres en ville pour d'autres constructions.

Au point *C*, le sol commence à devenir bas, il y est à peine de 5 mètres au dessus du niveau de la mer; et il est encore beaucoup moins élevé au delà de ce point; de sorte que la continuation des fouilles était impossible de *C* jusqu'à *D* dans l'espace d'environ 700 mètres, parce que nous étions incommodés par l'eau qui sortait à 2 mètres de profondeur. Heureusement, les chercheurs de pierres m'ont affirmé qu'en construisant la petite mosquée et les maisonnettes situées sur la petite hauteur dans le point *D* de notre carte, ils ont vu la continuation de notre mur toujours de même largeur et du même genre de construction. Ce témoignage me parait d'autant plus véridique que ce point se trouve sur le prolongement de la dernière partie découverte par les fouilles et termine une langue de décombres, et qu'il n'y a pas de raison qui ait pu forcer l'ingénieur Dinocrate à faire dévier ce mur dans cet espace uni.

Nous voilà donc sûrs de la position antique du mur d'enceinte de la ville d'Alexandrie, depuis Bourg-el-Silsilé (Cap Lochias), jusqu'à la petite mosquée située au Hadra, dans une étendue de plus de 3 kilomètres de longueur (de *A* jusqu'à *D* sur ma carte). Les fouilles devenant de plus en plus impraticables d'une manière continue entre le canal Mahmoudiéh et les collines jusqu'au port de l'Ouest à cause des maisons particulières et des jardins qui occupent l'emplacement du mur cherché, il a fallu se borner à creuser le long des routes et sentiers

tortueux qui vont de la ville arabe j'usqu'au canal et qui doivent couper l'emplacement présumé du mur d'enceinte antique.

J'ai fouillé donc dans huit sentiers très éloignés les uns des autres; mais je n'ai découvert les restes des fondations des murs d'enceinte que dans cinq de ces sortes de sections, aux points marqués, *E*, *F*, *G*, *H* et *I*, sur la carte. Ce sont de grands blocs de maçonnerie de 5 mètres de largeur, faites en moellons plus ou moins gros et où la composition du mortier diffère un peu de celui de la partie découverte en premier lieu. Ces restes de maçonneries découvertes, 3 ou 4 mètres au dessous du sol, appartiennent indubitablement au mur d'enceinte antique de la ville; car,

1°. Au delà de ces grandes maçonneries, du côté du canal, dans chaque section, où les fouilles ont été faites, je n'ai pas découvert de fondations qui attestent l'existence de quelques maisons anciennes; tandis que dans les mêmes sections de fouilles, tout le dessous du sol, à 3 ou 4 mètres de profondeur, en est jonché du côté de la ville; et l'on voit que c'était là que s'arrêtait positivement la ville:

2°. Ces cinq points se trouvent placés en harmonie avec la partie déjà découverte du mur d'enceinte et s'adaptent bien avec l'état physique primitif du sol; j'en parlerai plus tard:

3°. On aurait de la peine à concevoir que de pareilles fondations eussent appartenu à autre chose qu'à un mur d'enceinte, vu leur épaisseur extraordinaire.

Nous voila arrivés avec le mur d'enceinte à environ deux kilomètres de distance du port d'Eunoste ou le port de l'Ouest. Les fouilles dans ce petit espace ont été complètement inexécutables, et j'ai été forcé d'achever le dessin du mur d'enceinte, jusqu'à la mer sur ma carte, d'aprés la situation du sol et d'autres considérations qui m'ont paru compatibles avec la disposition des lieux.

La partie qui complète les murs d'enceinte en longeant la mer depuis le cap Lochias, jusqu'au port d'Eunoste, a été très pro-

blement continuée sous forme de quai pour la commodité des chargements et des déchargements des bateaux qui arrivaient dans le port jusqu'aux degrés du quai, comme le dit Strabon.

Quoi qu'il en soit, j'ai découvert les restes de cette fondation dans la mer, 2 ou 3 mètres au dessous du niveau des eaux; les pêcheurs du port en connaissent si bien la place que c'est grâce à eux que j'ai pu suivre, dans une barque, et par un temps très calme, une grande partie des restes de ce mur avec tous ses détours, depuis le cap Lochias jusqu'au delà du Césaréum, en lever le plan et le fixer en *A*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *k*, *l*, sur ma carte de l'antique Alexandrie. Enfin, les restes du quai entre *l* et *P*, ont été découverts en *m* et *n*, il y a quelques années, en jetant les fondations des maisons modernes qui en occupent actuellement la place.

Les sinuosités du mur entre *l* et *P* aussi bien que dans la partie comprise entre *P* et *D* ont été déterminées et fixées sur la carte, comme l'on voit, d'après la disposition des lieux en considérant l'état primitif du sol, conformément aux points déterminés par les fouilles.

Le circuit de l'antique ville d'Alexandrie, étant ainsi trouvé et rapporté sur le plan à grande échelle, l'on peut facilement en déterminer l'étendue: en effet, l'on voit, compas en main, que cette étendue a environ 15,800 mètres de tour y compris toutes les sinuosités, excepté la chaussée d'Antoine avec le Timonium, qui augmenterait ce chiffre d'environ 600 mètres.

La longueur de la ville est de 5,090 mètres comme l'on voit d'après le plan. Pour la largeur, l'on voit qu'elle est variable: elle est de 1,150 mètres du côté de Nécropolis, et d'environ 1,400 mètres du côté de la porte Canopique; dans l'intérieur, elle est d'environ 1,560 mètres vis-à-vis l'Heptastade, et de 2,250 mètres au delà du cap Lochias; elle est enfin d'environ 1,700 mètres dans la plus grande partie de la ville. Aussi ne doit on pas s'étonner de voir Strabon rapporter que la largeur d'Alexandrie est de 7 à 8 stades, et Flavius Josèphe

ainsi que Philon affirment qu'elle est de 10 stades tandis qu'ils sont tous d'accord à donner 30 stades à sa longueur.

Si Diodore de Sicile lui avait donné 40 stades, c'est que sans aucun doute il avait en vue la ville et une partie de la Nécropolis qui lui était contiguë.

D'après Quinte-Curce, l'architecte Dinocrate aurait donné 80 stades au tour de la ville. Etienne de Byzance lui assigne 110 stades, tout en donnant 8 stades à la largeur et 34 pour la longueur. Les quinze milles romains que Pline attribue au tour d'Alexandrie comprennent sûrement la ville avec son faubourg de Nécropolis tout entier. Mais quelles sont les valeurs mètriques du stade et du mille dont se servaient ces anciens auteurs? L'embarras que j'ai éprouvé en consultant les écrits modernes, à cet égard, et le besoin d'avoir les valeurs exactes de ces anciennes mesures, m'ont obligé à faire des recherches particulières, et je suis arrivé, en effet, à connaître, d'une manière sûre, d'après les mesures des côtés des pyramides de Memphis et celles du Sphinx comparées à celles qui ont été obtenues par Pline en pieds romains, que la longueur du pied romain, au moins celui de Pline, est de $0^{m},2959$(1); la longueur du plèthre est en conséquence de $29^{m},59$; celle du stade romain, de $147^{m},95$; et enfin le mille romain vaut $1479^{m},5$. Le plan que je viens de faire de l'ancienne ville d'Alexandrie m'a guidé pour découvrir la longueur du véritable stade dont on s'est servi lors de la fondation de la ville; c'est le stade grec; sa longueur est de 165 mètres comme je le démontrerai vers la fin du chapitre lorsque je parlerai des rues de la ville et de leur espacement régulier.

Cela étant, l'on voit sans peine qu'en donnant 7 à 8 stades pour la largeur d'Alexandrie, Strabon entend celle des deux extrêmités de la ville dont l'une est de 1,150 mètres et l'autre

(1) Ce travail est encore inédit et j'espère le publier bientôt ou lui consacrer un appendice à la fin de ce mémoire.

1,400 suivant le plan; car le premier de ces deux nombres est de 7 stades grecs à 5 mètres près, et l'autre de 8 stades et demi environ. Flavius Josèphe et Philon avaient en vue la longueur moyenne de 1,700 mètres quand ils ont donné 10 stades à la largeur de la ville; car les 10 stades grecs valent 1,650 mètres. Les 30 stades attribués par ces mêmes auteurs à la longueur de la ville sont également en concordance avec la mesure prise sur ma carte; car 30 stades grecs valent 4,950 mètres et c'est, à 140 mètres près, la longueur de la ville d'après la carte.

En jetant un coup d'œuil sur la même carte, l'on voit que les 40 stades rapportés par Diodore de Sicile embrassent la longueur de la ville proprement dite avec une partie de Nécropolis. En assignant 80 stades pour le tour de la ville, Quinte-Curce en avait considéré le circuit comme un rectangle, abstraction faite de ses sinuosités, tout en lui donnant les mêmes dimensions moyennes que Josèphe et Philon.

Pour les mesures rapportées par Etienne de Byzance qui vivait vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne, elles sont données, sans aucun doute, en stades romains de $147^{m},95$ et elles sont aussi en parfaite concordance avec ma carte; car les 8 stades romains donnés à la largeur valent 1,173 mètres et 60 centimètres, chiffre compris entre les deux extrèmes largeurs de 1,150 mètres et de 1,400 mètres: les 34 stades donnés à la longueur valent $5030^{m},3$ et cette étendue, prise sur ma carte, est de 5,090 mètres.

Les 110 stades désignés par le même auteur pour la mesure du tour d'Alexandrie sont encore très exacts: En effet, 110 stades romains valent $16274^{m},5$ et le circuit de la ville avec toutes les sinuosités, y compris la chaussée d'Antoine et le Timonium pris sur ma carte, est de 16400 mètres, et c'est à moins d'un stade près la valeur des 110 stades d'Etienne de Byzance.

Au premier aspect de ma carte, on voit enfin, que Pline

n'a rien exagéré en donnant 15 milles ou 22192^{m},5 au tour d'Alexandrie; il a tout bonnement, pris pour Alexandrie l'ensemble de la ville et du faubourg Necropolis qui lui était contigu, abstraction faite des sinuosités des murs d'enceinte.

La comparaison que je viens de faire, compas en main, prouve la véracité des passages rapportés, sur les dimensions d'Alexandrie, par les auteurs grecs et romains, et elle démontre que je ne me suis pas écarté de la vérité dans le peu d'arbitraire que je me suis permis pour achever les sinuosités des murs d'enceinte de la ville dont la forme générale ressemble, en effet conformément au rapport des historiens, à la forme d'un manteau macédonien dont le col est la partie comprise entre le Posidium et le cap Lochias.

Rues de l'antique Alexandrie.

J'ai découvert dans la ville d'Alexandrie, par le moyen des fouilles, onze rues principales pavées qui la traversent en largeur, et sept pavées également qui la traversent en longueur. Les premières sont désignées sur ma carte par *R 1*, *R 2*, *R 3*, *R 4*, *R 5*, *R 6*, *R 7*, et *R 8*, d'une part et de *R 2bis*, *R 3bis*, et *R 4bis*, de l'autre.

La rue mitoyenne des sept rues longitudinales est la rue canopique; les trois qui se trouvent, du côté de la mer, sont marquées, *L 2*, *L 3*, et *L 4*; les trois autres, placées du côté du canal sont *L' 2*, *L' 3*, et *L' 4*.

Sur ces dix-huit rues principales, il n'y en a que cinq dont le pavage n'est pas bien conservé: ce sont les rues marquées *R 4bis*, *R 4* et *R 8*, parmi les rues qui traversent la ville en largeur; et, *L 4*, *L' 3*, parmi les rues longitudinales. Le pavage ou plutôt le dallage des autres rues est bien conservé sur presque toute leur étendue.

Rue Canopique.

Les fouilles ont été faites dans six points de la rue canopique qui porte aujourd'hui le nom de Charï Bab Charki (route

de la porte orientale). Un de ces points se trouve vis-à-vis l'emplacemet de l'Eglise Saint-Athanase, devenue mosquée d'Attarin, dans un temps, et maintenant popriété privée; ce point est à 1,285 mètres de la colonne Pompée, à huit cents mètres de l'obélisque encore debout et à 1835 mètres de la porte actuelle de Rosette ou la porte orientale; le pavage y est bien conservé; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de $4^{m},7$ et il est de 3 mètres environ au-dessous du sol actuel. Le second point est à une dixaine de mètres à l'Ouest de la porte orientale; le pavage n'y est pas bien conservé; il est à $5^{m},2$ au-dessus du niveau de la mer et, à $2^{m},50$ au-dessous du sol actuel. Les quatre autres points sont situés hors des murs d'enceinte arabe et sont éloignés de la porte Rosette actuelle, le premier de 245 mètres, le second de 345 mètres, le troisième de 415 mètres, et le dernier de 465 mètres; le pavage est bien conservé dans les trois premiers points; et il y est de $5^{m},5$; $6^{m},0$ et $7^{m},0$ au-dessus du niveau de la mer; tandis qu'il n'est qu'à $1^{m},5$ au-dessous du sol. Le pavage dans le dernier point est enlevé; il n'en reste que 3 ou 4 qui sont au niveau du sol actuel élevé de 9 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces six points dont les deux extrêmes sont distants l'un de l'autre de 2,300 mètres se trouvent sur une ligne droite qui, se prolongeant des deux côtés jusqu'au mur d'enceinte, forme la rue canopique, large d'environ 14 mètres entre les deux bords du pavage, et longue de 5,090 mètres. Cette rue va d'Est, nord-Est, à l'Ouest sud-Ouest faisant un angle de 24° 15′ avec la ligne Est Ouest. La distance de l'axe de cette rue à la colonne Pompée est de 1,165 mètres et de 517 mètres à l'obélisque encore debout.

Au-delà du dernier point déterminé par les fouilles et à la distance de 465 mètres de la porte Rosette actuelle, le pavage n'existe plus comme nous l'avons déjà remarqué: les restes des pavés ont été enlevés sous Mohammed Aly, lorsqu'on a arrangé cette rue et qu'on lui a donné la pente douce qu'elle a actuellement, pente qui a exigé l'abaissement de la route de plusieurs

mètres au-dessous du sol primitif, comme le démontre la comparaison du nivellement du pavage de la rue transversale *R 3bis*, avec le nivellement du sol actuel de la route de la porte Rosette; car le sol de la route est élevé maintenant de 10 mètres, au-dessus du niveau de la mer, dans ce point de rencontre des deux rues; tandis que le pavage à droite et à gauche dans la rue transversale *R 3bis*, est de 15 mètres d'un côté et de 14 de l'autre au-dessus du niveau de la mer.

Au-delà des collines, la rue canopique descend d'une pente très rapide et elle continue ensuite sur un terrain uni jusqu'à la porte canopique, comme l'on peut s'en assurer par les courbes de nivellement tracées sur ma carte du plan de la ville ancienne.

Les vestiges des grandes maçonneries et les morceaux de colonnes brisées que l'on découvre dans les fondations des maisons qu'on construit chaque jour, des deux côtés de cette large rue, en indiquent naturellement l'importance: Gratien Lepère(1) y a vu trois colonnes vis-à-vis de l'emplacement de l'Eglise Saint Athanase, pendant l'expédition française en Egypte: et il en a vu huit autres sur le prolongement de la rue vis-à-vis du village Charakoué, non loin de la porte Rosette. Un des habitants d'Alexandrie m'a dit qu'il en avait vu dans le jardin Gibara, vis-à-vis Com-el-Dikeh, plusieurs rangées en ligne droite parallèles au bord de la rue. Enfin, j'en ai découvert moi-même quelques-unes par les fouilles; mais je regrette de n'avoir pas pu y travailler librement; car la route est très fréquentée et ses deux bords sont devenus des propriétés privées. Si la rue même a été respectée c'est grâce à son magnifique aqueduc souterrain qui, portant l'eau douce du canal, alimente les citernes de la ville et fournit de l'eau aux pauvres qui viennent y puiser chaque jour pour leur usage.

(1) Description de l'Egypte. Antiquité-Tom. 18 page 423.

Les autres rues longitudinales.

Les fouilles faites dans la rue *L 2* et dans la rue *L' 2* dans vingt endroits de la première et dans douze de la seconde sur une étendue de 2400 mètres de celle-là et de 2090 de celle-ci m'ont fait voir d'abord que le pavage est assez bien conservé, ensuite que la largeur en est de 7 mètres. Cette largeur est, du reste, commune à toutes les rues de la ville, excepté la rue canopique et la rue transversale *R I*, où elle est de 14 mètres. Après avoir rapporté les deux groupes de points des fouilles sur la carte, au moyen de la planchette et des points de la triangulation que j'ai faite pour le plan de la ville moderne, ces points dis-je, déterminés indépendamment les uns des autres, se sont trouvés sur deux lignes droites parfaitement parallèles à la rue canopique déjà déterminée de la même façon indépendante des autres. La distance de chacune de ces deux rues à la rue canopique est de 294 mètres. Les autres rues longitudinales rapportées sur la carte, d'après le groupe des points des fouilles relatives à chacune d'elles et au moyen de la planchette et de la triangulation indépendamment les uns des autres comme les précédents, se sont trouvés également parallèles à la rue canopique.

Le parallélisme de ces rues n'est pas la seule chose que l'on doit remarquer et admirer dans le plan de la ville antique; mais encore la régularité des distances entre toutes les principales rues: cette distance est ici de 278 mètres excepté entre la rue *L' 3* et la rue *L' 4*, la dernière du côté du canal qui est de 177 mètres: cette dernière me parait une rue intermédiaire. J'ai vu la trace de la rue principale suivante, un peu plus loin, dans le cimetière arabe de la colonne, et presque à la même distance de 278 mètres de la rue *L' 3*; mais je ne l'ai marqué sur ma carte que par deux lignes ponctuées, parceque je n'y ai pas fait de fouilles, car, le temps me manquait. Tous les points où j'ai fait des fouilles pour chercher les rues tant longitudinales

que transversales, sont du reste marqués, sur ma carte, par deux petites barres qui coupent la rue, afin qu'on puisse les trouver facilement et y faire des vérifications en cas de besoin. Cependant le pavé ne se voit pas dans tous les points; mais, bien qu'il ait été enlevé dans certains endroits, on reconnait la couche sur laquelle il était posé, par son damage bien fait, ou par l'espèce de maçonnerie faite de petits moellons et de mortier composé de chaux et de sable et dont cette couche est formée quelquefois. Dans les parties où le pavé est assez bien conservé, l'on voit souvent un bombement très prononcé dans l'axe de la rue et un égout latéral pour les eaux sales. Il faut ajouter que les pierres du pavage sont partout les mêmes; ce sont des blocs noirs ou grisâtres d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur sur une longueur et une largeur qui varient de 30 à 50 centimètres; ces pierres me paraissent avoir été apportées d'Assouan ou des montagnes qui avoisinent cette ville: elles sont de la même espèce que les pierres dont la troisième pyramide de Ghizeh est en partie couverte; elles sont très compactes et fort dures.

Rues transversales.

Les rues transversales ont été découvertes par les fouilles comme les autres et construites sur la carte de la même façon. Après les avoir fait passer par les groupes de points de fouilles appartenant à chacune d'elles, elles se sont trouvées toutes en lignes droites, parfaitement parallèles entres elles et exactement perpendiculaires sur la rue canopique faisant toutes un angle de 24° 15′ du Nord à l'Ouest et s'étendant de la mer au canal. L'on en distingue onze principales qui se trouvent éloignées les unes des autres de 330 mètres. A la même distance de la rue qui passe par la colonne Pompée, j'ai cru voir une douzième rue principale; elle est marquée sur la carte par une ligne ponctuée, parcequ'elle n'a pas été déterminée par les fouilles. Les cinq autres rues transversales que l'on voit sur la carte sont des rues intermédiaires.

La première se trouve entre les deux rues principales *R 1* et *R 2*, à la distance de 110 mètres de la dernière. La seconde est comprise entre les deux rues principales marquées *R 3* et *R 4*, à 51 mètres environ de la dernière. La troisième se trouve entre les rues *R 5* et *R 6*, à 96 mètres environ de la rue *R6*. Enfin les deux dernières rues intermédiaires sont placées des deux côtés de la rue qui passe par la colonne Pompée à 110 mètres chacune de cette même rue.

La plus belle de toutes les rues transversales a dû être celle qui est marquée *R 1*; le pavage en est très bien conservé: elle a la même largeur que la rue canopique, c'est-à-dire 14 mètres; et elle est à 1149 mètres de l'obélisque du Césareum et à 2310 de la colonne de Pompée du coté de l'Est. Elle sort du Cap Lochias, sur lequel il y avait un palais royal, passe tout près du port réservé aux bâteaux privés des rois, de l'arsenal royal, et se termine à un autre port sur le canal, port dont j'ai découvert le quai à 130 mètres des murs d'enceinte, vis-à-vis un pont probablement antique.

Un aqueduc souterrain la borde, du côté de l'Est, et conduit l'eau du canal au palais et en ville pour en alimenter les citernes. Un égout peu profond et destiné aux écoulements des eaux sales, la borde de l'autre côté. Cette rue présente une particularité qui la distingue de toutes les autres rues: Outre la double largeur qu'elle partage en commun avec la rue canopique, elle se compose de deux chaussées de même niveau et d'égale largeur; mais l'une qui est à l'Est est pavée; l'autre est une sorte de maçonnerie composée de chaux, de terre, de petits cailloux et de petits morceaux de moellons. Entre ces deux chaussées et suivant l'axe de la rue, est un petit espace large d'environ un mètre et rempli simplement de terre végétale; ce qui me fait croire qu'il y avait là une rangée d'arbres, qui la partageait en deux chaussées; l'une est pavée, probablement, destinée aux voitures, l'autre, aux cavaliers.

La quantité de fûts, de chapiteaux, de morceaux de co-

lonnes; ainsi que le reste de grandes constructions qu'on a découvertes et que l'on découvre encore aujourd'hui par les fouilles dans les deux côtés de cette rue, sur presque tout son parcours, démontre la richesse du quartier, l'élégance des maisons et la beauté de la rue; elle nous porte à croire que deux rangées de colonnes avec arcades ornaient, autrefois, des deux côtés, cette rue sur laquelle donnaient plusieurs monuments publics. C'est assurément de cette même rue, qu'Achillès Tatius a voulu parler quand il a fait dire au héros de son roman abordant à Alexandrie par le lac Maréotis:

«En entrant dans Alexandrie, par la porte du soleil, mes «yeux furent agréablement frappés de la beauté de cette ville: «car, depuis cette porte jusqu'à celle de la lune, on voyait, de «part et d'autre, des rangs de colonnes; et au milieu était une «place traversée par une longue rue» (1).

La place dont on parle ici ne peut pas être celle de l'Heptastade sur le port: c'est une autre sur laquelle donnait le Gymnase, comme l'on voit sur notre carte.

Les trois rues principales marquées *R 5*, *R 6* et *R 7*, doivent avoir eu également leur importance pour les transports des marchandises: l'une se dirigeait vers l'Emporium et les Apostases ou marchés et magasins; les deux autres, vers l'arsenal et la grande place sur le port.

Longueur du stade Grec d'après les rues d'Alexandrie.

La fixité de 330 mètres dont les axes des douze rues transversales et principales de la ville se sont trouvés éloignés les uns des autres, peut-elle être attribuée au simple hasard? Certes, non, il faut donc qu'il y ait un rapport entre cette distance constante et la longueur de l'unité de mesure linéaire ou le stade dont les Grecs se servaient lorsqu'ils tracèrent les rues de

(1) Description de l'Égypte antique. Tom. 5 page 307.

leur ville d'Alexandrie. Or, mille comparaisons prouvent que le nombre de 330 mètres est de beaucoup plus grand qu'un stade; ce chiffre doit donc désigner, ou le double ou le triple de la valeur métrique d'un stade: en effet, nous voyons par les écrits d'un très habile [1] critique qu'il y avait un stade de 166^{m},67, et, comme ce chiffre ne diffère de la moitié de 330 que d'un mètre et deux tiers, je peux tenir comme certain que cette longueur de 330 mètres qui se trouve constante entre les douze rues principales que j'ai découvertes dans la ville, en largeur, équivaut à deux stades; la valeur du stade sera, en conséquence, de 165 mètres. Le stade étant divisé en 6 plèthres, la valeur du plèthre sera de 27^{m},5; les distances des cinq rues intermédiaires transversales aux rues principales voisines se trouvent également en parties aliquotes du plèthre: en effet, la rue intermédiaire comprise entre *R 1* et *R 2*, étant à 110 mètres de *R 2*, cette distance est de 4 plèthres juste. Celle qui est comprise entre *R 3* et *R 4*, étant à 161 mètres de la rue *R 4*, cette distance vaut 5 plèthres et demi; la distance de 96 mètres de la rue comprise entre *R 5* et *R 6*, à cette dernière vaut trois plèthres et demi: enfin la distance de 110 mètres existant entre chacune des deux rues intermédiaires et la rue de la colonne (rue *R 8*) vaut exactement 4 plèthres.

Les distances qui séparent les rues longitudinales entre elles, se trouvent aussi en nombres entiers de plèthres et en parties aliquotes de plèthres assez exactes. Tout cela appuie la justesse de déduction de 165 mètres pour la valeur métrique du stade dont les Grecs se servaient, au moins en Orient, lors de la fondation de la ville d'Alexandrie.

Enfin, la longueur donnée par Strabon, Josèphe et Philon à la rue canopique, celle de l'Heptastade et la distance du Cap Chersonesus à la ville se trouvant de 30, 7 et 70 de notre stade,

[1] Mémoire de Gosselin sur les mesures anciennes des Grecs et autres peuples anciens.

conformément aux témoignages de ces historiens, ne nous laissent aucune incertitude sur notre conclusion que le stade grec vaut 165 mètres.

Nivellement des rues et du sol de la ville antique et sa configuration.

Le plan auquel les cotes de nivellement ont été rapportées dans tout mon travail, c'est la surface de la Méditerranée au moment des basses eaux. Les plus hautes eaux, dans cette mer où les marées sont insensibles, ne s'élèvent que de 62 centimètres environ au-dessus des basses eaux d'après les renseignements qui m'ont été donnés par Mr D'Arnaud Bey; de sorte que le plan que j'ai adopté se trouve de 31 centimètres environ plus bas que la surface moyenne des eaux.

Les cotes de nivellement du pavage découvert par les fouilles, dans toutes les rues, ont été déterminées soigneusement dans 170 points, en outre les fouilles ayant été exécutées dans une cinquantaine d'autres points, hors des rues, et, le sol primitif y ayant été découvert, les cotes de nivellement en ont été également déterminées; et le nombre de toutes les cotes obtenues sur l'antique sol d'Alexandrie remonte ainsi à 220, ce qui m'a bien suffi pour tracer des courbes qui indiquent les mouvements du terrain à l'époque des Ptolémées, ou du moins, dans le temps des Romains. Les courbes sont cotées sur ma carte, de 6, 8, 10, 12, 16, 20 et 30 mètres au-dessus de la surface des basses eaux. Un coup d'œil jeté sur cette carte me dispenserait en conséquence, de décrire tous les mouvements du terrain que suit chacune des rues de la ville antique, lesquelles montent ou descendent, suivant le sol, comme on le voit d'après les courbes des cotes indiquées.

Etat physique du sol antique de la ville.

Les courbes de nivellement nous montrent que le sol de la ville se trouve divisé par la nature en deux portions séparées

entre elles par une vallée large de 600 à 700 mètres, laquelle commence vers le cap Lochias et s'étend jusqu'au lac Maréotis.

La petite chaîne, ou langue de terre qui borde la mer jusqu'à Canope, se trouve coupée par cette vallée en deux portions; l'une du coté de l'Égypte et l'autre, du coté de la Lybie; c'est ce qui explique l'opinion des anciens Alexandrins, que leur ville est composée de deux parties dont l'une appartient à l'Egypte et l'autre, à la Lybie.

Les pavés de toutes les rues de la ville ne sont pas rigoureusement parlant, posés sur le terrain primitif: celui-ci se trouve, généralement, d'un mètre ou même plus, au-dessous du pavage; il est même à plus d'un mètre et demi, au-dessous dans la petite vallée et ses environs, ce qui prouve:

1°. Que le pavage n'a été fait que quelques siècles après la fondation de la ville, c'est-à-dire, dans l'époque romaine.

2°. Que la partie Nord-Est de la ville a dû être détruite, sans doute pendant quelque guerre, avant l'exécution du pavage; parce que l'on y trouve de la terre de démolition sous le pavage. Or, le pavage, dans cette vallée, est élevé de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau des basses eaux de la Méditerranée, d'où il résulte que le fond de la vallée n'était élevé que de 3 à 4 mètres au-dessus de la surface des eaux dans les premiers temps.

L'existence de cette vallée unique dans la ville, son peu de profondeur, sa situation particulière et l'aspect général de l'antique Alexandrie, indiquent, d'une manière certaine que c'est cette même vallée que Hirtius désigne, sous le nom de marais, lorsqu'il dit: «César s'appliqua sur tout, en poussant en avant «ses ouvrages et ses mantelets, à isoler du reste de la ville, «cette partie qui en était séparée, au midi, par un marais; — «par ce moyen, il espèrait d'abord qu'en partageant ainsi la «ville en deux, il pourrait plus commodément donner ses ordres «à ses troupes qui, par là, se trouvèrent réunies: il voyait, «d'ailleurs, qu'il lui serait alors plus facile de donner des secours

«à celles qui se trouvaient pressées, et d'être secouru lui même «de l'autre côté de la ville; mais surtout, il se procurait par là «l'avantage d'avoir de l'eau et du fourrage en abondance: il «n'avait que peu de l'un, et l'autre lui manquait absolument: «il pouvait largement y pourvoir à l'aide de ce marais.» Si on examine bien ce passage, l'on voit que le quartier qu'occupait César dans la ville pendant qu'il y faisait la guerre, doit être la portion Nord-Est de la ville presque toute entière avec la partie qui borde le port du cap Lochias jusqu'au Posidium, où il y avait la petite portion du palais dans lequel on l'avait logé en arrivant à Alexandrie. Mais, je m'écarte trop de mon sujet; je quitte pour le moment César et son camp: j'en parlerai plus longuement dans un appendice ou chapitre supplémentaire à la fin de ce mémoire.

Mais, pourquoi Alexandre n'avait-il pas borné les murs d'enceinte de sa ville d'Alexandrie à la vallée en question qui paraît, de prime abord, faire la limite naturelle de la ville? Animé du génie militaire de son époque, le héros macédonien n'aurait pas voulu laisser, hors des murs d'enceinte, une portion aussi grande que la moitié de l'autre partie de la ville, et qui la touchait presque; étant aussi élevée que le restant du sol de la ville, cette portion aurait été plutôt nuisible qu'utile pour la défense d'une telle place, laquelle aurait eu, encore, le désavantage d'une très grande réduction. Alexandre fit mieux: il jeta ses murs d'enceinte sur la ligne que la nature lui avait tracée d'avance, et établit ses rues, suivant les sillons que Zéphyr lui avait marqués par ses soufles étésiens à l'influence salutaire desquels les Alexandrins devaient, suivant l'opinion générale, d'arriver à une très grande longévité.

Chapitre deuxième.

Aqueducs souterrains, citernes, île de Pharos, tour du phare, heptastade, ports, palais royaux, temples, édifices, etc. etc.

Aqueducs souterrains et citernes.

On voit encore aujourd'hui cinq aqueducs ou canaux souterrains qui portent l'eau du canal dans la ville et ses environs: le premier aqueduc est la prolongation de l'ancien canal jusqu'au port de l'Ouest; le second commence au canal sur le prolongement de la rue transversale, *R 8*, qui passe par la colonne; le troisième prend son eau du canal à une quarantaine de mètres au-dessus du prolongement de la rue transversale *R 5*; le quatrième aqueduc communique avec le canal à 120 mètres plus haut que le point de rencontre du canal et de la rue large, *R 1*; le cinquième aqueduc se trouve hors d'Alexandrie, traverse Eleusis et communique avec le canal dans un point éloigné, de 1300 mètres de l'ancienne porte canopique et de 2350 mètres du tombeau du saint arabe nommé Sidi Jaber.

Les trois aqueducs intermédiaires, avaient chacun une infinité de branches dans la ville, lesquelles longeaient toutes les rues et allaient alimenter les citernes: le temps, la négligence et la main destructive de l'homme ont hâté la disparition d'une très grande partie de ces ramifications. Les branches principales ont été même complètement obstruées dans plusieurs endroits et quelques-unes des parties des branches secondaires ont pris la place des parties détruites pour établir, de nouveau, la continuation directe des eaux dans les parties subsistantes des canaux principaux. Ces mêmes canaux devaient, primitivement, suivre latéralement les rues qui sont des propriétés publiques; ce fait a dû être très important pour pouvoir les curer et les réparer en cas de besoin sans aucun inconvénient. On en voit, du reste, la preuve dans le quatrième aqueduc qui suit la rue large transversale *R 1*, dans toute sa longueur, bien qu'il soit obstrué et hors d'usage dans sa dernière partie, depuis la rue canopique jusqu'au cap Lochias; mais, arrivé à cette dernière rue, il communique avec un autre canal souterrain qui longe la rue canopique toute entière, se ramifiant à droite et à gauche. Parmi ces ramifications, l'on distingue la branche qui va droit au petit port des rois et à son arsenal aux pieds du cap Lochias, tout en suivant la rue intermédiaire distante de 8 plèthres ou 220 mètres de la rue large *R 1*.

Le troisième aqueduc ou canal souterrain diffère des précédents; il est composé actuellement de deux parties; la première, du côté du canal, est une ligne irrégulière et en zigzag; l'autre suit la rue intermédiaire située entre les deux rues principales *R 5* et *R 6*: la première partie ne doit pas être sur le chemin qu'on lui avait donné primitivement à cause de son passage à travers diverses propriétés privées comme l'on voit, au lieu de passer par les rues qui sont des propriétés publiques: cette fraction n'est donc que la réunion de plusieurs petites ramifications qui auraient remplacé les parties principales du canal souterrain.

Quoi qu'il en ait été, les eaux de ce canal se mêlent à

celles du quatrième canal dans la rue canopique, près de l'Eglise Saint-Athanase; de sorte que les deux canaux, à partir de cet endroit, n'en forment plus qu'un seul. Le deuxième canal souterrain, tel qu'il est à présent est plus régulier; il prend son eau dans le canal, à côté du second pont sur le prolongement de la rue *R 8*, de la colonne, va en ligne droite, incline jusqu'à la rue intermédiaire comprise entre *R 7* et *R 8*, suit cette rue dans une étendue de 400 mètres, la quitte par une petite bifurcation pour suivre la rue *R 8*, à partir du Serapeum jusqu'auprès de la grande place: là il se divise en deux branches, à gauche et à droite: la branche de droite mêle son eau avec celle que porte le canal commun des quatrième et troisième aqueducs en suivant la rue canopique.

Ces trois eaux réunies ainsi coulent dans un canal souterrain qui traverse la grande place en ligne droite et se dirige vers l'île de Pharos formant un angle d'environ 45 degrés du Nord à l'Ouest. C'est ce même canal qui a dû, indubitablement porter jadis de l'eau douce dans l'île de Pharos, en suivant la chaussée de l'Heptastade.

Tous les canaux souterrains n'alimentent pas, directement, les citernes par de petites branches: il y a beaucoup de citernes qui sont complétement isolées; on les remplit au moyen des machines montées sur des sakièh ou grands puits en communication avec la branche la plus voisine d'un des canaux souterrains. On peut compter actuellement dans Alexandrie sept cents citernes parmi lesquelles il y en a beaucoup qui sont de deux étages superposés sur des colonnes, en granits rouges, à l'aide d'arceaux. Les citernes de trois et quatre étages ne manquent pas dans cette ville: mais elles se trouvent naturellement dans les parties hautes de la ville.

La description de toutes ces citernes merveilleuses demanderait un ouvrage spécial, et je renvoie mes lecteurs aux quelques détails donnés dans le grand ouvrage de l'expédition française de l'Egypte, me bornant ici à attester la véracité du

témoignage de Hirtius et à ajouter que la ville d'Alexandrie est superposée sur une autre ville de citernes dont les rues sont les canaux souterrains.

Île de Pharos.

L'île de Pharos réunie maintenant à la ville moderne, était autrefois complétement isolée du sol continental et de l'emplacement de l'antique Alexandrie. Sa longueur, parallélement à la côte à partir du port de l'Est jusqu'à son extrémité du côté de l'Ouest où l'on a érigé le phare moderne construit sous Mohammed-Aly par notre compatriote l'habile ingénieur Mazhar Pacha, est de 2600 mètres environ; la largeur moyenne en est de 400 à 500 mètres.

Vers l'extrémité de l'île, du côté de l'Est, se trouve un rocher de 230 sur 200 mètres d'étendue, et sur lequel était construit l'ancien phare d'Alexandrie; la distance du milieu de ce rocher au phare moderne est de 3060 mètres. Ce rocher était entouré d'eau de tous côtés comme le dit Strabon; mais la chaussée qui la joint au sol maintenant doit avoir une origine assez ancienne.

Enfin, le petit îlot qu'on voit actuellement vers le Nord et qui porte le nom d'Adah paraît n'avoir été anciennement qu'une simple anse de l'île.

Le sol de l'île de Pharos a la forme d'une jambe: trois collines hautes de dix à onze mètres en forment le talon, le mollet et le genou, lesquels tombent aux environs du saint mawazini, de l'école militaire et de Ras-el-Tin.

Les bas fonds et les rochers que l'on voit sur le prolongement de l'île de Pharos, entre le rocher de l'ancien phare et le cap Lochias, d'un côté, et entre l'extrémité ouest et le cap Chersonesus ou le Marabout (Ajami), de l'autre, indiquent que cette île n'était qu'une partie détachée du sol continental, dans le temps immémorial. Car, Homère en a parlé, dans son

Odyssée, plus de mille ans avant Jésus-Christ, lorsqu'il vantait l'excellence de son port et dit:

«Là[1] se trouve un port sûr, et d'où chaque navire s'élance «en pleine mer, dès qu'il est muni d'eau!» La distance d'une journée de navigation[2] qu'Homère met entre l'Egyptus ou le Nil et l'île de Pharos ne me paraît pas exagérée; car la distance de l'embouchure de la branche canopique du Nil à l'entrée du vieux port, du côté de Chersonesus est d'une quarantaine de kilomètres environ, et c'est la navigation de plus d'une demie journée.

Tour du phare.

Jusqu'à présent nous avons considéré l'emplacement de l'ancien phare, comme certain dans Bourg-el-Zefer à la place du fort, Kaïd Bey situé à l'extrémité nord-Est de l'île pharos. En effet, les temoignages de Strabon et de Jules César ne laissent à ce sujet, aucune incertitude;

1°. Strabon nous dit:

«Cette même extrémité (orientale) de l'île[3] est formée par «un rocher entouré d'eau de toutes parts, surmonté d'une tour «à plusieurs étages, admirablement construite en marbre blanc, «qui porte le même nom que l'île. Elle fût élevée par Sostrate «de Cnide, favori des rois, pour le salut des navigateurs comme «le porte l'inscription. En effet, sur un rivage qui, de chaque «côté (d'Alexandrie), est bas, dénué de ports, garni d'écueils et «de bas-fonds, il était nécessaire de placer un signal élevé et «très remarquable, afin que les navigateurs, arrivant de la haute «mer, ne pussent manquer l'entrée du port.» Strabon continue: «La bouche occidentale n'est pas non plus d'un abord facile;

(1) Odyssée libre IV cité par Strabon, traduction française tome 1, P. 80.
(2) Voir la note de Gosselin sur Strabon tome 1. page 61.
(3) Strabon traduction de Letronne tome 5 page 329 et suivant.

«elle n'exige cependant pas autant de précaution. Elle donne «entrée à un autre port qui porte le nom d'Eunoste en dedans «duquel est un port creusé de main d'homme et fermé: celui «dont l'ouverture est marquée par la tour du Phare est le grand «port; les deux autres, lui sont contigus à leur extrémité, et «n'en sont separés que par la chaussée appelée Heptastade.»

L'on voit par ce passage de Strabon que l'emplacement du Phare est nettement déterminé sur le rocher du fort Kaid-Bey, à l'extrémité Nord-Est de l'île Pharos.

«2°. Nous lisons dans les commentaires de Jules César: «l'entrée du port (1) est si étroite, qu'un vaisseau n'y peut «aborder malgré ceux qui sont maitres du Phare. César qui «craignait que l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant qu'il «était occupé ailleurs, y débarqua ses troupes, s'en saisit et y «mit garnison. Par là, il fut en état de recevoir sûrement par «mer des vivres et des secours; aussi envoya-t-il dans toutes «les contrées du voisinage pour s'en procurer.» Ce passage ne peut avoir aucun sens compatible avec les lieux et la circonstance si César n'avait pas en vue l'entrée du port de l'Est et si le Phare n'était pas situé à l'extrémité Nord-Est de l'île dans l'endroit déterminé par le passage de Strabon, au fort Kaïd-Bey: car, si le Phare eût été construit sur un rocher à l'extrémité Ouest de l'île dans les environs du nouveau Phare, César n'aurait conçu aucune inquiétude, et il eût été impossible aux maîtres du Phare d'empêcher en aucune façon, l'abordage des bateaux; parceque le port d'Ouest a trois entrées dans un espace de plus de huit kilomètres de longueur et dont les deux principales se trouvent, l'une vers le milieu, et l'autre, tout près du continent.

3°. Un passage d'un écrivain arabe du quatrième siècle de l'hégire, cité par Makrizi nous apprend ce qui suit, sur ce sujet;

(1) Commentaire de César guerre civile, à la fin du livre III nouvelle édition en 1806, revu et retouché par du Wailly. T. 2. P. 285.

«Entre le Phare et la ville d'Alexandrie, à présent, il y a «un mille environ; il est (le Phare) sur l'extrémité d'une langue «de terre entourée d'eau des deux côtés et construit sur la «bouche du port d'Alexandrie; mais non pas le vieux port où «les bâteaux n'abordent pas à cause de son éloignement des «habitations.» (1)

Ce passage, quoiqu'un peu obscur, nous confirme le témoignage de Strabon et de Jules César, que le Phare a été construit sur l'extrémité Nord-Est du port oriental connu sous le nom de port neuf.

Pour les dimensions de l'édifice nous ne savons rien de positif; cependant, Makrizi nous cite un passage de Masoudi où, il est dit au sujet des dimensions du Phare:

«La hauteur du Phare, actuellement, est à peu près de deux «cents trende coudées. Anciennement, elle était d'environ quatre «cents coudées; le temps, les tremblements de terre et les pluies «l'ont détérioré; .... sa construction a trois formes: il est carré «jusqu'à un peu moins que la moitié et un peu plus que le «tiers: là, la construction est en pierre blanche; ce qui fait «cent dix coudées à peu près. En suite la figure en devient «octogone et il est alors construit de pierres et de plâtre dans «l'étendue de soixante et quelques coudées. Un balcon l'entoure «pour pouvoir se premener autour. Enfin, la partie supérieure «en est ronde.» Makrizi continue: «Un écrivain dit l'avoir mesuré «et avoir trouvé deux cents trente trois coudées (pour la hau«teur du Phare); il est de trois étages: le premier étage est un «carré haut de cent vingt et une coudées et demie; le second «est octogone, de quatre vingt une et demie (de haut); le troi«sième étage est rond; il a trente et une coudées et demie. «Ebn-Joubère cite, dans son mémoire de voyage, que le Phare «d'Alexandrie parait à plus de soixante dix milles; qu'il a mesuré «lui même, un des quatre côtés de l'édifice, en l'année 578,

(1) Makrizi édition de Boulak tome 2 page 157.

«de l'hégire, et qu'il l'a trouvé de plus de cinquante coudées, «que la hauteur dépassait enfin cent cinquante brasses.»

Flavius Josèphe dit à propos de la tour de Phazael à Jérusalem, dont la hauteur était de 90 coudées, et le côté du carré de la base, de 40 coudées, ce qui suit:

«Sa forme[1] ressemblait à celle du Phare d'Alexandrie où «un feu toujours allumé sert de fanal aux mariniers pour les «empêcher de donner à travers les rochers qui pourraient leur «faire faire naufrage: mais celle-ci était plus spacieuse que «l'autre.» Il dit dans un autre endroit que, «la clarté du feu du Phare s'étend jusqu'à trois cent stades[2]» en fin le même écrivain cite dans le livre XVI chapitre 9 de l'antiquité Judaïque, en parlant des tours faites à Jérusalem par Hérode, que la tour de Phazaël ne le cédait point à celle de Pharos. On voit par ces passages des témoins oculaires que la largeur de la tour du Phare devait avoir de 40 à 50 coudées: ou d'un plèthre et demi en mesures grecques. La hauteur, d'après l'estimation de Masoudi, de l'autre écrivain et de Flavius Josèphe devait être de 100 à 120 mètres ou d'environ quatre plèthres; car les 300 stades à la distance desquelles, l'on voyait le feu du Phare, d'après Josèphe pourraient avoir été pris en nombres ronds de centaines, et la véritable distance a pu être de deux à trois cents stades ou d'environ 40 kilomètres: le calcul nous montre que la hauteur nécessaire à l'édifice pour être vu de la mer à cette distance doit être un peu plus de 110 mètres. La conséquense de ce témoignage se trouverait alors d'accord avec l'éstimation des auteurs arabes que j'ai cités plus haut.

J'ajoute que le feu du Phare moderne se voit à 34 kilomètres dans la mer et que ce Phare n'a qu'environ 65 mètres de hauteur au dessus du niveau des eaux.

(1) Guerres des Juifs avec les romains traduction française édit. de 1858 Liv. V chapitre 13. page 733.

(2) Idem Livre IV. chapitre 37. page 720.

Heptastade (1).

L'Heptastade est la chaussée qui joignait autre fois la ville d'Alexandrie à l'île de Pharos; «c'est une espèce de pont» dit Strabon (2) «qui, se dirigeant vers la pointe occidentale de l'île, «sert à la joindre au continent; on y a seulement ménagé deux «ouvertures qui donnent entrée dans le port d'Eunoste, et sur «lesquelles on a jeté un pont; cette chaussée non seulement «faisait communiquer le continent avec l'île, mais encore, elle «y amenait de l'eau dans le temps où elle était habitée.»

Elle avait, comme l'indique son nom, sept stades de longueur. Jules César lui donne neuf cents pas (3) en nombres ronds et Hirtius estime, à huit cents pas, (4) la distance de l'île à la ville. Voilà les seuls renseignements, sur l'Heptastade, provenant des sources antiques et émanant de témoins oculaires; ils sont suffisants pour nous aider à trouver l'emplacement de cette chaussée sur notre plan d'Alexandrie: en effet, nous avons déjà vu, au commencement de ce chapitre, que les eaux des trois principaux canaux souterrains se réunissent, finalement, dans un seul canal, traversant la grande place en ligne droite

(1) J'ai voulu trouver à l'aide de fouilles, deux points de la chaussée de l'heptastade, en creusant transversalement deux fossés dans la ville moderne et en suivant les rues qui vont d'un port à l'autre; mais j'ai dû immédiatement renoncer à cette tentative et il m'a été impossible dès l'origine de pousser plus avant les recherches que je me proposais de faire; en effet le rétrécissement des rues, le peu de profondeur des fondations des maisons, le jaillissements de l'eau à moins d'un mètre au dessous du sol et l'opposition des locataires des boutiques et des maisons aux pieds desquelles ces fouilles devaient être faites, &c &c. Furent pour moi autant d'obstacles pour ainsi dire insurmontables qui m'obligèrent à abandonner ces travaux; c'est alors que j'ai dû recourir à un autre moyen de recherche pour arriver à déterminer l'emplacement de l'heptastade.

(2) Strabon, traduction de Letronne tome 5 page 333.

(3) Voir la fin de la guerre civile traduction française édi. 1806 T. 2. P. 285.

(4) Voir les commentaires de César par Hirtius, guerre d'Alexandrie édition de 1806 tome 2. page 307.

et se dirigeant à peu près vers l'extrémité occidentale du côté (de l'île) situé le plus près de la ville parallélement à ses rues longitudinales. L'angle que fait cette direction avec la méridienne est de 45 degrées du Nord à l'Ouest.

La comparaison de ce fait avec le passage de Strabon nous conduit à reconnaître, dans cette direction, celle de l'Heptastade; car, en disant que l'Heptastade se dirige vers la pointe occidentale de l'île, Strabon ne pouvait avoir en vue que l'extrémité occidentale du côtré x z qui est le plus près de la ville, parcequ'il est plus naturel de rapporter la direction de cette chaussée à l'angle x ou à l'angle z entre lesquels elle devait joindre l'île de Pharos. Voici, du reste, plusieurs faits qui attestent la véracité de notre conclusion:

1°. En creusant la Sakiéh des bains qui portent le nom de Sefer Pacha dans l'île de Pharos, on a découvert un petit canal souterrain qui conduisait de l'eau douce dans un bassin dont la même Sakiéh occupe actuellement la place(1). Ce point est déterminé sur ma carte, tout à côté de l'angle Est du fort de l'Heptastade; l'eau y parvenait du côté de l'Est, par un aqueduc sur lequel se trouve le puisard(2) en ruines, marqué *y*. Ce puisard est à 1640 mètres de l'obélisque du Césaréum et à 2552 mètres de la colonne de pompée. Un autre point *y'* d'une autre branche a été également découvert, il y a vingt ans, par des maçons qui creusaient un puits dans une maison particulière; le fond s'en affaissa et deux d'entre eux tombèrent dans un canal souterrain, lequel d'après les renseignements qui m'ont été donnés par ces deux témoins oculaires, paraissait venir du côté Sud où il y a le puisard en ruine *y*. On voit par ces deux découvertes qu'un canal-mère a dû exister entre le puisard

(1) Je tiens ces détails de la bouche même de Sefer Pacha, personnage très honorable dont la parole mérite toute confiance.

(2) Ce puisard est marqué sur la carte des citernes, déposée dans le bureau des fortifications; le nom de celui qui a fait cette carte n'y est pas indiqué; mais je pense qu'elle a été faite par Gallice Bey.

en ruines *y*, et l'extrémité du canal souterrain de la grande place, dans lequel, les eaux des aqueducs de la ville se réunissaient et se réunissent encore aujourd'hui; ce canal-mère ne pût être que la continuation, en ligne droite, du dernier; d'autant plus que le puisard en ruine *y*, se trouve dans le même alignement. C'est ce même canal souterrain qui devait conduire naturellement l'eau aux deux branches d'aqueducs que nous avons découverts dans l'île de pharos; or nous savons que la chaussée de l'Heptastade contenait ce canal et que ces deux objets ne font, par conséquent, qu'un seul; il en résulte donc que notre conclusion sur la direction et le rétablissement de l'Heptastade se trouve pleinement confirmée.

2°. La longueur de l'Heptastade, telle que nous l'avons déterminée, se trouve de 1235 mètres, en mesurant entre le dernier puisard situé sur le côté dans la grande place et le puisard en ruines *y* trouvé au bord de l'île de pharos. Or, le nombre 1235 mètres n'est supèrieur aux sept stades grecs que de 80 mètres, ou d'un peu moins qu'un demi stade; il n'est inférieur aux neuf cents pas que donne Jules César à la longueur de l'Heptastade que d'environ 96 mètres et enfin, il ne dépasse les huit cents pas de Hirtius que de 51 mètres. Ces rapprochements qu'on voit entre les estimations anciennes et la mesure prise sur notre carte sont suffisants, dans une pareille matière, pour confirmer la position de l'Heptastade telle que nous l'avons déterminé. Ils prouvent en même temps que les estimations données par Hirtius, Jules César et les anciens grecs d'Alexandrie n'ont été faites qu'en nombres ronds.

3°. Enfin, une troisième preuve justificative de la position de l'Heptastade, telle que nous l'avons tracée sur notre carte, consiste dans l'existence d'une espèce de bosse ou dos, découvert par le nivellement, juste à la place qu'occupe notre Heptastade dans la ville moderne qui la couvre actuellement. Ce dos ou longue éminence marque la chaussée de l'Heptastade dans tout son long; mais il est très sensible dans l'étendue d'un tiers de

cette chaussée à partir du continent. Il est presque parallèle à la rue nommée Midane (arène) dont il est distant, vers l'Ouest, d'une centaine de mètres environ. La chaussée de l'Heptastade, étant élargie des deux côtés, par les décombres qu'on a dû jeter là graduellement pour former un nouveau sol sur lequel la ville moderne est élevée, il est, en effet, très naturel que la chaussée principale conserve plus d'élévation que le sol rapporté.

Quant aux deux ouvertures ménagées, d'après Strabon, dans la chaussée de l'Heptastade, pour donner entrée dans le port d'Eunoste, elles ne peuvent avoir leurs places que vers les deux extrémitées de la chaussée; l'une près de la ville et l'autre près de l'île conformément au récit de Hirtius dans la bataille livrée par César sur l'Heptastade. Ces deux ouvertures ou ponts étaient, suivant le même auteur(1), gardés par deux forts situés, tout près des deux extrémités de l'Heptastade, l'un sur le continent, l'autre, dans l'île: le premier a dû occuper la place d'une partie de cette immense colline nommée Com-el-Nadourah; formée, avec le temps, des immondices de la ville des Arabes et grossie par celles de la ville des modernes; le second occupait la place d'une petite hauteur comprise actuellement dans une partie des bains de Sefer Pacha.

Magnus Portus et son intérieur.

Le port par excellence de la ville antique d'Alexandrie était le port d'Est d'aujourd'hui généralement connu sous le nom de Port neuf. Il portait anciennement le nom de Magnus Portus ou grand port: l'entrée en était très étroite, et hérissée de rochers: quelques uns de ces rochers paraissaient au dessus du niveau de l'eau, d'autres étaient à fleur d'eau et un plus grand nombre encore était cachés sous les flots: quelques maisons royales étaient construites, dans l'intérieur du port, sur des îlots

(1) Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition de 1806. tome 2. page 307.

naturels ou artificiels. Le bord de ce port depuis le promontoire Lochias, que l'on voit à gauche en entrant, etait orné des palais royaux et d'édifices publics jusqu'à l'Heptastade.

Pour chercher l'emplacement de ces rochers et les traces des monuments qui étaient dans l'intérieur du port, il a fallu faire les sondages de tout ce port, le fouiller pour ainsi dire et en dresser une autre carte spéciale à une grande échelle. Les intersections du fond du port avec quatre plans imaginés parallélement à la surface des eaux et à la distance de 10, 8, 6, et 4 mètres au dessous de cette surface nous montrent sur la carte le mouvement du fond et la configuration des rochers à l'état actuel. Mais pour savoir l'état ancien d'après ce qui en existe maintenant, il faut recourir à quelques comparaisons entre les deux états d'un même objet bien connu dans les deux cas: en effet, nous lisons ce qui suit, dans Flavius Josèphe:

«L'entrée du port(1) d'Alexandrie est très difficile pour les «vaisseaux, même durant le calme, parceque l'embouchure en est «très étroite, et que des rochers cachés sous la mer les con«traignent de se détourner de leur droite route. Du côté gauche, «une forte digue est comme un bras qui embrasse ce port et «il est embrassé, du côté droit, par l'île de pharos dans laquelle «on a bâti une très grande tour où un feu toujours allumé, et «dont la clarté s'étend jusqu'à trois cents stades, fait connaître «aux mariniers la route qu'ils doivent tenir. Pour défendre cette «île de la violence de la mer, on l'a environnée de quais dont «les murs sont très épais; mais lorsque la mer, dans sa fureur, «s'irrite de plus en plus par cette opposition qu'elle rencontre, «ses flots qui s'élèvent les uns sur les autres rétrécissent encore «l'entrée du port et la rendent plus périlleuse. Après avoir «franchi ces difficultés, les vaisseaux qui arrivent dans ce port «y sont en très grande sûreté, et son étendue est de trente «stades.»

(1) Flavius Josèphe, guerre des juifs avec les romains livre IV Ch. 37.

Ce passage, tout en donnant une idée de l'état ancien du port, de son étendue et du danger que les vaisseaux éprouvaient en y entrant, nous indique qu'il y avait là une forte digue comme un bras, qui embrassait le port du côté gauche en y entrant. Eh bien, cette digue, j'en ai découvert une grande partie de 3 à 4 mètres au dessous des eaux: on la voit désignée sur ma carte, partant du cap Lochias et se dirigeant à peu près vers l'entrée du port sur plus de 200 mètres de longueur, bien visibles sous les eaux dans le temps calme. La fureur des flots aurait donc réduit, à 4 mètres, au dessous des eaux, les constructions et les rochers qui étaient autre fois, au dessus. Cette conclusion me parait d'autant plus, conforme à la vérité que l'île d'Antirrhodus et la chaussée d'Antoine au bout de laquelle était le Timonium, et dont parle Strabon dans un passage que je citerai plus bas, se trouvent actuellement rongés et réduits à 3 ou 4 mètres aussi au dessous de la surface des eaux. Il faut donc ajouter 3 ou 4 mètres à la hauteur actuelle des rochers cachés sous les eaux du port pour reconnaître ceux qui étaient autre fois au dessus du niveau ou au dessous de l'eau.

C'est ainsi que j'ai reconnu que les neuf rochers marqués sur ma carte, dans l'entrée du port, sur une étendue de 600 mètres de large et de 900 de long à partir du cap Lochias paraissaient anciennement au dessus de l'eau, vu que leurs pointes n'en sont aujourd'hui que de 4 mètres au dessous; de sorte que le port se trouvait, pour ainsi dire, fermé par ces rochers et par le bras dont parle Josèphe: il n'en restait ouvert, par conséquent, qu'un passage large d'environ 600 mètres à partir du rocher du phare; mais tout ce passage n'était pas libre parceque nous y voyons, d'après le sondage et presque au milieu, un énorme rocher, actuellement au dessous des eaux d'environ sept mètres et qui a dû n'avoir autre fois que trois mètres au dessous. Ce rocher, divisait donc l'entrée du port en deux passages: l'un, large d'environ cent mètres, était aux pieds du

rocher du phare, l'autre large d'environ deux cents mètres, se trouvait de l'autre côté du même rocher.

De là s'explique le témoignage de Josèphe relativement au retrécissement de l'entrée du Port, au danger que couraient les vaisseaux en y entrant, et à leur sûreté quand ils y sont.

Dans l'intérieur du port, j'ai découvert au moyen du sondage et vu dans l'eau, par un temps calme,

1°. Les restes d'un récif qui forme avec le quai un grand bassin, au pied du cap Lochias; ce bassin ne peut être que le port réservé, jadis, au mouillage des vaisseaux réservés personnellement aux rois.

2°. Les restes des rochers d'une île ayant la forme d'un fer à cheval, distante de trois à quattre cents mètres du port des rois et de deux à trois cents mètres du quai; cette île est de 3 à 4 mètres au dessous des flots; les eaux qui l'environnent ont 6 à 7 mètres de profondeur presque partout. Ce ne peut être que l'île d'Antirrhodus, d'autant plus, qu'il y a les restes des fondations d'une grande construction qui doit marquer la maison royale qu'elle renfermait, au dire de Strabon, et qu'elle forme par ses deux bras, l'emplacement du petit port dont il parle dans un passage que je citerai plus bas.

3°. Une éminence, sous les eaux partant du continent à environ 650 mètres du port des rois et rentrant dans le port, comme un bras de 200 mètres de long; elle est encore prolongée, mais en maçonnerie de 300 mètres, dans une direction à peu près parallèle à l'Heptastade; elle se termine par un plateau assez large en maçonnerie également; ce plateau se trouve à 550 mètres de distance de l'obélisque et dans la direction de la rue transversale *R 5*. L'éminence du bras, la chaussée de prolongation et le plateau sont à 2, 3, ou 4 mètres au dessous de l'eau: ce sont indubitablement, les restes du Posidium, de la chaussée d'Antoine, et de son Timonium.

Enfin, nous voyons à fleur d'eau, à une centaine de mètres

de l'obélisque et sur le prolongement de la rue longitudinale, *L 3* une colonne plantée, presque perpendiculairement dans l'eau: c'est assurément un reste de la construction du Césareum. Au fond du port, à 950 mètres de l'obélisque, et à 1100 mètres du rocher du Phare, on voit, à 700 mètres de l'Heptastade un petit rocher dont personne parmi les anciens n'a parlé, du moins que je sache; c'était peut être le restant d'un môle qui aurait été construit à une époque relativement moderne, et dans un but que nous ignorons, comme l'on en voit encore deux, à fleur d'eau, l'un partant du rocher du Phare et l'autre, de la tour moderne d'Abou-el-Abbas.

Pour terminer la description du port, ajoutons que le circuit où les vaisseaux pouvaient mouiller n'est à peu près que de 5 kilomètres d'étendue et c'est à très peu de chose près les trente stades que lui donne Josèphe dans le passage déjà rapporté.

Palais royaux, Théâtre et autres édifices sur le port.

L'étendue de 2300 mètres, existant entre le cap Lochias et l'Heptastade était occupée par les palais royaux et les établissements maritimes, conformément au récit des anciens. Le cap Lochias était lui même occupé par un palais royal connu sous le nom du palais extérieur, probablement, parcequ'il se trouvait au dehors du port. Le palais principal et les autres palais intérieurs ne peuvent avoir eu leur emplacement que sur cette éminence que l'on voit sur notre carte vis-à-vis de l'île d'Antirrhodus et le Timonium, entre les deux rues transversales *R 2* et *R 5* sur le port.

La position physique, les restes de grandes constructions que l'on y a découverts et ceux que l'on voit encore aujourd'hui en mer, dans la partie que les eaux ont envahi, le confirment assez bien. Nous en avons, du reste, deux points bien déterminés, l'un d'après les renseignements que Pline nous laisse,

l'autre d'après le témoignage de Jules César: en effet, Pline nous dit (1) qu'il y a deux obélisques dans le Césareum, sur le port d'Alexandrie. Que ce Césareum soit un palais ou un temple, sa place se trouve donc déterminée par les deux obélisques dont l'un est encore debout et l'autre renversé: or, le Césareum est placé d'après Strabon, immédiatement après les palais en partant du Cap Lochias; donc, le palais principal ainsi que les autres palais intérieurs avaient leur place, positivement entre le cap Lochias et le Césareum déterminé par l'obélisque.

Le témoignage de Jules César est ainsi conçu: «Il y avait «dans cette (2) partie de la ville qu'il (César) occupait une pe-«tite portion du palais, où on l'avait logé à son arrivée. Elle «était jointe à un théâtre qui servait de citadelle et d'où l'on «allait au port et à l'arsenal; il en augmenta les fortifications, «les jours suivants, afin qu'il lui servit, comme de rempart, et «qu'il ne fût point obligé de combattre malgré lui.»

Ce théâtre qui servait de citadelle et dont Jules César augmenta les fortifications pour s'en servir comme de rempart ne peut avoir sa place naturelle que sur une hauteur; et comme, il était joint au palais et que tous les palais se trouvaient entre le cap Lochias et l'obélisque, le sommet de l'éminence qu'on voit là sur notre carte se trouve donc indiqué, d'une manière positive, pour l'emplacement du théâtre à côté duquel était le palais où on avait logé Jules César à son arrivée à Alexandrie.

En examinant bien le passage précédent de Jules César et en prenant en considération la position du théâtre-citadelle, on sera amené à conclure:

1°. Que le palais de César ne pouvait être placé que derrière le théâtre du côté de la mer, entre les deux rues transversales, *R 3* et *R 4*, tout près du temple de Neptune.

---

(1) Voir les notes sur Strabon tome 5 page 342.

(2) Commentaire de Jules César, guerre civile, édition de 1806. T. 2. P. 285.

2°. Qu'il n'y avait pas d'autres palais à l'époque de César entre celui-là et le cap Lochias: car autrement, César n'aurait pas dit: «il y avait dans cette partie de la ville qu'il occupait une petite portion du palais ...» Pour le Cesareum, il a dû être postérieur à l'arrivée de Jules César à Alexandrie comme le prouve son nom. C'est Cléopatre qui l'aurait construit en mémoire de Jules César ou pour leur fils Césarion.

De là, jusqu'à l'Heptastade se trouvent l'Emporium ou le marché, les Apostases ou les magasins où étaient déposées les marchandises qui se vendaient dans l'Emporium, et les Chantiers de la marine: Mais Hirtius montre, dans la guerre de Jules César à Alexandrie, qu'il y avait une grande place vis-à-vis l'Heptastade; voici ce qu'il en dit: «..... à l'égard «du premier (1) à peine l'eût on commencé, que toutes les troupes «ennemies sortirent en foule de la ville et vinrent se ranger en «bataille dans une grande place qui était à la tête du retran-«chement du pont.» ..... quelques lignes après il ajoute ..... «ainsi nos gens combattaient de dessus le pont et de la digue; «et l'ennemi, de la place qui était à la tête du pont.» L'existence de cette place dans l'endroit désigné sur notre carte ne peut donc rencontrer aucun doute: si Strabon n'en a pas parlé, c'est probablement parcequ'il n'avait en vue que les monuments et édifices, ou que cette place avait peu d'importance pour lui; comme il a passé sous silence le petit arsenal que le port privé des rois devait indubitablement avoir à son côté et dont Philon (2) a voulu parler dans ses discours contre Flaccus, l'orsqu'il dit «qu'on rapportait par le lac les armes saisis dans l'intérieur de l'Egypte; qu'on les débarquait aux ports du fleuve; que les chariots et les bêtes de somme qui les transportaient formaient de longues files sur une ligne d'environ dix stades, qui se

(1) Commentaires de César, guerre d'Alexandrie, édition de 1806. T. 2. P. 309.

(2) Voir cette citation dans la description de l'Egypte antiquité T. 5 P. 307.

trouvaient entre les ports du fleuve et l'arsenal dans le quartier des palais.» Car les arsenaux dont parle Strabon sont loin des palais et à une distance du canal inférieure à dix stades. Quoiqu'il en soit, tout ce que Strabon rapporte se trouve confirmé par mes fouilles et par mes recherches; pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir ma carte et d'écouter Strabon:

«En entrant dans le grand port (1), on a sur la droite l'île «et la tour du Phare; à main gauche, sont les rochers et le «cap Lochias, sur lequel s'élève un palais royal; plus avant et «du même côté, on trouve les palais intérieurs, contigus à celui «du Lochias, et contenant nombre de lieux de plaisance d'une «construction variée, et des Jardins; au dessous on voit un «port creusé de main d'homme et clos, pour l'usage particulier «des rois: en avant, est située une petite île appelée Antir-«rhodus, où se trouvent un palais et un petit port; elle est «ainsi nommée par comparaison avec Rhodes.

«Au-delà s'élève le théâtre: puis on trouve le Posidium, «espèce de coude qui s'avance dans la mer, à partir de ce qu'on «nomme l'Emporium, et sur lequel est bâti un temple de Nep-«tune. Antoine prolongea ce coude jusqu'au milieu du port, au «moyen d'une chaussée, et contruisit à l'extrémité une maison «royale, qu'il surnomme Timonium: ce qu'il fit en dernier «lieu, lorsque, se voyant abandonné de ses nombreux partisans, «après la défaite d'Actium, il se retira à Alexandrie, et résolut «de mener, le reste de ses jours, la vie solitaire de Timon.

«Plus loin sont le Cæsareum, l'Emporium et les Apostases. «Delà, jusqu'à l'Heptastade, s'étendent les Chantiers de la ma-«rine. Voilà ce qu'on trouve dans le grand port. Le port «d'Eunoste est de l'autre côté de l'Heptastade; au delà de cette «chaussée, on voit un port creusé de main d'homme, nommé «Cibotos et contenant aussi des chantiers.

«Au fond de ce port vient se rendre un canal navigable,

(1) Strabon traduction de Letronne Tome 5, page 341 et suivante.

«qui s'étend jusqu'au lac Maréotis: au-delà du canal, il ne reste «plus qu'une petite portion de la ville: on voit ensuite le fau-«bourg de Necropolis, où sont un grand nombre de jardins, «des tombeaux et des maisons où tout est disposé pour l'em-«baumement des corps.»

Ce long passage de Strabon est très clair, et n'a besoin d'aucun commentaire, excepté vers la fin: en effet. 1°. Le port Cibotos se trouvait-il immédiatement après la chaussée de l'Heptastade comme il est sur ma carte, ou, à quelque petite distance delà comme le veulent certains écrivains modernes? La phrase de Strabon; «au delà de cette chaussée» convient aux deux sens; mais un autre passage donné, par le même auteur, dans un autre endroit, et que voici: «celui (1) (le port) dont «l'ouverture est marquée par la tour du Phare, est le grand «port; les deux autres (l'Eunoste et le Cibotos) lui sont con-«tigus à leurs extrémités et n'en sont séparés que par la chaussée de l'Heptastade.» détermine le premier sens d'une manière précise.

2°. Dans le dernier paragraphe, le canal navigable qui s'étendait jusqu'au lac Maréotis, et celui au delà duquel, il ne restait plus qu'une petite portion de la ville sont-ils, un seul et même canal qui se rendait dans le port Cibotos? Ou bien sont-ils deux canaux différents dont le premier se rendait au fond du port d'Eunoste ou plutôt, de la rade, et s'étendait jusqu'au lac Maréotis, et dont le second, serait le canal d'Alexandrie, appelé le fleuve et qui se rendait, dans le port Cibotos, en forme d'aqueduc comme on en voit le dessin sur notre carte?

L'examen attentif des lieux me fait pencher vers le dernier cas, quel que soit le sens que l'on puisse donner au passage susdit; j'y insiste d'autant plus qu'il y avait au Meks, au fond du port d'Eunoste, à 5 Kilomètres et demi de la ville, les

(1) Strabon tome 5 page 331 de la traduction de Letronne.

traces très-apparentes d'un canal de communication entre la rade et le lac Maréotis; on a même vu, sur le bord du lac, tout près du point de la jonction, les restes des quais qui formaient, sans doute, le port du lac. Ce canal et ces restes de quais ont été vus par les savants de l'expédition française de 1798 et la place en fut marquée sur la carte d'Alexandrie, dressée à cette époque par ce corps savant. Gallis-Bey s'est servi sous Mohammed-Ali, de ce canal, pour faire le fossé de la ligne de fortifications, qui abrite la ville du côté Sud-Ouest.

Monuments dépendants des palais.

Soma.

Le Soma fait partie du palais des rois d'après Strabon; voici ce qu'il en dit:

«Le lieu[1] appelé Soma (c'est-à-dire le corps) fait aussi «partie du même palais: c'est une enceinte qui renferme les «tombeaux des rois et celui d'Alexandre. Ptolémée, fils de Lagus, «enleva le corps de ce prince à Perdiccas, qui le transportait «de Babilone, et qui, parsuite d'une ambition démesurée, s'était «détourné de sa route pour s'emparer de l'Egypte; mais ses «soldats se révoltèrent contre lui et l'assassinèrent à coups de «sarisse (longue pique) lorsque Ptolémée venant à sa rencontre, «l'eut bloqué dans une île déserte ..... Ptolémée transporta «le corps d'Alexandre à Alexandrie, et lui donna la sépulture à «l'endroit où il est encore maintenant: mais non pas dans le «même cercueil. Celui qui existe à présent est en verre, au «lieu que Ptolémée avait déposé le corps dans un cercueil en «or, qui fut enlevé par Ptolémée fils de Coccès et surnommé «Parisactus.»

[1] Strabon traduction de Letronne tome 5. page 339.

Mais Tatius, cité par Gratien Lepère (1) place ce même Soma vers le milieu de la ville, dans un quartier, auquel, il aurait donné son nom. La réunion de ces deux témoignages jointe à la disposition du sol place le Soma aux pieds du monticule, Com-el-Dikkéh sur la grande rue longitudinale, vers le Sud, entre les deux rues transversales *R 4* et *R 5* à la place de la grande colline appelée Com-el-Démas, qui fut formée avec le temps, comme le prouvent mes fouilles, des décombres et des immondices accumulées de la ville; En effet:

1°. Cet endroit, étant à 300 ou 400 mètres du centre du palais, pourrait parfaitement bien en faire partie conformément au rapport de Strabon.

2°. Cet emplacement, étant au milieu de la ville du côté de sa largeur, le rapport de Tatius se trouve également, bien confirmé.

3°. Le choix du Soma au pied du plus haut monticule dans la ville est très naturel et plus convenable à la conservation des corps, parceque cet endroit est le plus loin possible des sources de l'humidité, c'est-à-dire de la mer et du lac Maréotis, entre lesquels il se trouve situé à égale distance de chacun d'eux.

4°. Les fouilles nous ont appris que la place occupée par Com-el-Démas a été transformée en cimetière dès le temps du paganisme jusqu'à nos jours: nous y avons découvert des fosses appartenant, suivant les différentes couches, à des religions diverses: les tombeaux des musulmans en occupent les premières couches supérieures; les couches suivantes contiennent des tombeaux de chrétiens et peut être de juifs; les fosses des payens en occupent, enfin, les couches inférieures. Quelques fragments de statues de grandeur naturelle, ont été aussi découverts dernièrement dans plusieurs endroits, sous les décombres de cette partie de Com-el-Démas, qui longe la rue canopique. L'on y avait vu aussi beaucoup d'ossements humains; j'en ai vu, moi-

(1) Achilles Tatius lib. V. voir description de l'Egypte moderne T. 18. 2ième partie P. 456.

même dans une petite chambre souterraine qui a été découverte en jetant les fondations d'une maison particulière située sous la pente de Com-el-Démas, sur la rue canopique. Une statue a été trouvée dans cette pièce; elle représente un romain presque nu et assis sur un piedestal; le tout est en marbre blanc, la tête, le bras droit et d'autres morceaux manquent; elle penche en arrière et vers le côté gauche sur son piédestal; le visage s'est trouvé vis-à-vis la porte de la chambre, qui regarde le Sud.

Tout nous révèle que cette chambre ne pouvait être que le tombeau du héros dont la statue subsiste encore mutilée, non, par les injures du temps, mais par le vandalisme de l'homme.

Tout cela ne confirme-t-il pas la probabilité de l'emplacement du Soma dans ce même endroit? Pour moi, ces indices suffisent à ma conviction.

Le Soma, orgueilleuse sépulture d'Alexandre le grand et des rois Ptolémées, serait donc devenu, avec le temps, un cimetière commun à différents peuples de diverses conditions et de toutes les croyances!

5°. Le peuple d'Alexandrie croit que le prophète Daniel est enterré dans cette ville aux pieds de Com-el-Démas; il y a là même une sépulture souterraine magnifique au milieu d'une mosquée qui porte le nom de Djami-Nabi-Daniel (mosquée du prophète Daniel); cependant aucun écrivain arabe ou autre ne l'atteste! Les gens instruits ne partagent pas, non plus, cette croyance populaire!

On sait positivement que le prophète Daniel est mort dans les premières années du règne de Cyrus plus de trois siècles avant la fondation d'Alexandrie, et qu'il avait passé presque toute sa vie à Babylone en captivité; mais d'où, cette erreur a-t-elle pu donc provenir et quelle conséquence pourrions-nous en tirer? Je crois que Daniel, étant reconnu unanimement comme prophète, tandisqu'Alexandre n'est reconnu comme tel, que par quelques uns, l'ignorance du peuple d'Alexandrie, tombé dans une complète décadence, aurait donné

lieu à cette confusion du prophète Alexandre avec le prophète Daniel plus connu que lui par le peuple.

Cette hypothèse, nous met sur la Voie du mystère: car, l'érreur ne pouvait indubitablement émaner que d'une certaine tradition qui aurait exigé la Situation, à Com-el-Démas, d'un monument funéraire très important, lequel ne pourrait être que le tombeau du prophète Alexandre. Voilà ce qu'on pourrait tirer de cette erreur populaire.

6°. Enfin, nous trouvons une preuve certaine de l'emplacement du Soma à Com-el-Démas, par l'identité du sens du mot grec Soma et de celui du mot arabe Démas (prononcez l's final) que porte encore aujourd'hui le lieu présumé du Soma: en effet, Soma en grec veut dire le corps, aussi bien que le mot arabe Dams (prononcez l's final) dont le pluriel est Démas; or le mot Démas signifie aussi tombeau, souterrain, cachot, caverne, etc. .... le mot Soma n'avait donc pas cessé de designer le lieu du tombeau d'Alexandre le grand et des rois Ptolémées lorsque les arabes eurent conquis Alexandrie pour qu'ils pûssent traduire ce mot, par le mot arabe Dams ou Démas qui rend non seulement le sens littéral du mot Soma, mais encore toutes les significations physiques ou morales que comporte l'objet de la dénomination. Cela ne nous laisse ainsi aucune incertitude sur l'emplacement du Soma à Com-el-Démas.

Le Museum.

«Le Museum, dit Strabon[1]), fait partie du palais des rois; «il renferme une promenade, un lieu garni de siéges (pour les «conférences) et une grande salle où les savants qui composent «le Museum, prennent en commun leurs repas: cette société a «des revenus communs; elle a pour directeur un prêtre nommé, «autrefois, par les rois, maintenant, par l'empereur.»

L'on voit d'après ce récit de Strabon que le Museum n'est

[1]) Voir Strabon traduction de Letronne, tome 5. page 339.

autre chose qu'une société savante qui réside dans un édifice public qui porte le même nom; la bibliothèque a du être dans le même édifice conformément à l'aveu de beaucoup d'écrivains; La bibliothèque et l'académie se trouvaient donc dans un même bâtiment: or, l'on sait que Jules César, dans la guerre d'Alexandrie avait mis le feu aux vaisseaux des Alexandrins qui étaient encore dans l'arsenal, aussi bien qu'à ceux qui se trouvaient dans le port, parcequ'il n'avait pas assez de soldats pour garder tant de vaisseaux comme il le dit lui-même. Le feu aurait gagné une partie de la bibliothèque, selon le rapport de quelques écrivains anciens: donc, tout en faisant partie du palais, la bibliothèque a dû être assez près de l'arsenal.

Le rectangle qui se trouve, séparé du Soma par la rue transversale *R 5*, et limité par la rue canopique est le seul emplacement qui remplisse convenablement ces deux conditions: car, il n'est qu'à deux cents mètres environ de l'arsenal et à trois ou quatre cents du corps du palais.

Une sorte d'armoire en pierre qui aurait été trouvée dans le jardin de la maison du consulat général de Prusse, précisément dans le même emplacement, et sur laquelle il aurait été gravé qu'elle contenait les ouvrages d'un écrivain grec antérieur à Alexandre, confirmerait encore l'emplacement de la grande bibliothèque dans le même endroit. Le savant docteur Brugsch, naguère encore Consul de Prusse au Caire m'a affirmé ce bruit comme un fait positif, et son autorité est d'un grand poids, non seulement pour moi mais encore pour toute l'Europe archéologue.

Autres monuments dans l'intérieur de la ville.

Serapeum.

Voici le passage dans lequel, Strabon parle du Serapeum: «en dedans du canal est le Serapeum[1] et d'autres lieux sacrés,

[1] Voir Strabon, traduction de Letronne, tome 5. page 343.

«anciennement bâtis, presque abandonnés depuis la construction «des temples de Nicopolis: car c'est là que se trouvent l'Amphi-«théâtre et le Stade, et que se donnent les jeux dont la célé-«bration revient tous les cinq ans: quant aux anciennes solennités, «on les néglige.»

La lecture de ce passage et l'inspection des lieux exigent l'emplacement du Serapeum sur la petite colline naturelle où s'élève la colonne dite de Pompée; les fouilles que j'y ai pratiquées et celles que les chercheurs de pierres y avaient exécutées avant moi, le confirment: car, plusieurs de ces gens m'ont dit en effet qu'ils y avaient trouvé beaucoup des statues de chiens, de chacals, d'oiseaux et d'autres figures de formes bizares; ce sont leurs propres paroles; moi-même j'ai trouvé sous les décombres un épervier en granit, ayant le Pschent sur la tête. J'ai découvert aussi, les ossements d'un bœuf, dans une caverne du même monticule, à 85 mètres au Nord de la colonne: or, l'existence de tant d'animaux sacrés dans cette enceinte prouve qu'il y avait là un temple. Voilà donc une première confirmation.

2°. Nombre de colonnes brisées, de chapiteaux et de fûts entiers ont été découverts également par mes fouilles, le long de la colline, du côté Nord: ils sont dispersés sur une étendue de 15 à 20 mètres de largeur et sur plus de 100 mètres de longueur, parallélement à la dernière rue longitudinale et à une trentaine de mètres d'elle. Quelques autres colonnes brisées ont été trouvées, en outre, à l'Est de la colonne, à une trentaine de mètres pareillement, de la rue transversale qui touche à la colline du côté de l'Est. Sept murs de fondation, parallèles à la même rue transversale et à la façade de la base de la colonne, ont été rencontrés également à l'Est, par nos fouilles: ils sont successivement distants du centre de la base de la colonne de 11, 15, 22, 54, 75, 88, et 94 mètres. Les trois premiers paraissent encore au dessus du sol: les quatre autres en sont de 3, 4 ou 5 mètres au dessous. Cinq autres murs de fondation furent découverts, par les mêmes fouilles du côté

Nord; le premier se trouve à 54 mètres du centre de la base de la colonne; les quatre autres sont à 62, 79, 83 et 94 de la même colonne: l'épaisseur de chacun de ces murs ainsi que celle de chacun des sept existant à l'Est, est de deux mètres environ. Quant au deux autres côtés de la colline: savoir l'Ouest et le Sud, le sol en était déjà fouillé et les pierres des murs des fondations, complètement enlevées; je n'en ai vu que quelques traces toujours parallèles aux rues de la ville. Quoi qu'il en soit, l'ensemble de tous ces murs de fondation fait concevoir la grande étendue de l'édifice auquel ces murs ont appartenu; parcequ'ils embrassent une enceinte carrée de plus de 180 mètres de côté et dont la colonne dite de Pompée occupe le centre.

Le grand nombre de colonnes brisées, de chapiteaux, de socles et de fûts entiers que nous y avons découverts et dont nous avons parlé, indique assurément que le même édifice était orné de portiques, d'arcades et d'une immense colonnade, du côté Nord, et du côté de l'Est, si ce n'est tout le long des deux façades, au moins sur une grande partie.

L'isolement d'un si grand et si bel édifice religieux dans cette partie occidentale de la ville, en dedans du canal ne laisse aucune incertitude que ce ne soit le Serapeum dont nous venons de découvrir les restes: cela est d'autant plus conforme à la vérité que l'élévation du bas du piédestal de la colonne dite de pompée et, par conséquant celle du monticule sur lequel se trouve les restes de l'édifice est de 18 à 19 mètres au dessus du sol antique du voisinage, et que cette hauteur répond parfaitement bien aux cent degrés que donne Ruffin,(1) qui habitait Alexandrie vers la seconde moitié du IV siècle, à la hauteur de la colline sur laquelle s'élevait le Serapeum.

La colonne dite de pompée parait avoir fait partie de l'édifice du Serapeum, puisque le mur de fondation qui en est le plus près du côté de l'Est, n'en est éloigné que de neuf

(1) Voir description de l'Egypte, antiquité tom 5. page 363.

mètres, et cela expliquerait le silence, sur la colonne, de Strabon, Ammien Marcellin et des autres écrivains qui ont vu le Serapeum avant l'année 380 ou 390 de l'ère chrétienne, époque de la destruction de ce temple par Théophile, un siècle environ après Dioclétien.

3°. Enfin, les anciens écrivains sont d'accord pour placer au Serapeum une grande bibliothèque: or, les historiens arabes rapportent que la colonne des piliers, connue par les Européens sous le nom de colonne de pompée, portait, avec une centaine d'autre colonnes qui l'entouraient, la maison de la sagesse et la bibliothèque qui fût brulée par Amrou: donc, le Serapeum a dû avoir son emplacement dans le même endroit.

Gymnase et Paneum.

Le passage où Strabon parle du Gymnase et du Paneum est le suivant.

«En général (1), Alexandrie est pleine d'édifices publics et «sacrés; les plus beaux sont le Gymnase, où se trouvent les «portiques, qui ont plus d'un stade; au milieu sont le tribunal «et les jardins. On remarque aussi le Paneum, colline factice «qui a la forme d'une toupie; on dirait une roche escarpée: un «escalier en limaçon conduit au sommet, d'où l'on aperçoit en «entier la ville, que cette hauteur domine de toutes parts.»

Un autre passage, du même auteur, «Depuis (2) Necropolis «jusqu'à la porte canopique, s'étend la rue large qui traverse la ville en passant le long du Gymnase.», determine l'emplacement du Gymnase sur la rue canopique: mais, dans quel endroit de cette rue? C'est ce que les fouilles devaient nous faire connaître: en effet, les fouilles qui ont été faites par Gallis Bey et celles qui furent exécutées plus tard, ont découvert, sur la rue canopique,

(1) Voir Strabon traduction de Letronne tome 5 page 343.
(2) Voir Strabon, même ouvrage, même page.

du côté de l'Ouest, entre les deux rues transversales *R 1* et *R 2*, d'énormes murs de fondation, et des colonnes renversées en très grand nombre. Du côté de la rue canopique et de la rue transversale *R 1* nous en avons découvert nous-même plusieurs sous les décombres: l'on en voit encore aujourd'hui quelques unes jetées aux environs du premier bastion; l'étendue de ces restes monumentaux a plus de cent cinquante mètres de chaque côté; enfin tout dans cet emplacement, nous prouve que ce fut là le plus beau monument de la ville d'Alexandrie, qui ne peut être que le Gymnase avec son Tribunal, ses jardins et ses portiques longs, de chaque côté de plus d'un stade ou 165 mètres.

Pour le Paneum, je n'ai aucun renseignement; mais je crois qu'il était au sommet du Com-el-Dikkéh qui est le point le plus élevé des monticules de la ville antique: il est élevé d'environ 35 mètres au dessus du niveau des eaux. Com-el-Dikkéh en arabe veut dire le monticule du banc (pour s'asseoir); or, si Paneum veut dire: voir tout ou belle vue; nécessairement il devait y avoir des bancs pour se reposer et pour jouir, en s'asseyant, du panorama de la ville et de la rade. Le mot Com-el-Dikkéh pourrait donc avoir quelque rapport avec Paneum. Com-el-Nadourah aurait mieux convenu à l'emplacement du Paneum, vu l'étymologie et le sens du mot Nadouhrah qui signifie, en arabe vulgaire, la colline pour voir: mais cela ne peut être; car, cette colline étant sur le port, Strabon aurait citée le Paneum parmi les édifices qu'il y a énumérés.

Hippodrome.

L'emplacement de l'Hippodrome est déterminé par Strabon[1] à l'extrémité de la rue canopique. Nous voyons là, en effet, un terrain uni et très vaste, d'une étendue d'environ 600 mètres

[1] Voir Strabon traduction de Letronne tome 5, page 343.

de long sur 400 mètres de large et c'était la meilleure place qui pût convenir à l'Hippodrome.

Les quartiers de la ville d'Alexandrie.

Philon l'Alexandrin, et quelques autres écrivains anciens rapportent que la ville d'Alexandrie a été divisé en cinq quartiers. Si cette division a été faite d'après l'état physique du sol, comme cela est bien probable, un seul coup d'œil jeté sur notre carte confirmerait ce rapport: en effet,

1°. La portion orientale que l'on voit séparée du reste de la ville par le marais ou prairie devait à elle seule former un quartier traversé par la rue canopique et contenant l'Hippodrome; aussi je l'appelerai quartier de l'Hippodrome.

2°. Le quartier Bruchium a dû embrasser tout le terrain situé entre la mer et la partie de la rue canopique, comprise entre la place de l'Heptastade et la place du centre sur laquelle donnait le Gymnase; c'est le quartier des palais.

3°. Com-el-Dikkéh et les deux hauteurs situées entre cette colline et le canal formant toutes un seul plateau conviendraient à un quartier déterminé, du côté du Nord, par le Gymnase et le Soma, de l'Est, par la rue transversale *R 1*, de l'Ouest par la rue transversale *R 5*, et enfin, par les murs d'enceinte du côté du Sud. Ce quartier est à peu près limité, à l'Est et à l'Ouest, par le 3^{me} et le 4^{me} aqueducs. Il contient le Gymnase et le Soma: aussi je lui donne le nom de quartier du Soma; car, nous avons déjà vu que Tatius rapporte que le Soma donnait son nom au quartier de la ville, où il se trouvait; cela ne contrarie, en rien, le témoignage de Strabon qui compte ce monument dans le quartier Bruchium; en effet, ces deux quartiers n'étant séparés l'un de l'autre que par la rue canopique, les édifices cités sur cette rue, du côté Sud, pourraient parfaitement bien être compris dans le quartier Bruchium, par les uns et dans l'autre quartier, par les autres; et si le Soma avait

une porte sur la rue longitudinale *L 1*, ce serait une raison de plus pour qu'il fut compté dans cet autre quartier auquel, il aurait donné son nom.

4°. Le petit plateau compris entre les deuxième et troisième aqueduc, d'une part, et entre la rue canopique et les murs d'enceinte, de l'autre, devait former le quatrième quartier qui est le plus petit de tous: ainsi, il est séparé du quartier du Soma par la rue transversale *R 5*, qui passe entre le Soma et le Museum; le dernier monument étant renfermé dans ce quartier, je l'appellerai le quartier du Museum.

5°. Le cinquième et dernier quartier, le quartier Racotis se trouverait presque isolé de la ville, par la petite gorge qu'on voit entre le monticule du Serapeum et les deux hauteurs qui forment le noyau de quartier du Museum, il doit être séparé du quartier précédent par le deuxième aqueduc qui le limiterait ainsi du côté de l'Est. Il est limité des autres côtés par la mer et les murs d'enceinte de la ville. Le Serapeum en occupe l'extrémité Sud-Est; et la mosquée des mille colonnes, ou la grande mosquée occidentale, aujourd'hui propriété privée, en occupe l'extrémité Nord-Ouest.

La mosquée d'Amrou, le conquérant de l'Egypte, se trouve dans le quartier du Museum à l'angle Nord-Ouest de l'intersection de la rue longitudinale *L 2*, et la rue transversale *R 7*; la mosquée d'Attarine, autrefois église saint Athanase et aujourd'hui propriété privée, se trouve dans le quartier Bruchium à l'angle Nord-Ouest de l'intersection de la rue canopique avec la rue transversale *R 6*.

Le quartier de l'Hippodrome est, par l'état de son sol, le plus vaste de tous: mais il ne devait pas pour cela en être le plus peuplé; au contraire, je crois qu'il l'était moins que les autres. Le quartier Bruchium, lui étant contigu, a dû empiéter sur lui pour l'agrandissement de ses palais et jardins publics et pour l'édification d'autres palais qui étaient en très grand

nombre; car Strabon dit: que «la ville (1) renferme de su-«perbes emplacements ou jardins publics et des palais royaux qui «occupent le quart ou même le tiers de son étendue; car chacun «des rois, j'aloux d'ambellir à son tour de quelque nouvel orne-«ment les édifices publics, ne l'était pas moins d'ajouter dans les «palais royaux quelque construction à celles qui existaient déjà: «en sorte qu'on pourrait maintenant appliquer à ces palais les «paroles du poète: ils sortent les uns des autres, en effet, tous «ces édifices, situés sur le port, et même ceux qui s'étendent «au-delà, sont contigus entre eux.»

Strabon n'a rien exagéré en donnant le quart ou le tiers de l'étendue de la ville aux palais et jardins destinés à la promenade publique, car Pline (2) rapporte que l'architecte qui traça le plan d'Alexandrie avait destiné la cinquième partie de la ville aux édifices royaux.

Enfin la ville d'Alexandrie ne fut pas comme les autres villes qui naissent petites et grandissent avec le temps: elle a été conçue grande; ses murs d'enceinte ont été construits et les quartiers et rues en furent marqués et tracés dès le commencement. Les accroissements dont parle Diodore de sicile durent consister, comme le dit Letronne, dans l'augmentation du nombre des édifices pour remplir la vaste enceinte tracée par Dinocrate comme l'indique clairement Ammien Marcellin lorsqu'il dit:

Alexandria (3) non sensim, ut aliæ urbes, sed inter initia prima, aucta per spatiosos ambitus.

(1) Strabon traduction de Letronne tome 5 page 351 et suivante.
(2) Voir note de Letronne sur la traduction de Strabon, tome 5 page 337.
(3) Voir note de Letronne sur la traduction de Strabon, tome 5 page 336.

Chapitre troisième.

Faubourgs et environs d'Alexandrie.

Nécropolis.

La Nécropolis, ou ville des morts touchait à la ville d'Alexandrie du côté Sud-Ouest; c'était le seul faubourg contigu à la ville. Il n'en était séparé que par les murs d'enceinte et s'étendait entre la mer et le lac Maréotis; c'était l'endroit consacré aux sépultures, comme le confirment les fouilles que l'on y fait tous les jours. Les catacombes connues aujourd'hui sous le nom de bains de Cléopatre et que l'on voit sur le bord de l'eau, à trois kilomètres et demi de la colonne dite de pompé et à environ trois kilomètres du phare moderne faisaient indubitablement partie de la même Nécropolis. Enfin c'est sur tout le sol du Gabbari y compris le Meks que la Nécropolis a dû s'étendre; de sorte qu'elle a dû avoir pour limites, du côté Sud-Ouest, ce canal de communication entre la rade et le lac Maréotis dont Gratien Le père a vu les traces (1) et a parlé dans son mémoire sur Alexandrie. Le fossé de la ligne de forti-

(1) Voir description de l'Egypte, état moderne, tome 18. 1ère partie, page 439.

fication jetée transversalement entre la mer et le lac, au Meks, sur un kilomètre de longueur environ, occupe actuellement la place de ce canal à cinq kilomètres et demi de la ville antique. Le mot arabe Gabbari veut dire littéralement celui qui enterre les morts, celui qui ouvre le tombeau pour enterrer, celui dont le métier est d'enterrer ou de faire les préparatifs de l'enterrement. Il dérive du verbe Gabara qui signifie: enterrer, d'où vient le mot Gabr (tombeau). Le participe passé en est magbour, lequel pris substantivement signifie l'enterré ou le mort. Le participe présent est Gâber et Gabbar, dont le premier désigne celui qui enterre et le second, celui qui en fait son metier. On voit ainsi que les arabes conservent jusqu'à nos jours, dans le mot Gabbari, le souvenir de l'idée que les grecs attachèrent au sens du mot Nécropolis (ville des tombeaux) applicable, d'après les fouilles, à tout le terrain qui porte le nom du sol du Gabbari ou champ des morts. La Nécropolis n'était pas, du reste, toute en tombeaux; car, Strabon nous en parle de la manière suivante. «Au-delà du canal, il ne reste «plus q'une petite portion de la ville; on voit ensuite, le fau-«bourg de Nécropolis (1) où sont un grand nombre de jardins, «des tombeaux et des maisons où tout est disposé pour l'em-«baumement des corps.»

Le canal dont il s'agit ici est le canal qui dérive du Nil et se jette dans le port d'Eunoste et non pas le canal de communication entre la rade et le lac Maréotis; ce dernier marque la limite Nord-Ouest du faubourg Nécropolis comme nous l'avons déjà dit.

L'endroit où ce canal de communication se joint à la mer porte le nom de Bab-el-bahr ou porte de la mer; en deçà et tout près de là, il y a un endroit qui porte le nom de Bab-el-arab ou porte des arabes; enfin toute la petite portion du sol que traverse le canal qui l'avoisine s'appelle le Meks ou

(1) Strabon traduction de Letronne tome 5 page 342.

l'octroi; il y a encore un endroit appelé Bab-el-Meks ou la porte d'Octroi.

La tradition nous apprend que les premiers arabes entrèrent à Alexandrie, en conquérants, par la porte qui reçut depuis et pour cela le nom de Porte des arabes.

Quoiqu'il en soit, ces dénominations de porte des arabes, d'Octroi, de porte d'Octroi et de porte de la mer, indiquent positivement que c'etait là, au bord du canal de communication, que se terminaient la ville d'Alexandrie et son faubourg de Nécropolis.

La longueur totale de la ville proprement dite et de ce faubourg est de dix kilomètres; si l'on ajoute le double de cette longueur ou double de la largeur moyenne qui est d'un kilomètre et demi environ, l'on aura 23 kilomètres pour le périmètre de la ville et son faubourg. Or, l'on sait que Pline évalue à quinze milles romains, le contour d'Alexandrie, ce qui fait 22 kilomètres et demi environ; donc Pline avait en vue l'ensemble de la ville d'Alexandrie et son faubourg de Nécropolis; ce qui confirme à la fois l'estimation de cet écrivain et notre conclusion pour la limite de la Nécropolis.

Chersonesus.

A 6,200 mètres au delà de ce canal de séparation, on voit le cap nommé Chersonesus par les anciens, et aujourd'hui le Marabout ou l'Adjami. C'est entre ce cap et l'extrèmité Sud-Ouest de l'île de Pharos que s'étendent les rochers et les bancs de sable qui bouchent la rade en ne laissant libre que trois passes ou bogaz.

Le Chersonesus est à 11,500 mètres environ des murs d'enceinte de la ville proprement dite, en allant par terre. Strabon évalue à 70 stades,(1) la distance de ce cap à la ville

(1) Strabon, traduction de Letronne, tome 5. page 352.

d'Alexandrie, suivant la route de terre, sans aucun doute; or, ces 70 stades valent 11,550 mètres, la longueur du stade grec étant de 165 mètres comme je l'ai déjà démontré dans ce mémoire; la concordance de ces deux longueurs prouve l'exactitude du tracé des murs d'enceinte de la ville, tel que nous l'avons exécuté, et assigne, au cap Chersonesus, son identité avec celui du Marabout ou d'adjami d'aujourd'hui.

Nicopolis.

Après avoir traversé l'Hippodrome, dit Strabon(1), «on trouve «à 30 stades d'Alexandrie, sur le bord de la mer, Nicopolis, «aussi peuplée qu'une ville. Cèsar Auguste embellit ce lieu, «parce que ce fut là qu'il vainquit ceux qui s'avancèrent contre «lui avec Antoine.»

Un coup d'oeil jeté sur notre carte d'Alexandrie et de ses environs nous persuade que la position stratégique, choisie par auguste et où, il a battu Antoine ne pouvait être que ces hauteurs situées à une distance du 20 à 30 stades de la ville, au Nord-Est. On voit là, en effet, entre autres ruines les restes d'un petit temple récemment découvert au bord de la mer à 800 mètres environ au delà du chateau fort, appellé le chateau des Césars (kasr-el-kaïasérah); lequel se trouve à trois kilomètres environ de la porte canopique. Si Josèphe estimait, à 20 stades(2) ou 3,300 mètres, la distance de la Nicopolis à la ville tandis que Strabon en compte 30 ou 4,950 mètres c'est que, probablement, le faubourg se serait accru du côté de la ville dans les quarante ou cinquante années qui séparent ces deux écrivains l'un de l'autre.

Pline parle d'une Juliopolis(3) située à 2 milles romains de la ville, ce qui fait à peu près trois kilomètres; cet écrivain,

(1) Strabon traduction de Letronne tome 5. page 344.
(2) Voir les notes de Letronne, traduction de Strabon tome 5. page 344.
(3) Voir les notes de Letronne, traduction de Strabon tome 5. page 344.

venu quelques années après Josèqhe, voulait assurément désigner le même faubourg de Nicopolis.

Eleusis.

Le faubourg d'Eleusis était complètement isolé de la ville comme l'atteste le passage suivant de Strabon: «Si l'on sort «(d'Alexandrie) par la porte canopique (1), on trouve à droite le «canal qui se dirige vers Canope, en bordant le lac. On va «sur ce canal à Schèdia, en suivant la branche qui va joindre «le grand fleuve, et à Canope: mais on rencontre d'abord Eleusis, «lieu situé près d'Alexandrie et de Nicopolis, sur le bord même «du canal canopique; il renferme des lieux de plaisance, et des «habitations dans une situation charmante, où se rendent ceux «qui veulent, hommes et femmes, se livrer à la débauche: là «commence en quelque sorte le genre de vie dissolue qu'on «mène à Canope.»

Ce passage suffit pour déterminer l'emplacement d'Eleusis dans ces monticules isolés où l'on voit aujourd'hui le jardin Pastré acheté par Son Altesse le vice roi et concédé à la ville pour la promenade publique. Car, entre la porte canopique, du côté droit, et l'embranchement du canal, au pied des hauteurs méridionales de Nicopolis, c'est le seul endroit où l'on trouve des murs de fondation antique, des citernes et des aqueducs souterrains, indices certains d'un grand centre antique d'habitation; le sol de forme triangulaire, en est élevé de plus de douze mètres au dessus du niveau de la mer; les courbes et cotes de nivellement y sont marqués sur ma carte par les chiffres 6, 8, 10 et 12 mètres; l'on y voit marqué, aussi, l'aqueduc souterrain qui conduisait l'eau du canal dans l'intérieur du faubourg et même au-delà. Le centre de ce sol élevé est à 1,500 mètres environ à l'Est de la porte canopique, et, à

(1) Strabon traduction de Letronne, tome 5 page 356 et suivante.

2,200 mètres, au Sud, du saint, Sidi-Jabir situé tout près de la mer.

Les hauteurs méridionales de Nicopolis, celles de l'Est d'Alexandrie et la petite chaine étroite de Sidi Jabir, renferment entre elles une vallée complètement fermée, au Sud, par le canal et les collines d'Eleusis. Cette vallée a trois Kilomètres de longueur sur un Kilomètre et demi environ en largeur: on y voit actuellement un petit lac formé par suite de la coupure de la digue d'Aboukir pendant l'expédition française en Egypte.

Certains savants croient que cette vallée faisait anciennement partie du lac Maréotis; je le crois aussi; mais ce ne pût être qu'avant la fondation d'Alexandrie ou, au moins, avant le creusement du canal, par les premiers Ptolémées; car, étant complètement séparé par le canal navigable, ce lac aurait été desséché par l'évaporation ou par la main des hommes dans un but sanitaire. Du reste, le grand temple dont on voit encore les restes dans l'eau au fond de la vallée prouve par sa situation qu'il ne devait y avoir là aucune eau stagnante, aucun étang qui pût compromettre la santé des prêtres du temple et répandre l'infection par les miasmes que la chaleur du soleil, en dégagerait en été.

Ce temple se trnuve à 180 mètres environ au Nord-Ouest du point situé, sur la prolongation de la rue canopique, à 700 mètres hors de la porte. Il a quatre plèthres environ de largeur sur un stade de longueur parallèlement à la direction des rues longitudinales; on y voit, encore aujourd'hui, une quantité de socles à leur place primitive, de chapiteaux, de tronçons de colonnes brisées et de fûts entiers, le tout en granit rouge. Mais ce qui y attire l'attention des visiteurs ce sont les deux statues colossales dont on reconnait une pour celle de Cléopatre quoique brisée en trois morceaux comme l'autre qu'on croit celle d'Antoine.

Ce temple parait être un de ceux qui ont été construits à Nicopolis et qui avaient amené l'abandon de quelques-uns des

temples anciennement bâtis dans la ville comme le rapporte Strabon en disant: «en dedans du canal (1) est le Serapeum, et «d'autres lieux sacrés, anciennement bâti; presque abandonnés «depuis la construction des temples de Nicopolis; car, c'est là «que se trouvent l'amphithéâtre et le stade, et que se donnent «les jeux dont la célébration revient tous les cinq ans.» Mais il faut pour cela, que cet écrivain ait compris, dans Nicopolis, tout le terrain qui se trouve entre ce faubourg et la ville: en effet ces jeux dont la célébration revenait tous les cinq ans ou chaque année d'après le récit des historiens arabes (2), ne pouvaient avoir pour place naturelle que cette vallée qui a plus de mille feddans de superficie, entre la ville, Nicopolis et Eleusis; car, c'est, dans ce côté, la seule étendue assez grande pour pouvoir contenir le nombre considérable des personnes qui venaient de toutes parts concourir à ces jeux qui, d'après les auteurs arabes, n'auraient pas attiré chaque année moins d'un million d'individus. Quoi qu'il en fût, que la vallée en question, ait été réuni à Nicopolis ou à Eleusis ou enfin, une partie à l'une et une partie à l'autre, le nom qu'elle porte encore aujourd'hui nous rappelle le souvenir des réunions, et des rendez-vous dont parle Strabon dans les deux passages que nous venons de rapporter, l'un à propos des temples de Nicopolis et l'autre au sujet d'Eleusis: ce nom est hadarah en arabe et signifie, littéralement, lieu de présence, de réunion et de rendez-vous. C'est là où se trouvent, encore aujourd'hui, les lieux de plaisance; le Vendredi et le Dimanche surtout, les alexandrins et les Européens y viennent, hommes et femmes, de toutes parts, pour se divertir.

Population de l'antique Alexandrie.

La superficie de la ville ancienne d'Alexandrie avec ses trois faubourgs savoir: Nécropolis, Nicopolis et Eleusis est environ

(1) Strabon traduction de Letronne, tome 5 page 342 et suivante.
(2) Voir Makrizi, édition de Boulac, page 158.

25 kilomètres carrés. Or, cette superficie est à peu près le quart de celle de Paris actuel, c'est-à-dire étendu jusqu'aux murs de fortification. Si, donc, la population était repartie sur le sol d'Alexandrie, dans le même rapport que sur le terrain de Paris, cette population devrait être de 450,000 à 500,000 habitants. En effet, Diodore de Sicile rapporte[1] qu'Alexandrie, sans doute avec ses faubourgs, contenait à l'époque d'Auguste 300,000 hommes libres, et en y ajoutant 150,000 ou 200,000 pour les hommes d'autres conditions l'on aura le chiffre de 450,000 ou de 500,000 que nous avons déduit par la comparaison des deux superficies.

L'Alexandrie d'aujourd'hui, y compris, Rameléh, Ghabbari, Meks et les habitations du canal mahmoudiéh, enfin, avec tous ses faubourgs, contient 250,000 habitants: elle comptait à peine sept à huit mille âmes, au commencement du règne de Mohammad-Ali, et cent mille vers la fin.

Eh bien, cette ville citée dans le Coran suivant quelques savants, comme la plus belle de toutes les villes et sous le nom d'Eram ou la ville aux colonnes ne fût à l'abri ni des injures du temps, ni des attentats impies des hommes. Sous l'influence destructive des tyrans qui opprimèrent successivement le Pays, ses monuments et ses palais splendides étaient devenus le repaire des reptiles et des bêtes fauves; elle se vit peu à peu réduite à l'état restreint de bourg qui pouvait rappeler le Racotis des Pharaons, et qui occupe à peu près l'emplacement de l'Heptastade élargie par des décombres.

Une population chétive de 8,000 âmes empêcha seule pendant long-temps qu'elle n'achevat de s'engloutir sous l'amoncellement des ruines et l'envahissement des sables du désert.

Mais le souvenir de ses grandeurs passées vivait dans la mémoire des hommes! et les gémissements de l'ombre du héros

(1) Diodore de Sicile, cité dans la description de l'Egypte, état moderne tome 18 première partie page 458.

macédonien se dressant dans la nuit du Soma pour demander un régénérateur qui fit renaître sa ville de ses cendres, devaient un jour être entendus. Mohammed-Ali est apparu, et sous la main bienfaisante et réparatrice du grand prince et de ses dignes fils la ville a repris un élan merveilleux qui doit bientôt lui faire recouvrir son antique splendeur. Sa population n'est pas moindre aujonrd'hui de 250,000 âmes! Encore quelques efforts et l'antique Alexandrie, ressuscitée du tombeau dans lequel l'avait plongée la barbarie, se trouvera elle même et apparaitra digne de son ancienne magnificence et de sa gloire primitive.

Canal d'Alexandrie.

Le creusement du canal d'Alexandrie a dû suivre, de près, la fondation de la ville; parce que l'existence de cette cité en dépend. Ce canal a été appelé anciennement, le fleuve. Il dérivait de la branche canopique du Nil et débouchait, comme aujourd'hui, dans le port d'Eunoste; mais à un kilomètre environ au Nord-Est de la bouche actuelle du canal Mahmoudièh qui n'est autre chose que l'ancien canal recreusé par Mohammed-Ali vers l'année 1820. Le nouveau canal se confond avec l'ancien dans presque toute son étendue; il ne s'en sépare qu'à une centaine de mètres en dehors des murs de l'enceinte arabe: le premier rejoint le port en faisant un coude et sans toucher aux murs de la ville arabe; le second rentre en ville sous forme d'aqueduc souterrain. Il y avait un pont qui se trouvait situé presque au milieu de la partie du canal, comprise entre les murs d'enceinte de la ville arabe et ceux de la ville antique. Ce pont est désigné sur ma carte par le mot de premier pont; il ne correspond à aucune des rues que j'ai découvertes dans l'antique ville. Le choix de ce point pour la construction du pont aurait donc été fait, par les arabes, à une époque où les traces des rues antiques étaient dèja perdues, au moins, dans cette partie de la ville.

En sortant de la ville antique, le canal fait un coude et se dirige vers Eleusis presque parallèlement aux murs d'enceinte de l'ancienne Alexandrie; il n'en est éloigné au Sud que de 300 à 500 mètres.

Il y avait dans cette partie du canal, comprise entre les hauteurs d'Eleusis et celles du Sud-Ouest de la ville, aux pieds desquelles passe le canal, trois ponts qui furent démolis lorsque Mohammed-Ali rétablit ce canal et le rendit navigable. Il sont marqués sur ma carte, par les désignations de second pont, troisième pont et quatrième pont. Leurs emplacements sur le canal se sont trouvés à égale distance entre eux: le second pont est dans la direction de la rue transversale *R 8*, qui est celle de la colonne; le troisième pont correspond à la rue transversale *R 1*, qui est la rue la plus large; enfin, le quatrième ou le dernier pont se trouve près d'Eleusis à 14 stades grecs, de la rue *R 1*, qui est placée à la même distance de la rue de la colonne. L'emplacement de ces ponts en harmonie avec les rues principales de l'antique Alexandrie prouve leur ancienneté, fait voir qu'il y avait de riches habitations entre le canal et le lac Maréotis et exige, enfin, l'existence d'une ancienne route qui devait partir du dernier pont parallèlement aux rues transversales de la ville et aboutir vers la mer en passant au près du temple hors de la porte canopique et donnant accès à l'endroit destiné aux jeux qui se célébraient tous les cinq ans d'après Strabon, ou chaque année selon les historiens arabes.

A Eleusis, le canal fait un coude tournant autour d'une grande partie de ce faubourg, et remonte vers les hauteurs situées au Sud-Est de Nicopolis; là il y a deux branches: la branche principale forme aussi un coude à peu près à angle droit et remonte au Sud-Est vers les ruines du karéoune, l'autre branche continue sa direction aux pieds de la petite chaine de montagnes et elle va à Canope. Le point de bifurcation se trouve à trois kilomètres et demi environ d'Eleusis. La branche principale portait autre fois le nom de canal de Schédia parce

qu'elle dérivait, du Nil, à côté d'un village du même nom; je parlerai plus bas de l'emplacement de ce village.

Le lit du canal, entre le point de bifurcation et le voisinage des ruines du karéoune, serpente dans un terrain élevé qui traverse le bassin du lac Maréotis sous la forme d'une longue chaussée large d'un à deux kilomètres. Cette élévation provient, naturellement:

1°. Des limons enlevés du fond du canal et jetés au dehors pendant les curages successifs que ce canal a dû subir dans toutes les époques;

2°. Des immondices et des ruines amoncelées, des bourgs, villages et autres habitations qui dûrent se succéder sur les deux côtés du canal dans tout temps. Ces deux causes sont, du reste, communes à toutes les élévations du sol dans le voisinage des vieux canaux de l'Egypte et du Nil même. Ainsi, l'on ne peut pas douter que le canal actuel mahmoudiéh occupe à peu près l'ancien lit du canal de Schédia de puis ce village jusqu'à Alexandrie.

Village de Schédia.

En parlant d'Eleusis, nous avons déjà rapporté un passage de Strabon qui dit: «Si l'on sort (d'Alexandrie) par la porte «canopique, on trouve à droite le canal qui se dirige vers Canope, «en bordant le lac. On va sur ce canal à Schédia en suivant «la branche qui va joindre le grand fleuve.» Cet écrivain parle encore de Schédia dans un autre passage conçu dans ces termes: «Un peu au-delà d'Eleusis, à droite, se trouve(1) l'embranche-«ment du canal qui conduit à Schédia, lieu aussi peuplé qu'une «ville, et à la distance de quatre schoenes d'Alexandrie. C'est «là que sont réunis les bateaux thalamèges, sur lesquels les «gouverneurs remontent dans le pays haut: on y a placé aussi

(1) Strabon, traduction de Letronne tome 5. page 357. et suivante.

«le péage des marchandises qui montent ou descendent; à cet «effet, on a jeté, sur le fleuve un pont de bateaux, d'où ce «lieu a tiré son nom.»

Ces deux passages, tout en confirmant ce que nous venons de dire sur le canal, placent Schédia sur le grand fleuve (branche canopique) à quatre schoenes de la ville d'Alexandrie; le schoenes vaut quarante stades grecs d'après Strabon (1) et les quatre schoenes font conséquemment 160 stades ou 26,400 mètres. Ce nombre doit être compté, naturellement sur le canal entre Schédia et les hauteurs situées au Sud-Est de la ville d'Alexandrie; car, c'est là que commence la ville pour ceux qui y arrivent par le canal. Or, le développement du canal, d'après ma carte de la province maréotique, est d'environ 27 kilomètres (2) depuis l'extrémité occidentale des collines du petit village appelé Al-Nachouah el-djadidah (nouvelle nachouah) jusqu'au pied des collines situées au Sud-Est d'Alexandrie. La concordance suffisante de cette mesure avec celle de Strabon fixe l'emplacement de Schédia sur cette bande de collines, qui ont environ 1,800 mètres de longueur de l'Est à l'Ouest sur 500 mètres à peu près de largeur, et dont le nouveau village nachouah occupe le milieu: le lit de l'ancien canal se voit, en effet, encore aujourd'hui le long de ces collines, au Sud, dans une étendue de deux kilomètres et demi depuis l'extrémité occidentale des collines de Schédia jusqu'à cet amas de collines qui portent le nom de ruines de karéoune. Les ruines de karéoune et celles de Schédia sont bordées, au Nord-Est, par le canal Etkâouiéh qui occupe, sans le moindre doute, l'ancien lit de la branche canopique du Nil. Le témoignage de Procope confirme ce fait: en effet, nous lisons dans les notes de Letronne sur Strabon ce qui suit:

(1) Strabon traduction de Letronne tome premier.

(2) La distence de 25,220 mètres donnée par Mr le père au developpement du canal entre le village el-nachouah et la porte d'Alexandrie n'est pas exacte.

«Le même fait[1] est établi par un passage de Procope, «qui nous apprend que le Nil venait jusqu'à chereu, lieu situé «près de Schédia à 20 milles d'Alexandrie. C'est là, dit cet «historien, que commençait le canal d'Alexandrie et que le «fleuve tournait à gauche, quittant le pays Alexandrin.»

Le Chereu de Procope est évidemment, le Karéoune des arabes: les 20 milles que compte Procope entre cet endroit et Alexandrie sont confirmés par ma carte; car, il y a 27 kilomètres suivant le canal entre l'extrémité Sud-Est d'Alexandrie et l'extrémité occidentale des collines de Schédia; et de là jusqu'au Karéoune, l'on compte deux kilomètres et demi, cela nous fait un total de 29 kilomètres et demi entre le Karéoune et Alexandrie en suivant les détours principaux du canal; or ce chiffre est presque exactement la valeur des 20 milles; car le mille romain vaut 1479m,5 et 20 milles en valent 29590 mètres; le passage de Procope nous confirme donc à la fois l'emplacement de Chereu ou Karéoune et celui de Schédia, au village moderne Nachouah; il atteste également l'occupation de l'emplacement du lit de la branche canopique du Nil par le canal Etkâouiéh, au moins dans la partie bordée par le Karéoune et Schédia. Les témoignages de Strabon et de Procope réunis placent la dérivation du canal dans un point, sur le grand fleuve, entre le Karéoune et Schédia, précisément dans l'intersection du canal Etkaouiéh et du vieux canal dont on voit les vestiges entre les ruines de ces deux villages.

Les auteurs arabes parlent aussi de Schédia; Makrizi rapporte que l'an 710 de l'hégire sous le sultan al-Nassir Mohammad, fils de Kalaoune, quarante milles hommes[2] furent employés pour le curage du canal d'Alexandrie; que le curage fait, l'on a mesuré le canal et on a trouvé huit mille kassabah hakimites depuis la prise d'eau du canal dans le Nil jusqu'à Schétiar; et

[1] Voir Strabon traduction de Letronne tome 5. page 357 note.
[2] Makrizi, édition de Boulac tome 1. page 171.

que de Schétiar à Alexandrie, il y avait également huit mille kassabah hakimites. Notre auteur ajoute, que Schétiar était l'endroit où le canal prenait, anciennement, son eau dans le Nil.

Le Schétiar de Makrizi est ici le Schédia de Strabon: or, d'une part, la longueur du canal depuis son entrée dans les murs d'enceinte de la ville d'Alexandrie jusqu'aux collines de Schédia est à peu près de 32 kilomètres d'après ma carte; d'une autre part la kassabah hakimite valant à peu près $3^{m},90$, les 8000 kassabah seront donc de 31,200 mètres; la concordance de ces deux résultats entre eux confirme l'emplacement de Schédia dans l'endroit où nous l'avons placé d'après le témoignage de Strabon.

Branche canopique du canal.

La branche qui déviait du canal de Schédia, à trois kilomètres et demi au delà d'Eleusis, comme nous l'avons déjà dit, allait jusqu'à Canope en bordant la petite et étroite montagne sur laquelle sont situées Alexandrie et Aboukir. Il n'existe plus maintenant aucune trace de cette branche; les historiens arabes n'en parlent même pas. Cependant, l'on a découvert et l'on découvre encore le long de l'étroite montagne quelques restes d'un énorme aqueduc souterrain: la branche canopique du canal aurait donc été changée de bonne heure en un aqueduc qui aurait porté de l'eau douce à Canope.

Quoi qu'il en soit, le témoignage de Strabon ne laisse aucune doute sur l'existence d'un canal entre Alexandrie et Canope. Voici ce qu'en dit cet écrivain: «Après avoir passé le canal[1] «qui conduit à Schédia, on navigue sur le reste du canal jus- «qu'à la ville de Canope, dans une direction parallèle à cette «portion de la côte qui, de Pharos, aboutit à la bouche cano- «pique: l'intervalle du canal à la mer forme une bande étroite, «où l'on trouve, après Nicopolis, la petite Taposiris, et le Zéphy-

[1] Voir Strabon, traduction de Letronne tome 5. page 358, et suivantes.

«rium, cap sur lequel s'élève un petit temple de Vénus Arsinoé. «On dit qu'autre fois il existait là une ville de Thonis, qui «avait pris son nom du roi dont Ménélas et Hélène reçurent «l'hospitalité. Homère dit, en effet, que le baume salutaire que «possédait Hélène, lui avait été donné par Polydamna, femme «de Thon. Canope est une ville située à 120 stades d'Alexan- «drie, en prenant la route de terre; elle fut ainsi nommée de «Canobus, pilote de Ménélas, qui mourut en cet endroit. On «y voit un temple de Sérapis extrêmement révéré, où s'opèrent «des cures nombreuses: les gens même de la plus haute qualité «y ajoutent foi, et viennent s'endormir (dans l'enceinte du «temple) ou d'autres s'endorment à leur place: il en est qui «écrivent l'histoire de ces guérisons, et d'autres qui recueillent «les preuves de l'efficacité des oracles qu'on y rend. Mais «rien n'égale surtout la foule de ceux qui, lors de la fête, se «rendent d'Alexandrie à Canope par le canal. Jour et nuit, «on voit une multitude de gens, hommes et femmes: les uns, «montés sur des barques, exécutent au son des instruments les «danses les plus lascives; les autres se répandent dans les «auberges situées à Canope sur le bord de la mer, et tout-à-fait «propres à leurs orgies.»

Ce long passage de Strabon n'a besoin d'aucun commentaire: il indique nettement le tracé de la branche canopique du canal jusqu'à Canope dans une direction parallèle à cette portion de la côte qui, de Pharos aboutit à la bouche canopique; or, la côte depuis Pharos jusqu'à la bouche canopique du Nil n'est pas droite: elle est composée de deux parties formant un angle droit au cap d'Aboukir; donc, rigoureusement parlant, la ville de Canope ou l'extrémité du canal a dû être placée sur la côte, six kilomètres environ au Sud-Est du cap d'Aboukir, précisément, dans l'endroit envahi par la mer et où la coupure d'Aboukir a été faite. Nous allons, du reste, discuter cette importante question dans les paragraphes suivants.

Emplacement de la ville de Canope.

Les savants de l'expédition française en Egypte, d'accord avec d'autres savants modernes, placent la ville de Canope sur la côte à quatre kilomètres environ au Sud-Ouest de l'extrémité du cap d'Aboukir. Cet emplacement se trouve ainsi à une quinzaine de kilomètres environ de l'antique Alexandrie: et, l'on y voit, en effet, les ruines de quelques anciennes habitations. Cependant, nous ne pouvons admettre cet emplacement pour la ville de Canope sans être en complète discordance avec le témoignage oculaire de Strabon, le seul auteur ancien qui nous donne quelques détails sur cette ville; car:

1°. Cet écrivain nous dit, dans le long passage que nous avons déjà rapporté, que «Canope est une ville située à 120 stades d'Alexandrie, en prenant la route de terre». Or, ces 120 stades valent 19,800 mètres tandis que l'emplacement désigné n'est éloigné des murs d'enceinte de l'antique Alexandrie que de 15 kilomètres environ d'après ma carte qui est faite avec beaucoup de soin au moyen d'un réseau de triangulation; cet emplacement ne répond, donc, pas au témoignage de Strabon, ni à ceux d'Etienne de Byzance et d'Eustache[1] qui donnent la même mesure de 120 stades.

2°. La phrase précédente: «Canope est une ville située à «120 stades d'Alexandrie, en prenant la route de terre» prouve, par son complèment «en prenant la route de terre», que la route par terre diffère, en longueur, de la route par mer; car, si les deux routes étaient d'égale distance, Strabon ne se serait pas servi de ce complèment: il se serait borné à écrire simplement «Canope est une ville située à 120 stades d'Alexandrie.» Or, l'on voit, sur ma carte, que l'emplacement sus-indiqué pour Canope, est à la même distance d'Alexandrie; par terre et par mer; Canope n'a donc pu occuper l'endroit en question.

3°. Enfin, que l'on ouvre la carte et qu'on lise attentive-

[1] Voir Letronne sur Strabon tome 5. page 360. en note.

ment les deux premières phrases du long passage de Strabon, lesquelles sont: «après avoir passé le canal qui conduit à Schédia, «on navigue sur le reste du canal jusqu'à la ville de Canope, «dans une direction parallèle à cette portion de la côte qui, de «Pharos, aboutit à la bouche canopique: l'intervalle du canal à «la mer forme une bande étroite, où l'on trouve, après Nicopo- «lis, la petite Taposiris, et le Zéphyrium, cap sur lequel s'élève «un petit temple de Vénus Arsinoé;» on restera convaincu que l'emplacement adopté, jusqu'à présent, pour la ville de Canope à 4 kilomètres environ au Sud-Ouest de l'extrémité du cap d'Aboukir, est bien loin de répondre à ce témoignage oculaire de Strabon: en effet, le Zéphyrium dont il s'agit dans la deuxième phrase ne peut être que le cap d'Aboukir: car, Strabon ne saurait decrire cette portion de la côte comprise entre Alexandrie et la bouche canopique et passer sous silence le cap par excellence qui se trouve sur toute la côte d'Egypte. Or, «l'inter- «valle du canal à la mer forme une bande étroite, où l'on «trouve, après Nicopolis, la petite Taposiris, et le Zéphyrium» donc, la ville de Canope n'est pas située dans cette bande étroite; sinon Strabon l'aurait, à plus forte raison, énuméré en même temps que Nicopolis, la petite Taposiris et le Zéphyrium sur lequel il place un temple de Vénus Arsinoé.

Ce temple a dû occuper, sur le cap, précisément, le même emplacement qu'on a voulu assigner pour Canope. La petite Taposiris n'a pu occuper que l'emplacement de ces anciennes ruines que l'on voit sur la côte à 11 kilomètres environ des murs d'enceinte de l'antique Alexandrie et à 800 mètres au Nord du petit village appelé Al-mandarah.

Quant à l'emplacement de la ville de Canope, on peut le fixer, presque mathématiquement, à l'aide de cette phrase de Strabon:

«Après avoir passé le canal qui conduit à Schédia, on «navigue sur le reste du canal jusqu'à la ville de Canope, dans «une direction parallèle à cette portion de la côte qui, de Pharos, «aboutit à la bouche canopique» car, la portion de la côte qui,

de Pharos, aboutit à la bouche canopique étant formée de deux parties, presque perpendiculaires l'une sur l'autre (la première, du Pharos jusqu'à l'extrémité du cap d'Aboukir en ligne droite, dans la direction du Nord-Est; la seconde, part de cette extrémité dans la direction Sud-Est, suivant la côte au delà du cap): le reste du canal, pour avoir le parallélisme indiqué, dans son véritable sens, devait être également formé de deux parties parallèles à celles de la portion de la côte en question. Si l'on applique, ainsi, ces alignements sur le terrain et que l'on considère que le point final doit être à 120 stades ou 19,800 mètres des murs d'enceinte de l'antique Alexandrie par la route de terre, on arrive vers le milieu de l'étendue de la digue d'Aboukir, précisément, à cet endroit le plus élevé et le plus consolidé de la digue et qui ressemble à une immense colline rongée en grande partie par les flots. Ce point est l'emplacement de la ville de Canope: il répond rigoureusement au récit de Strabon et ne contrarie en rien les témoignages des autres écrivains anciens. Il est à la même distance de six kilomètres environ de l'extrémité du cap d'Aboukir et de la colline nommée al-Com-el ahmar (la colline rouge), située sur la côte à deux kilomètres, à l'Ouest de l'ouverture qui fait communiquer les eaux de la mer avec celles du lac d'Edkou, et que l'on appelle la bouche Maaddieh.

La mer paraît avoir beaucoup empiété sur le sol dans ces parages; l'emplacement de la ville de Canope est presque totalement dans l'eau. Cette ville a dû être abandonnée et réduite en ruines de très bonne heure, car les auteurs arabes, même les plus anciens, n'en parlent pas.

Embouchure de la branche canopique du Nil.

«Après Canope,» dit Strabon «on trouve(1) Heracleum, qui «renferme un temple d'hercule: puis la bouche canopique, où

(1) Strabon, traduction de Letronne, tome 5. page 361.

«commence le Delta.» Al-come-el-ahmar, dont nous avons déjà parlé, est le seul endroit qui réponde avec avantage à l'emplacement d'Heracleum: il contient les traces de quelques constructions antiques et termine cette chaine des collines qui, s'étendant sur un sol assez élevé, forment une bande étroite et tortueuse entre Schédia et la mer. Cette bande contient indubitablement le tracé de l'ancien lit du fleuve; ces hauteurs formaient la barrière naturelle qui retenait les eaux du Nil et les empêchait de se répandre dans le bassin du lac Maréotis; c'était enfin, la lisière du Delta au Nord-Ouest: l'embouchure de la branche canopique, appelée, quelque fois, embouchure héracléotique ne pouvait être, en effet, qu'au pied de la colline, come-ahmar ou, à deux kilomètres au delà, à la bouche Maaddiéh; car

1°. Strabon nous dit qu'il y a 150 stades(1) entre la bouche canopique et l'île Pharos, ce qui fait à peu près 25 kilomètres; or, nous trouvons 25 kilomètres et demi sur notre carte entre le com-ahmar et l'île Pharos en ligne droite; il en résulte donc que la bouche canopique était réellement tout près du com-ahmar.

2°. Les sondages éxécutés dans la rade d'Aboukir, par M^r^ Larousse vers l'année 1859 ne laissent aucune incertitude sur l'emplacement de la bouche canopique du Nil au pied de la colline, com-ahmar: le lit de l'embouchure du fleuve se voit, en effet, marqué au fond des eaux de la rade, par deux bas-fonds qui, s'étendant du com-ahmar jusqu'au près de l'île d'Aboukir, sur une longueur de six kilomètres environ du sol actuel, conservent entre-eux encore le canal de l'embouchure six ou sept mètres au dessous des eaux, tandis que les deux bas-fonds ne sont qu'à 2, 3 ou 4 mètres au dessous des mêmes eaux. Ces bancs sous-marins sont naturellement formés par le limon du Nil, semblablement aux bancs qu'on voit formés maintenant

(1) Strabon, traduction de Letroone, tome 5. page 328.

aux embouchures actuelles du fleuve et qui s'avancent dans la mer de plus de six kilomètres formant ainsi deux caps au delà de Rosette et de Damiette.

Les bas-fonds de la bouche canopique ont dû être, autre fois, au dessus du niveau de la mer et formaient conséquemment, avec la côte jusqu'au cap d'Aboukir, une sorte de port pour la ville de Canope.

Branche canopique du Nil.

Nous avons déjà trois points bien déterminés de la branche canopique du Nil, savoir: Com-ahmar ou l'emplacement de Héracleum au pied de laquelle le fleuve se jetait dans la mer, puis Schédia et karéoun entre lesquelles le canal d'Alexandrie avait, anciennement, sa prise d'eau. Cette partie du fleuve passe par la colline, com-el-Dahab (colline d'or) située sur la rive gauche à quatre kilomètres au Sud d'Héracleum; cette colline renferme beaucoup de restes d'antiques constructions. De là jusqu'à Schédia et Karéoune, le fleuve restitué passe par kimane Mazine ou collines de Mazine; c'est une chaîne de collines longue d'un kilomètres et demi environ et où l'on découvre quelques fondations anciennes; elle est située à environ huit kilomètres d'Héracleum sur la même rive que celle-ci et que Com-el-Dahab.

A Schédia et Karéoune, à une quinzaine de kilomètres d'Héracleum, le fleuve faisait un coude vers l'Est et passait, en remontant, 1°. par Abou-hommos, 2°. par Naucraha à Damanhour, 3°. par les collines de Tiaih-el-baroude, 4°. ensuite il se rapproche de la montagne vers com-cherick, et Ilkâme, 5°. il remonte vers la ville de Menouf, l'ancienne Momemphis, pour passer ensuite par la ville de Memphis, à l'emplacement de laquelle se trouvent actuellement Mit-rahine et le Badrechine. En voici, du reste, les raisons:

1°. Procope, en disant, «c'est là (à Karéoune) que commençait

«le canal d'Alexandrie et que le fleuve tournait[1] à gauche, «quittant le pays Alexandrin» montre que le fleuve se dirigeait vers Alexandrie avant le détour qu'il faisait à Karéoune pour gagner héracleum; or ce fait ne pouvait avoir lieu que si le fleuve passait à côté de la colline d'Abou-hommos; l'emplacement de cette colline sur le bord du fleuve est d'autant plus vraisemblable que le mot Hommos pourrait bien être l'altération de Hormos ou Hermopolis, ville qui se trouvait effectivement sur la rive gauche du fleuve comme le dit Strabon dans le passage suivant: «à partir de Schédia[2], en remontant vers Memphis, «on voit, à droite, une multitude de bourgs qui s'étendent jus- «qu'au lac Marea, tel est, entre autres Chabriu-come. Sur le «bord du fleuve, sont Hermopolis, Gynécopolis, et le nome «Gynécopolites; ensuite Momemphis et le nome Momemphites. «Entre (ces lieux) il existe plusieurs canaux, qui débouchent «dans le lac Maréotis.»

2°. Naucraha ou Naucratis à Damanhour, qui fut, sous les derniers Pharaons, la ville la plus commerçante de toute l'Egypte, s'appelait Naucratis: elle était située sur la rive droite de la branche canopique du Nil, un peu au dessus de Schédia[3] au dire de Strabon. «Naucratis»[4] dit Hérodote, «était autre fois «la seule ville de commerce qu'il y eût en Egypte. Si un «marchand abordait à une autre bouche du Nil que la canopi- «que, il fallait qu'il jurât qu'il n'y était point entré de son «plein gré, et qu'après avoir fait ce serment, il allât se rendre «avec le même vaisseau à l'embouchure canopique; ou du moins, «si les vents contraires s'y opposaient, il était obligé de trans- «porter ses marchandises dans des barils autour du Delta, jus- «qu'à ce qu'il arrivât à Naucratis. Telles étaient les prérogatives «dont jouissait cette ville.»

---

(1) Voir la note de Letronne dans Strabon tome 5. page 357.
(2) Strabon, traduction de Letronne tome 5. page 370 et suivant.
(3) Même auteur tome 5. page 363.
(4) Voir Hérodote, traduction de Larcher. livre 2. S. CLXXIX. page 222.

Dans l'article, CLXXVIII, du livre II, Hérodote dit aussi: «Amasis temoigna beaucoup d'amitiés aux Grecs, et en obligea «plusieurs. Il permit, entre autres, aux Grecs qui allaient en «Egypte de s'établir à Naucratis.» Une telle ville ne devait pas être trop enfoncée dans l'intérieur du pays; car les derniers Pharaons, tout en permettant aux étrangers d'entrer en Egypte pour faire le commerce, avaient conservé leurs anciennes habitudes d'empêcher les Grecs de fouler, en quelques sorte, le sol sacré de l'Egypte: Naucratis n'a donc pu être située, conformément au témoignage de Strabon, qu'un peu au dessus de Schédia. Or, au dessus de Schédia dans l'intérieur du pays, l'on ne voit d'autres collines très importantes qui puissent annoncer l'emplacement d'une grande ville antique telle que Naucratis que ces immenses ruines sur lesquelles est placée actuellement la ville de Damanhour. Cette ville est à 30 kilomètres, Sud-Est de Schédia; elle est formée de quatre villages dont le plus important porte encore aujourd'hui le nom de Naucraha; et, si, l'on observe de plus qu'en arabe la lettre *T*, finale se prononce indifféremment *T* ou *h* aspiré dans les substantifs et les noms propres, l'on conclut avec assurance par l'identité du mot Naucrah avec Naucrat, ainsi que par la position et la grande étendue des collines de Damanhour que cette ville occupe l'emplacement de la ville de Naucratis.

On peut ajouter, à l'appui de cette conclusion, l'emplacement de l'antique ville d'Anthylle au tall'el-kanaïs (colline des temples); car cette énorme colline se trouve, à très peu près, sur la ligne droite qui va de Canope à Naucrate et l'on sait qu'Hérodote dit «si, de la mer et de Canope vous allez à Nau«cratis par la plaine, vous passerez près des villes d'Anthylle(1) «et d'Archandre.» Le même auteur continue et dit. «Anthylle «est une ville considérable; elle fait toujours partie du revenu «de la femme des rois d'Egypte, et lui est particulièrement

(1) Hérodote, traduction de Larcher livre II. XCVII. page 177.

«assignée pour sa chaussure. Cet usage s'observe depuis que ce «pays appartient aux Perses.» Je ne vois, en effet, que cette grande colline qui puisse répondre à l'emplacement et à l'étendue considérable de cette ville: elle a plus de 1200 mètres de longueur sur plus de 600 mètres de largeur et c'est la seule ruine considérable entre Canope et Naucrat et même dans tous les environs.

Les ruines de la ville d'Anthylle se trouvent ainsi situées, entre Canope et Naucratis à 15 kilomètres de la première et à 30 kilomètres de la seconde. La faible ressemblance entre le nom de Naucratis et celui de Negrache que porte aujourd'hui la médiocre colline située à une vingtaine de kilomètres au Sud-Est de Damanhour induit en erreur nos savants modernes et leur a fait adopter la colline de Negrache pour l'emplacement de la ville de Naucratis. Pourtant la médiocrité de cette colline et son trop d'enfoncement dans l'intérieur du pays s'opposent à cette assertion puisque Strabon affirme que Naucratis est située un peu au dessus de Schédia, sur la rive droite du fleuve!

3°. Les collines de Tiaih-el-baroud devaient être placées aussi sur le fleuve: car, Strabon dit: «à gauche (en remontant «le fleuve), dans le Delta, on trouve Naucratis; cette ville est «située sur le bord du fleuve(1), au lieu que Saïs en est éloi«gnée de deux schènes.» Or, les deux schènes valent 80 stades grecs dont chacun est de 165 mètres, comme nous l'avons déjà démontré, ce qui fait 13,200 mètres entre la ville de Saïs et le Nil. Si, avec ce nombre comme rayon, l'on trace un arc de cercle ayant pour centre les collines de Sa-el-hadjar, considérées unanimement comme l'emplacement de la ville de Saïs, on tombe sur les collines de Tiaïh-el-baroud; d'où l'on peut conclure que ces collines marquent l'emplacement de quelques villages antiques sur le fleuve. Ces collines sont à 17 kilomètres

(1) Strabon, traduction de Letronne tome 5. page 373.

de la montagne Libyque; mais, de là, le fleuve remonte en s'en rapprochant beaucoup jusqu'aux Com-cherik et Ilkam.

4°. Les villages Com-cherik et Ilkam situés au pied de la montagne à environ douze kilomètres et demi l'un de l'autre, doivent avoir conservé leur emplacement tout près du fleuve: car, Hirtius nous apprend que Ptolémée s'était embarqué d'Alexandrie dans le canal avec ses troupes pour remonter le Nil et aller rencontrer Mithridate qui, venant de la Syrie avec une grande armée au secours de César, s'était approché du Delta pour passer le fleuve; que César lui-même quittant aussi Alexandrie et prenant la route de terre en détournant Marea avait fait sa jonction avec Mithridate et livra une bataille décisive au roi Ptolémée qui avait établi son camp sur une hauteur faisant partie de la montagne tout près du Nil: le roi, dit Hirtius, «avait établi son camp sur une hauteur naturellement fortifiée «qui commandait toute la plaine d'alentour; elle était couverte «de trois côtés par différentes sortes de défenses; l'un était «appuyé au Nil(1); l'autre occupait la hauteur et formait la plus «grande partie du camp; le troisième était bordé par un marais.» La bataille eut donc lieu dans un endroit qui tenait à la montagne et touchait au Nil. Or, nous avons déjà vu que le Nil, depuis son embouchure à Héracleum jusqu'à Tiaïh-el-baroud était éloigné de la montagne Libyque, et, nous verrons, plus bas que, de Momemphis, actuellement Menouf, jusqu'au sommet du Delta, il a dû être aussi bien loin de la même montagne; d'où, il résulte que ce n'est que dans une partie comprise entre Tiaïh-el-baroud et Menouf que le Nil avait pu approcher de la montagne pour répondre au récit de Hirtius: en effet, nous voyons que la montagne fait là un coude et s'avance dans la plaine un peu au dessous de Menouf, entre les villages Com-cherik et Ilkam, situés aux pieds de la montagne à douze kilo-

(1) Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction de Mr de Wailly édition de 1806. T. 2. P. 321.

mètres et demi de distance l'un de l'autre; nous concluons donc définitivement que ce ne fût qu'entre les emplacements de ces deux villages, que la bataille fut livrée entre le roi Ptolémée et Jules César, et que le Nil n'était qu'à très peu de distance de la montagne, c'est-à-dire, à un ou deux kilomètres tel qu'il est aujourd'hui.

Le coude au bout duquel sont placés Com-cherik et Ilkam forme un point stratègique, tellement remarquable que son aspect seul inspira au grand génie militaire de Napoléon premier, la pensée que ce ne pouvait être que là, où le roi Ptolémée avait dû établir son camp de bataille contre Jules César! Les historiens arabes nous assurent que les Alexandrins s'étaient réunis en très grand nombre à Com-cherik et y avaient établi leur camp pour essayer de repousser Amrou-fils d'Al-Asse, qui, après avoir conquis la partie supérieure de la basse Egypte, avait dirigé son armée vers Alexandrie; la force, le courage et l'enthousiasme de la foi naissante des conquérants faillirent échouer devant Com-cherik! Ce fut encore là, à coup sûr, qu'eût lieu, jadis, la fameuse bataille entre Apriès et Amasis dont Hérodote désigne l'emplacement aux environs de Momemphis et dont Diodore de Sicile dit, «que la bataille dont Hérodote «place le lieu à Momemphis se donna près de la bourgade «Maréa (1).»

Il n'y a rien de contradictoire entre ces deux historiens Grecs, parce que les récits des écrivains arabes placent, en effet, un bourg appelé Maréa ou Maréoute, au dessus de Com-cherik, entre Ilkam et Menouf; car nous lisons dans Makrizi. ce qui suit: «Ahmad fils de Jardadeih dit que(2), de Fostate «jusqu'à Zawat-el-sâhil, il y a 24 milles; de là à Maréoute, il «y a 30 milles; ensuite jusqu'à Com-cherik, 30 milles; et, de «là à Karéoune 24 et de Karéoune à Alexandrie 24 milles.»

(1) Note dans la traduction de Strabon par Letronne T. 5. P. 372.
(2) Makrizi édition de Boulac tome 1. page 162 et 163.

Dans le chapitre de la conquête d'Alexandrie, le même historien dit. «Amrou quittant le Fostate et se dirigeant vers Alexan-«drie(1), rencontre d'abord quelques ennemis Grecs à Maréoute, «lesquels furent défaits facilement; ensuite, il rencontra tous «les Grecs réunis à Com-cherik; là, il a combattu pendant trois «jours.»

Ces deux passages démontrent l'existence d'un Maréoute entre le Fostate et Com-cherik, et si, dans le premier passage, les chiffres donnés pour les distances des deux premières stations n'ont pas été altérés, par les copistes, Maréoute serait à 54 milles de Fostate: ce qui fait à peu près 80 kilomètres en considérant le mille romain. Cette distance, prise sur la carte, à partir de Fostate, place Maréoute tout près de Zaouiate-el-bakli, à 3 milles romains au dessus de Com-cherik; mais cette dernière distance est trop petite pour une station: le chiffre de 30 milles compté entre Zawat-el-sâhil et Maréoute est probablement altéré; il a dû être 20 milles et non pas 30 et Maréoute serait alors à 13 milles au dessus de Com-cherik, à Michemin, entre Ilkam et Menouf.

Quant au chiffre de 24 milles comptés également entre Com-cherik et Karéoune et entre Karéoune et Alexandrie, il est gravement altéré: l'emplacement de Com-cherik, Karéoune et Alexandrie étant bien connu, il n'y a qu'à mesurer sur la carte pour s'assurer qu'il y a 53 milles romains et non pas 24, entre Com-cherik et Karéoune; et qu'il y a 20 milles et non pas 24 entre Karéoune et Alexandrie.

Quoi qu'il en soit, la rectification que nous venons de faire des chiffres donnés dans le premier passage de Makrizi ne touche en rien à la démonstration de l'existence d'un bourg appelé Maréoute au dessus de Com-cherik.

5°. La ville de Menouf a été sur le fleuve. Pour le prouver, il faut démontrer que Menouf occupe l'emplacement de l'ancienne

(1) Makrizi édition de Boulac tome 1. page 162 et 163.

ville de Momemphis; car, cette antique ville a été sur le fleuve comme l'atteste le témoignage de Strabon, lequel est ainsi conçu: «A partir de Schédia, en remontant vers Memphis, on «voit, à droite, une multitude de bourgs, qui s'étendent jusqu'au «lac Marea; tel est, entr'autres, Chabriu come. Sur le bord du «fleuve, sont Hérmopolis, Gynécopolis, et le nome Gynécopolites; «ensuite Momemphis[1] et le nome Momemphites. «entre (ces «lieux) il éxiste plusieurs canaux qui débouchent dans le lac «Maréotis.» Quelques lignes plus bas, Strabon ajoute:

«Au-dessus de Momemphis, sont deux nitrières qui four-«nissent quantité de nitre: (elles donnent le nom au) nome «nitriotes.»

Le nome nitriotes est connu encore aujourd'hui sous le même nom: on l'appelle Wadi-el-natroune, (vallée ou province du natron); c'est une vallée très longue et assez large, située derrière la montagne; elle est à 45 kilomètres de distance au dessus de la ville de Menouf, en prenant la route qui passe par le village, Bani-Salamah, et à 60 kilomètres à partir de la même ville en prenant la route plus connue qui passe par le village Tarranah. Ce fut dans cette vallée que Saint Macaire persécuté, sous Saint Athanase patriarche d'Alexandrie, se retira[2] et construisit quelques couvents qui portent encore son nom au voisinage des lacs de natron. Cette vallée fournit chaque année une très grande quantité de natron pour l'usage du pays et pour l'exportation.

La situation de la vallée du natron et surtout les nitrières précisément au dessus de cette portion de la vallée du Nil, comprise entre Ilkam, Menouf et Bani-Salamah prouvent conformément au temoignage de Strabon, que l'emplacement de la ville de Momemphis ne pouvait être éloigné de cette région. Or, l'énormité des anciennes ruines sur lesquelles la ville de

(1) Voir Strabon traduction de Letronne tome 5. page 371.
(2) Voir description de l'Egypte états modernes T. 18 première partie P. 421.

Menouf est placée, l'isolement de telles ruines dans la region indiquée, la ressemblance qui existe entre le nom de Momemphis et celui de Menouf, enfin, la ville de Menouf étant chef lieu de la province Menoufiéh à laquelle cette ville donna son nom dès l'époque Arabe, aussi bien que la ville de Momemphis avait donné jadis son nom à un nome ou province, toutes ces considérations ne suffisent-elles pas pour prouver l'identité des noms des deux villes de Momemphis et de Menouf, et que la dernière occupe l'emplacement de la première? Cette conclusion me parait d'autant plus vraisemblable, que la ville de Menouf est réputée en Egypte et surtout par les habitants de la province Menoufiéh comme une ancienne ville Pharaonique, et qu'elle fût, dit-on une seconde Memphis! En outre le grand canal obstrué qu'on voit encore aujourd'hui entre Menouf et le village Nadir situé vis-à-vis de Ilkam ne rappelle-t-il pas par son nom de Bahr-el-pharaoniéh, (fleuve Pharaonique), le souvenir de l'ancien lit du Nil qui aurait passé par là? Le nom de Tamalaïh que porte un village situé, presque sur le bord du Bahr-pharaoniéh, et qui dérive du mot Tama qui signifie obstruer par le limon accumulé du Nil, ne rappelle-t-il pas le souvenir de l'ancien lit du Nil obstrué? Enfin, la chaîne d'emplacement que les vieux paysans nous montrent entre Menouf et le barrage comme ayant fait partie jadis du cours du Nil, d'après les traditions populaires qui leur ont été transmises par les générations passées, achève de démontrer que le Nil, après avoir cotoyé la montagne entre Com-cherik et Ilkam continait son chemin de Ilkam en remontant vers Menouf, l'ancienne Momemphis, embrassait le Bahr-pharaoniéh dans son lit, passait à l'Ouest de Menouf et remontait près des villages Abourakabah, Sarawah, Chalakane, Caracaniéh, Coratiène, Aboul-gaite et jusqu'au sommet ancien du Delta, lequel sommet, pour répondre aux témoignages de Strabon et Pline, ne pouvait se trouver qu'entre Miniet-el-sirige, Chobrah et Warrak à 20 ou 22 kilomètres environ de l'extrémité Nord de Memphis; car,

Strabon estime à trois schénes(1) ou 20 kilomètres environ, la distance du sommet du Delta à Memphis, et Pline l'estime à 15 milles (2) romains ou environ 22 kilomètres. Mais nous avons trop dévié de notre sujet et nous sommes trop avancés dans l'intérieur de l'Egypte; quittons le Nil et retournons vers Alexandrie; observons en passant que la branche Bolbitine du Nil, actuellement, la branche de Rosette, a dû dériver de la branche canopique un peu au dessous des collines de Tiaïh-el-baroud; car, le peu de largeur qu'ont les hauteurs qui séparent le cours de cette branche, du lac Maaddiéh, entre son embouchure et l'Atfeh ne lui permet pas de changer de lit dans cette partie; la branche Bolbitine a donc dû conserver son cours entre l'Atfeh et Rosette. Pour sa partie supérieure, elle a dû remonter de l'Atfeh à Dicièh, Lakanah, et faire jonction avec la branche principale de Canope, vers Birkâmah, un peu au dessous des collines de Tiaïh-el-baroud; ce cours ne pouvait se diriger autrement: si nous l'inclinions vers l'Est nous serions en contradiction avec Strabon qui estime à deux schénes ou 13,200 mètres la distance de la ville de Saïs au Nil; si, nous le penchions un peu trop vers l'Ouest, la nature de la pente du sol s'y opposerait; donc la branche Bolbitine du Nil n'a pu être que telle que nous venons de la tracer.

Province et lac Maréotiques.

La province maréotique est séparée de celle de Béhérah par le lac maréotis qui la borne du côté de l'Est; elle s'étend au Nord et au Nord-Ouest, jusqu'à la mer; au Sud et Sud-Ouest, jusqu'aux extrémités inférieures ou débouchés des vallées du natron et du fleuve sans eau à quatre ou cinq myriamètres au delà d'Aboussir.

(1) Strabon, traduction de Letronne tome 5. page 392.
(2) Voir les notes dans la traduction de Strabon tome 5. page 393.

La province maréotique a dû être arrosée, jadis, par les eaux du Nil: autrement, l'oracle de Jupiter Ammon n'aurait pas pu persuader aux habitants de cette province qu'ils etaient Egyptiens lorsqu'il leur dit, «tout le pays que couvre le Nil «dans ses débordements appartient à l'Egypte; et tous ceux qui, «habitant au dessous de la ville d'Eléphantine, boivent des eaux «de ce fleuve, sont Egyptiens».(1) Je ne m'occupe pas ici de rechercher si l'eau du Nil parvenait, jadis à ces régions maréotiques par la vallée du fleuve sans eau, ou par une autre issue; cela m'écarterait de mon bût et éxigerait de très longues recherches pour les quelles le temps me manque pour le moment. Je me borne donc à donner un aperçu de l'état ancien du nome Maréotique et à indiquer les emplacements des villes de Marea, Taposiris et Phomotis dont les ruines existent encore et portent, pour les deux dernières villes, les mêmes noms anciens.

Ces régions habitées aujourd'hui, par des arabes nomades qui n'y cultivent que quelques petits champs d'orge grâce à la pluie qui y tombe en abondance, étaient autre fois très peuplées et très riches: les quatre mois de séjour que j'ai fait, l'an dernier dans cette espèce de désert pour en relever le plan avec celui du lac Maréotis m'ont mis à même de juger de la prospérité passée de cette province si renommée, dans l'antiquité, par l'excellence de ses vins et par la grande exportation qu'on

(1) Hérodote, livre II, S. XVIII dit: les habitants de Marea et d'Apis, villes frontières du côté de la Lybie, ne se croyaient pas Egyptiens, mais Lybiens. Ayant pris en aversion les cérémonies religieuses de l'Egypte et ne voulant point s'abstenir de la chair des génisses ils envoyèrent à l'oracle d'Ammon pour lui représenter qu'habitant hors du Delta, et leur langage étant différent de celui des Egyptiens, ils n'avaient rien de commun avec ces peuples, et qu'ils voulaient qu'il leur fût permis de manger de toutes sortes de viandes. Le dieu ne leur permit point de faire ces choses et leur répondit que tout le pays que couvrait le Nil dans ses débordements appartenait à l'Egypte, et que tous ceux qui, habitant au dessous de la ville d'Eléphantine, buvaient des eaux de ce fleuve, étaient Egyptiens.

en faisait chaque année pour la ville de Rome en particulier et pour les autres villes de l'étranger en général.

Le sol Maréotique est formé de quatre parties ou bandes à hauteurs différentes se dirigeant toutes presque, parallèlement à la côte; c'est-à-dire, du Nord-Est au Sud-Ouest.

La première est celle qui fait la côte de la mer. Elle a environ quatre kilomètres de largeur au Marabout (l'adjami) ou Chersonesus, et un kilomètre et demi environ à Aboussir; cette côte est la chaine étroite sur laquelle est placée la ville d'Alexandrie et qui se termine au Cap d'Aboukir. Elle est très fertile et fournit, beaucoup de légumes, de melons et de dattes pour la ville d'Alexandrie. Les ruines de tout âge qu'on y voit en grand nombre prouvent que cette côte a dû être peuplée de tout temps.

La deuxième bande est ce qu'on appelle dhira-el-bahr ou ouadi-maréout; c'est la continuation de la vallée du bassin du lac Maréotis vers Aboussir et au delà. Elle commence vis-à-vis du Meks entre la côte et la chaîne de montagne sur laquelle on aperçoit, de loin, le mausolée du santon appelé Ali merghib. Sa largeur est d'environ quatre kilomètres dans une étendue d'une vingtaine de kilomètres dont la moitié inférieure, étant encore inondée d'eaux salées, fait partie intégrante du lac Maréotis telle qu'il était anciennement; l'autre moitié est parsemée de petits monticules qui forment des petits ilôts au milieu d'un sol marécageux. Ces monticules sont les ruines de nombreuses habitations de diverses époques; elles aboutissent à un amas d'autres ruines très étendues placées vis-à-vis d'un santon appelé Aboulkeir, lequel se trouve à 30 kilomètres au Sud-Ouest de la colonne de Pompée, et à dix neuf kilomètres et demi du Cap du Marabout. Ici, la vallée devient très étroite; ella n'a plus qu'un kilomètre de largeur entre les hauteurs du santon Aboulkheir et les dernières ruines reconnues pour celles de la ville de Marea ou Maréout comme je le démontre plus bas. Au Sud-Ouest de ce santon, la vallée s'élargit de nouveau et

elle conserve une largeur moyenne de deux kilomètres et demi dans une étendue d'environ 13 kilomètres en deçà d'Aboussir et de 4 à 5 myriamètres au delà. Le sol en est ferme mais salin; il est en deçà d'Aboussir plus bas que le niveau de la méditerranée. Et l'on y voit une grande quantité de ruines de divers âges dont on distingue, au Nord-Est d'Aboussir, une chaîne de neuf kilomètres de longueur. Les ruines qu'on y remarque dans les voisinages d'Aboussir et de la tour des arabes sont celles de l'ancienne Taposiris comme je le démontre plus bas. A quelques myriamètres au Sud-Ouest de Taposiris, vis-à-vis le débouché du fleuve sans eau, et à une centaine de kilomètres d'Alexandrie dans la même vallée, il y a un terrain qui porte le nom d'Albaradan; c'est une espèce de bassin où s'accumulent les eaux des pluies qui tombent dans les environs. Aussi y trouve-t-on de l'eau pendant une grande partie de l'année; en été, il suffit d'y creuser à un demi mètre de profondeur pour trouver de l'eau potable en abondance. C'est, à coup sûr, le même Albaraton, dont parle Hirtius dans la guerre de Jules César à Alexandrie, lorsqu'il rapporte que celui-ci venant à manquer d'eau dans son camp assiégé par les Alexandrins, exposa à ses troupes «qu'étant maître de la mer, puis-«que l'ennemi n'avait point de flotte, on ne pouvait les empêcher «de faire venir tous les jours de l'eau douce avec leurs vais-«seaux, ou d'Albaraton[1]) qui était sur leur gauche, ou de l'île «qu'ils avaient à leur droite, le vent ne pouvant jamais être «contraire à la navigation des deux côtés à la fois»

Ce Baradan est bien loin de répondre au Paratonium placé par Strabon à 1,300 stades[2]) ou 215 kilomètres d'Alexandrie; c'en était assurément un autre.

La troisième bande est la chaîne de montagnes dont l'extrémité Nord-Est est occupée par le santon appelé Ali merghib

[1]) Commentaire de César, Hirtius, guerre d'Alexandrie tome 2 page 295 de l'édition de 1806 traduction française de Wailly.

[2]) Strabon traduction de Letronne tome 5. page 351.

et rentre, dans le lac Maréotis comme un promontoire à cinq ou six kilomètres au Sud du Mekse et de la rade d'Alexandrie.

Cette chaîne et la première bande ou la côte comprennent entre elles la deuxième bande dans toute son étendue, elle a une largeur moyenne de sept à huit kilomètres sur une centaine de kilomètres de longueur formant un sol très accidenté mais fertile. La pente générale en est du Sud-Ouest au Nord-Est suivant sa longueur. C'est la partie essentielle du sol maréotique. Les champs innombrables qu'on y voit encore aujourd'hui portant les noms de Karm (Keroum au pluriel) qui veut dire vignoble, l'infinité de villes ou villages dont on distingue encore les ruines dans cette partie, (j'en ai compté plus de 40), les usines à vin et les pressoirs que nous y avons découverts par les fouilles, les citernes, sakiéh et puits dont le sol est jonché, enfin tout prouve la prospérité passée du pays, l'abondance de ses produits en vins et en huiles et atteste la véracité des récits des anciens écrivains concernant la beauté de ce pays vignoble et la richesse de sa nombreuse population.

Entre le santon Ali merghib et Aboussir, dans une étendue d'environ 37 kilomètres de cette bande, on voit distinctement les ruines considérables de cinq villes outre celles de Marea et de Taposiris dont je parlerai plus bas. La première de ces cinq ruines est appellée, par les arabes, Almadinah; ce qui veut dire la ville. Elle est située vers l'extrémité Nord-Est de la montagne à un kilomètre à l'Ouest du santon Ali-merghib; et elle a environ un kilomètre de longueur et quatre cent mètres de largeur sur le versant du coteau. La seconde ville en ruine se trouve à côté du chateau de feu Saïd Pacha à Mariout; elle a une étendue d'environ 600 mètres de long sur 500 mètres de large et elle est située à 20,000 mètres de la colonne de Pompée, à 13,600 mètres du cap de l'adjami et à 8,800 mètres des ruines d'Almadinah. On voit au milieu de ces ruines plusieurs puits et citernes, et nous y avons découvert, vers l'Ouest, les restes de plus d'une douzaine d'usines pour faire du vin; elles

se composent généralement de deux ou trois grands bassins de différents niveaux; ils sont couverts par une couche épaisse de ciment bien conservé, et communiquent entr'eux par de petits conduits en maçonnerie à ciel ouvert. On voit dans une planche jointe à ce mémoire le plan d'une usine complète que nous avons découvert dans une ruine appellé Al-Kasr (le chateau) située à deux kilomètres au Nord-Ouest des ruines précédentes. Les fours qu'on y remarque démontrent que le vin Maréotique était, au moins en partie, du vin cuit (1).

Au pied de ces ruines, il y a une vallée de trois kilomètres de longueur sur deux kilomètres de largeur d'une superficie de 600 hectares. Saïd Pacha lui a donné le nom de premier Mariout; mais le nom que lui donnent les arabes est Alghaite qui veut dire le champ par excellence; le feu vice roi y a découvert plus de cent sakiéh de construction romaine ou arabe et dont plusieurs ont chacune jusqu'à huit puits rangés autour du grand puits principal et communiquant avec lui par des aqueducs souterrains.

La troisième ruine porte le nom d'al-kariah (le grand village); elle est à quatre kilomètres de distance de la deuxième ruine, à quinze kilomètres et demi de l'adjami et à treize kilomètres du santon Ali merghib; son étendue est d'environ 500 mètres en long et en large et elle a une superficie de 25 hectares environ. On y voit encore aujoud'hui les restes des usines à vin, et d'autres usines qui paraissent avoir été destinées à l'extraction de l'huile.

Le territoire qui porte maintenant le nom de cette ruine (Al-Kariah) a plus de mille hectares de superficie; il contient plus de cent sakiéh antiques récemment découvertes par feu Saïd Pacha qui a donné le nom de deuxième mariout à cette portion du sol maréotique. Les noms de karm-el-kariah (vignoble du village), karm d'un tel ou d'un tel qu'on voit en-

(1) Cette planche n'est pas jointe au mémoire comme il est annoncé dans le texte.

core aujourd'hui attaché aux divers champs qui entourent cette ruine rappellent le souvenir de la richesse de ce pays en vignobles.

La quatrième ruine s'appelle al-serr; elle se trouve placée sur le coteau à environ mille mètres du lac, à 2,800 mètres à l'Ouest de la troisième ruine et à sept à huit kilomètres à l'Est des ruines de la ville de Marea ou mariout. Les champs qui l'entourent portent en grande partie le nom de karm-el-serr (vignoble de serr).

Enfin, la cinquième ruine est située à environ sept kilomètres des ruines d'Aboussir et à treize kilomètres des ruines de Marea.

Les ruines de la ville de Phomotis se trouvent également dans cette troisième bande du sol maréotique; mais j'en parlerai plus bas.

La quatrième et dernière bande des régions maréotiques comprend enfin tout le sol situé entre la troisième bande et le désert libyque et elle s'étend jusqu'aux débouchés de la vallée du natron et du fleuve sans eau. Cette partie contient aussi les ruines d'une infinité de villages anciens dont les environs portent les noms de karm ou vignoble.

Cet aperçu général de l'état actuel du sol maréotique suffit pour juger de sa prospérité passée et de sa grande population d'autre-fois. «Ce nome» dit Gratien Lepère, «dans les premiers «siècles du christianisme et sous les empereurs de Constantinople, «a été habité en grande partie par les Chrétiens qui, fuyant les «persécutions et les fureurs des donatistes, des Ariens et autres «différentes sectes, se réfugièrent dans les déserts de la Libye et «de la Thébaïde. La vallée de Mariout en fût très peuplée: le «nombre des monastères qui y furent construits, était déjà si «considérable dans le IV siècle, que l'empereur Valens chargea «le comte d'Orient, gouverneur d'Alexandrie, d'y faire une levée «des moines en état de porter les armes. Le nombre de ceux «qu'on enleva seulement dans le nome Maréotique et dans le

«nome Nitriotis qui lui était contigu au Sud, fût de cinq mille, «qui furent embarqués pour Constantinople, où ils furent enrôlés «dans l'armée de l'empéreur.» (1) Avant de quitter le nome Maréotique, disons quelques mots des villes de Marea, Taposiris et Phomotis.

Marea ou Mariout.

La ville de Marea qui a donné son nom à la province maréotique et au lac Maréotis parait être assez ancienne; car, Hérodote l'a citée dans ses écrits. Les écrivains arabes la placent près d'Alexandrie et ils disent que c'était une ville considérable.

Si les chiffres de la longitude et de la latitude données à cette ville par l'astronome Ptolémée ne sont pas altérés par les copistes, Marea se trouverait avoir une latitude moindre de dix minutes que celle de Racotis et une différence de longitude de quinze minutes à l'Ouest du même Racotis. Or, dix minutes de la méridienne sous la latitude d'Alexandrie valent 18,477 mètres environ et quinze minutes de la parallèle de la même ville valent 23,866 mètres; donc les ruines de la ville de Marea ou Mariout doivent se trouver, d'après les donnés de Ptolémée, à 18,477 mètres au Sud de la parallèle de Racotis et à 23,866 mètres à l'Ouest de la méridienne du même quartier de Racotis. On voit en effet à 23 kilomètres environ à l'Ouest de la méridienne qui passe par la colonne dite de Pompée élevée dans le quartier de Racotis de l'antique Alexandrie, et à environ dix-neuf kilomètres au Sud de la perpendiculaire de la même méridienne, une ruine considérable, d'un kilomètre et demi de longueur sur 800 mètres de largeur, située vis-à-vis le santon Aboulkheir à un kilomètre près de la position géographique désignée par l'ancien astronome d'Alexandrie

(1) Description de l'Egypte état moderne tome 18. 2me partie, page 34 et suivante.

pour la ville de Marea. Si, l'on prend en considération l'erreur que peuvent comporter les déterminations anciennes de longitude et de latitude, l'on n'aura pas de peine à s'assurer que ces ruines sont celles de la ville de Marea, d'autant plus qu'on y voit encore aujourd'hui les restes des grandes constructions qui annoncent généralement les villes remarquables. Les traces de quais, de môles et de bassins qui entourent ces ruines, du côté du lac Maréotis, prouvent que ce lac s'étendait autre fois, au moins, jusque là; elles prouvent en même temps l'importance qu'avait la ville de Marea comme port de commerce.

L'emplacement de ces ruines marque également un point stratégique très important: Jules César n'a pu aller par terre, joindre l'armée de Mithridate, qu'en détournant Marea; Amrou n'a pu venir de Fostat pour assiéger Alexandrie qu'en passant par Marea; enfin, Napoléon premier prit presque la même route que Jules César pour entrer dans l'intérieur de l'Egypte avec l'armée française: en un mot c'est la clef de l'Egypte du côté de l'Afrique comme Péluse l'est du côté de l'Asie. La vallée du lac y est presque fermée; la largeur en est inférieure à un kilomètre, et l'on y voit la trace d'anciens murs de fortification.

Taposiris.

Les ruines de Taposiris sont sans le moindre doute, celles qu'on voit encore aujourd'hui dans le voisinage de la tour des arabes, du côté du Sud-Est, et qui portent le nom d'Aboussir.

Les chiffres de latitude et longitude donnés à cette ville par Ptolémée ont été altérés par les copistes, mais, nous avons heureusement en échange la table Théodosienne qui marque 25[1] milles romains ou 37 kilomètres entre cette ville et

[1] Voir Gratien Lepère dans la description de l'Egypte, état moderne, tome 18. 2ème partie page 42.

Alexandrie. Or, la distance mesurée, sur notre carte, entre les ruines d'Aboussir et l'ancien canal qui faisait communiquer la mer avec le lac Maréotis et qui limitait le faubourg de Nécropolis au Sud-Ouest comme nous l'avons dit ailleurs se trouve exactement de 37 kilomètres, ce qui nous prouve donc:

1°. Que l'emplacement des ruines de Taposiris est positivement l'endroit qui porte actuellement le nom d'Aboussir tel que nous venons d'indiquer.

2°. Que les 25 milles romains de la table Théodosienne doivent être comptés entre Taposiris et le faubourg de Nécropolis considéré indubitablement dans la table sus-dite comme faisant partie d'Alexandrie.

3°. Que les limites que nous avons indiquées pour le faubourg de Nécropolis sont rigoureusement exactes.

Phomotis.

Il y a, à environ 16 kilomètres Sud-Ouest d'Aboussir, à une trentaine de kilomètres des ruines de la ville de Marea et à environ 43 kilomètres des ruines situées à côté du château de feu Saïd Pacha, de belles ruines dans lesquelles on distingue encore plusieurs rues et maisons dont les murs démolis apparaissent de quelques mètres au dessus des décombres. Ces ruines situées sur le versant méridional de la chaîne qui forme la troisième bande du sol maréotique portent le nom de Bomoneh. Ce nom rappelle l'ancienne ville de Phomotis qui a dû occuper cet emplacement conformément à la latitude et la longitude données par Ptolémée à cette ville: cet astronome marque cette ville, en effet, sous une latitude moindre de 20 minutes que celle d'Alexandrie (Racotis) et sous une longitude de 30 minutes d'arc à l'Ouest de la méridienne d'Alexandrie (Racotis); ce qui place Phomotis à 36,954 mètres à l'Ouest de la méridienne qui passe par la colonne de Pompée et à 47,730 mètres au Sud de

la perpendiculaire qui passe par la même colonne, c'est-à-dire, à l'emplacement des ruines appelées Bomonéh.

Bomonéh ou Phomotis contient beaucoup de sakiéh, de puits et citernes, construits en pierres de taille bien conservées; mais ils sont encombrés. On voit enfin, dans ces ruines, beaucoup de voutes démolies ce qui prouve que les maisons y étaient voutées, au moins, les premiers étages.

Lac Maréotis.

L'étendue du lac Maréotis est aujourd'hui, à peu près, telle qu'elle était il y a deux mille ans, avec la différence que le lac n'est plus navigable; on peut même le traverser à sec dans certaines années. Ce lac s'était presque desséché lorsqu'en 1801 les Anglais l'inondèrent de nouveau en coupant la digue d'Aboukir, pour resserrer les français dans Alexandrie en fermant leur communication avec la division de l'armée au Caire. La partie du lac, comprise entre la première et la troisième bande du sol maréotique est bornée, au Sud-Ouest, par les ruines de la ville de Marea. Le restant du lac qui en est la partie essentielle est bordé, au Sud, par Djazirat-el taflah, tall-Bilal, tall-Idjfine, et tall-el Hanache; à l'Est, par Kiman el-raïs, Com-el-Birkah (colline du lac) et Kafr-el-Daouar; entre ce dernier village et les hauteurs d'Alexandrie, le lac est limité actuellement au Nord-Est et au Nord par le canal mahmoudiéh. Ce lac s'étendait anciennement vers le Nord-Est et il embrassait une partie du lac qui porte à présent le nom du lac d'Aboukir et dont l'autre partie a dû être du sol ferme; de sorte qu'il n'exista aucun autre lac entre le Maréotis et la branche canopique du Nil. Plusieurs faits nous confirment dans cette opinion:

1°. L'état physique du bassin du lac Maréotis et le site de ses bords au Nord-Est du canal d'Alexandrie nous portent à le croire.

2°. En recreusant le canal d'Alexandrie sous Mohammad Ali, on a découvert deux énormes murs de fondation d'une longueur prodigieuse, qui formaient les deux bords de l'antique canal dans la partie qui sépare le lac Maréotis du lac d'Aboukir d'aujourd'hui; ce fait m'a été rapporté par des témoins oculaires; ce qui prouve que l'ancien canal d'Alexandrie, sur l'emplacement duquel coule à peu de chose près le canal Mahmoudiéh, traversait positivement la partie Nord-Est du lac Maréotis, autrement la formation des deux bords du canal en maçonnerie aurait été superflue.

3°. En parlant du lac d'Alexandrie ou lac Maréotis, Makrizi dit, d'après le rapport d'Ebn-Abd-el-hakam qui vivait au deuxième siècle de l'hégire, ce qui suit:

«L'eau lui arrive par une echetoum (ouverture) faite dans «la mer des Grecs (la méditerranée); elle en sort (en partie «pour aller) dans un autre lac à côté en passant par un canal «sur lequel se trouvent deux villes dont l'une s'appelle Al-hadabah «et l'autre, Edkou.» (1)

Quelle que soit l'obscurité de ce passage on en tire toujours que le lac d'Aboukir n'existait pas au deuxième siècle de l'hégire (8me. de l'ère Chrétienne) mais le lac d'Edkou existait déjà en petit et il communiquait avec le Maréotis par le khalige (canal) qui aurait contribué plus tard à la formation du lac d'Aboukir situé entre le lac Maréotis et celui d'Edkou. Or, ce khalige de communication ne pouvait avoir sa bouche dans le lac Maréotis qu'au delà du canal de Schédia, c'est-à-dire, au Nord-Est du Mahmoudiéh; donc, le lac Maréotis s'étendait, à l'époque d'Ebn-abd-el-hakam, au delà du canal d'Alexandrie et il embrassait par conséquent une partie du lac d'Aboukir. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le même passage de Makrizi fait comprendre implicitement que la branche canopique du Nil n'existait plus déjà au deuxième siècle de l'hégire; car, l'on sait

(1) Makrizi, édition de Boulac, tome I. page 169.

que cette branche du Nil se jetait dans la méditerranée entre Canope et la ville d'Edkou.

4°. Enfin, les mesures que donnent Pline et Strabon pour la longueur du lac Maréotis achèvent de prouver que ce lac s'étendait autre fois d'environ quatre kilomètres au delà du canal d'Alexandrie: Car, Pline dit que la longueur du lac Maréotis est 30 milles (1) romains ou 44 kilomètres et demi environ, et Strabon rapporte qu'elle est moindre de 300 stades, (2) qui valent 49 kilomètres et demi, ce qui confirme le témoignage de Pline. Or, la longueur de 44 kilomètres et demi prise sur notre carte du Sud-Ouest au Nord-Est à partir des ruines de l'ancienne ville de Marea située à l'extrémité Sud-Ouest du lac finit, en effet, quatre kilomètres au delà du canal Mahmoudiéh, précisément entre les deux parties du sol qui resserrent le lac d'Aboukir au milieu et qui paraissent avoir été jadis les bords du lac Maréotis, du côté Nord-Est; donc, le lac Maréotis s'étendait assurément quatre kilomètres au delà du canal d'Alexandrie et il embrassait une partie du lac d'Aboukir qui n'existait pas alors.

Pour la largeur du lac, elle est, actuellement à peu près, telle qu'elle était autre fois; car, d'une part, Strabon rapporte que «le lac a plus de 150 stades de largeur (3)» ce qui vaut 24 kilomètres et demi environ; d'autre part cette largeur, d'après notre carte d'état actuel, varie de 21 à 24 kilomètres, ce qui répond assez bien au rapport de Strabon.

Le tour du lac est, actuellement, d'environ 120 kilomètres en le faisant terminer au Nord-Est, par le canal Mahmoudiéh ou plutôt par la chaussée du chemin du fer; mais en considérant ses anciennes limites de ce côté là, on aurait 130 kilomètres, ce qui vaut 85 milles romains environ. Le chiffre exorbitant

(1) Voir la note insérée dans la page 353 du 5me volume de la traduction de Strabon par Letronne.

(2) Voir la même page 353 du 5me volume de la traduction de Strabon.

(3) Voir toujours page 353 du 5me volume de la traduction de Strabon.

de CCL milles romains que donne Pline(1) pour ce circuit a été altéré, sans aucun doute, par les copistes: il était probablement de LXX ou 70 dans l'original. Le chiffre de 70 milles romains donné par Palladius(2) à l'étendue du lac se trouverait alors conforme avec celui de Pline qui répondrait assez bien à l'état antique.

Les huit îles que contenait le lac Maréotis, au rapport de Strabon(3), sont encore reconnaissables aujourd'hui. Quatre d'entr'elles sont devenues de presqu'îles, savoir:

1°. Djazirat-el taflah (l'île de taflah) située à quatre kilomètres au Sud du santon Ali merghib. Le nom d'île que porte cette portion du terrain élevé, et sa situation au bord du lac actuel prouvent que ce fût réellement une île dans le lac.

2°. La langue de terre élevée vis-à-vis Kiman el-raïs, et sur laquelle se trouvent le santon Sidi ghazi, Tall-el-mahar et Com-el-kharaz, et qui est presque séparée du continent, montre par sa position que ce fût une autre île dans le lac.

3°. Djazirat-el-saâran qu'on voit vis-à-vis Kafr-el daouar et qui renferme plusieurs ruines et collines, parmi lesquelles on distingue Com-el-waïli et Com-Alichah montre par son nom d'île et sa position actuelle de presqu'île que c'était jadis une énorme île dans le lac Maréotis.

4°. La langue de terre qu'on voit à droite en sortant d'Alexandrie par le chemin de fer, vis-à-vis du lac d'Aboukir et qui renferme une médiocre colline située à 9 kilomètres des hauteurs de Nicopolis, à 13 kilomètres de la colonne de Pompée et à 18 du cap d'Aboukir, marque l'emplacement d'une quatrième île dans le lac Maréotis. La cinquième île de Strabon se voit encore au milieu du lac entre Djazirat-el taflah et Djazirat-el-saâran, à environ 14 kilomètres du cap Chersonesus et du cap Lochias.

(1) et (2) Voir la note insérée dans la page 353 du 5me. volume de la traduction française de Strabon.

(3) Voir la traduction française de Strabon par Letronne Te 5. Pe 353.

Enfin les trois autres îles forment indubitablement la chaîne des ruines qu'on voit au milieu de la branche du lac, appelée Dhira-el-bahr, en deçà des ruines de la ville de Marea.

Nous terminons ce mémoire en faisant observer que le bassin du lac Maréotis étant de deux mètres et demi au dessous du niveau de la méditérranée, les eaux dûrent y avoir deux ou trois mètres de profondeur pour que la communication de ce lac avec les eaux de la mer eut lieu sans aucun danger.

Fin du mémoire.

Le 6 Chaban 1283 de l'hègire
et le 14 Décembre 1866.

Premier appendice.

Emplacement des champs de bataille de Jules César en Egypte.

Camp de Jules César à Alexandrie.

Si l'on se donne la peine de bien lire ce que Jules César et Hirtius ont écrit sur la guerre d'Alexandrie et si l'on jette un coup d'oeil sur la carte de l'antique Alexandrie, tout en parcourant le mémoire qui précède on sera convaincu que le camp de César ne pouvait occuper que la plaine et les hauteurs qu'on voit au nord de la rue canopique, 800 mètres environ en deçà et 1200^{m} au delà du cap Lochias; réunissant ainsi la partie Nord-Est du quartier Bruchium et la partie Nord du quartier de l'hippodrôme. Le camp avait la forme d'un fer à cheval dont les deux branches, se dirigeant vers le Sud, occupent l'une, l'emplacement du théâtre et du palais royal, l'autre la moitié septentrionale du quartier de l'hippodrôme et sont séparées du côté du Sud par le terrain trés bas, qui formait jadis le marais dont parle Hirtius. C'est peut-être trop hasarder que de

préciser de la sorte l'emplacement du camp; mais voici les témoignages ou documents sur lesquels je me suis basé pour obtenir ces résultats à l'aide des nivellements, que j'ai fait exécuter, du sol de l'antique Alexandrie:

Premier document.

«Pendant que l'on agitait cette affaire devant César, qui «souhaitait passionnément de pouvoir la terminer à l'amiable et «à la satisfaction des deux parties, on vint lui dire que l'armée «du roi et toute sa cavalerie étaient sur le point d'arriver. Il «n'avait pas assez de troupes pour se mettre en campagne, en «cas qu'il fallut en venir aux mains; c'est pourquoi il prit le «parti de fortifier le poste qu'il occupait dans la ville ....» (1).

Deuxième document.

«Achillas (le général des troupes du roi) qui comptait beau«coup sur elles, et qui méprisait le petit nombre des troupes «de César, s'empara de la ville, à l'exception du quartier que «celui-ci occupait; il essaya même d'abord de le forcer; mais «César ayant distribué ses cohortes dans les avenues soutint «vigoureusement son attaque. Dans le même temps on se «battait aussi au port; ce qui rendit l'affaire très vive et fort «meurtrière: car tandis que nos troupes divisées combattaient «dans plusieurs rues de la ville, les ennemis faisaient tous leurs «efforts pour se rendre maîtres des galères» (2).

Troisième document.

«L'Entrée du port est si étroite, qu'un vaisseau n'y peut «aborder malgré ceux qui sont maîtres du Phare. César qui

(1) Voir les commentaires de Jules César, guerre civile, traduction de Wailly 1806. Tome 2, page 279.

(2) Voir les mêmes commentaires. Tome 2, page 283.

«craignait que l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant «qu'il était occupé ailleurs, y débarqua ses troupes, s'en saisit et «y mit garnison. Par là il fut en état de recevoir sûrement «par mer des vivres et du secours: aussi envoya-t-il dans toutes «les contrées du voisinage pour s'en procurer. Dans les autres «quartiers de la ville on se battit sans avantage de part et «d'autre, et sans que personne fut chassé de son poste, parce «que l'on combattait dans des lieux étroits; chacun même y perdit «peu de monde.

«César s'étant saisi des postes les plus importants, les fit «fortifier pendant la nuit. Il y avait dans cette partie de la «ville, qu'il occupait, une petite portion du palais où on l'avait «logé à son arrivée. Elle était jointe à un théâtre qui servait «de citadelle, et d'où l'on allait au port et à l'arsenal. Il en «augmenta les fortifications les jours suivants, afin qu'il lui «servit comme de rempart et qu'il ne fut point obligé de com-«battre malgré lui (1).»

Ces trois témoignages sont tirés des écrits de Jules César lui-même sur les préliminaires de la guerre d'Alexandrie.

Quatrième document.

«En attendant, on augmenta chaque jour les fortifications «par de nouveaux ouvrages; et tous les postes de la ville qui «paraissaient faibles furent munis de gabions et de mantelets.

«En même temps, par des trous faits aux murs des mai-«sons de son quartier, on bat les maisons voisines à coups de «béliers; et tout le terrain des édifices qu'il ruine ou dont il «se rend maître la force à la main, il l'emploie à étendre ses fortifications (2).»

(1) Commentaires de César, guerre civile, traduction de Wailly, édition de 1806 . Tome 2, page 285

(2) Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction française de Wailly. 1806. P. 287.

Cinquième document.

«César s'appliquait surtout, en poussant en avant ses ouv-«rages et ses mantelets à couper du reste de la ville cette «partie qui en était séparée au midi par un marais. Par ce «moyen, il espérait d'abord: qu'en partageant ainsi la ville en «deux, il pourrait plus commodément donner des ordres à ses «troupes qui par là se trouveraient ensembles: Il voyait d'ail-«leurs qu'il lui serait alors plus facile de donner du secours à «celles qui se trouveraient pressées, et d'être secouru lui-même «de l'autre côté de la ville; mais surtout il se procurait par là «l'avantage d'avoir de l'eau et du fourrage en abondance; il «n'avait que peu de l'un, et l'autre lui manquait absolument: «il pouvait largement y pourvoir à l'aide de ce marais (1).»

Sixième document.

«Or: ce fleuve coulait dans le quartier de la ville dont les «Alexandrins étaient maîtres; ce qui donna lieu à Ganymède «d'imaginer d'ôter l'eau à nos gens, qui distribués dans différents «postes pour la défense de nos ouvrages, en tiraient des puits «et des citernes des maisons particulières etc.(2).»

Ces passages ainsi que d'autres tirés du récit de la guerre d'Alexandrie, par Hirtius, prouvent irrévocablement que Jules César, venu à Alexandrie, en ami, fut forcé par les circonstances de fortifier le poste qu'il occupait dans la ville et d'en faire conséquemment son camp. Mais dans quelle partie de la ville ce camp fut-il placé? Certes, il n'a pas été du côté de Necropolis; car, 1°. le fleuve ou le canal d'Alexandrie se jetait dans le port d'Eunoste; or (6ième document) «ce fleuve coulait dans le quartier de la ville dont les Alexandrins étaient maîtres»; donc le camp de César ne put être situé du côté de

(1) Hirtius, même ouvrage, tome 2. Pages 287 et 289.
(2) Hirtius, même ouvrage, tome 2. Page 291.

Nécropolis. 2°. Le troisième document nous montre que le palais royal, où l'on avait logé Jules César, et le théâtre-citadelle qui se trouvait à côté de ce palais et dont César augmenta les fortifications pour s'en servir comme de rempart, faisaient nécessairement partie du camp; or, il n'est pas admissible qu'il y ait eu de palais royal et de théâtre dans le cimetière ou le Nécropolis; donc le camp de César n'a pu avoir été placé dans le Nécropolis. 3°. Enfin nous lisons dans le 3me document ce qui suit: «L'entrée du port est si étroite, qu'un vaisseau n'y «peut aborder malgré ceux qui sont maîtres du Phare. César «qui craignait que l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant «qu'il était occupé ailleurs, y débarqua ses troupes, s'en saisit «et y mit garnison; par là il fut en état de recevoir sûrement «par mer des vivres et du secours; aussi envoya-t-il dans toutes «les contrées du voisinage pour s'en procurer.»

Ce passage raconté par Jules-César lui-même prouve par les mots «par là il fut en état de recevoir sûrement par mer des vivres et du secours» que le camp touchait, au moins, au port où il y avait le Phare; et exclut par conséquent, non seulement, la possibilité de la situation du camp dans le Nécropolis qui se trouvait sur l'autre port; mais encore il réfute l'opinion de ceux qui veulent que le camp de César ait été placé sur les hauteurs de Nicopolis situé à 4 ou 5 kilomètres au delà du grand port, à l'extrémité duquel se trouvait le Phare.

Nicopolis a été, du reste, complètement isolé de la ville, il ne répond donc, sous aucun rapport, à l'emplacement du camp de Jules César Ce fut là en effet que plus tard Auguste vainquit ceux qui s'avancèrent contre lui avec Antoine (1).

Les partisans de cette opinion ont été induits en erreur, d'une part, par la vue des restes du Château fort construit par l'un des empereurs romains au Sud-Ouest de Nicopolis, lequel

(1) Strabon, traduction de Letronne, tome 5, page 344.

aurait été pris par eux pour le camp de Jules César, ou au moins en aurait fait partie, d'autre part, par l'existence du petit lac, qu'on voit entre Nicopolis, Eleusis et la ville, dans la vallée appelée Al-hadarah : ne pouvant découvrir en ville les traces du véritable marais qui doit déterminer le camp d'après le rapport de Hirtius, que nous avons cité dans le cinquième document, ils ont pris le lac du Hadarah pour le marais et placé le camp hors de la ville, contrairement à tous les témoignages, à cinq kilomètres au delà du port où était le Phare dont la prise permettait à César de recevoir sûrement par mer des vivres et du secours.

La vallée que nous avons découverte à l'aide du nivellement du sol de l'antique Alexandrie entre le quartier Bruchium, le quartier du gymnase et celui de l'hippodrôme, laquelle divisait la ville en deux portions inégales, ne laisse aucune incertitude sur l'emplacement du camp de Jules César dans la partie Nord-Est du quartier des palais et dans la moitié septentrionale du quartier de l'hippodrôme, tel que nous l'avons déjà annoncé: En effet, cette vallée ne pouvant être que le marais dont parle Hirtius (voir Chapitre 1er, état physique du sol antique de la ville), Voyons si les faits historiques viennent répondre exactement aux lieux dans leur état ancien: 1°. Le cinquième document tel que nous l'avons produit d'après la traduction de Wailly et tel qu'il est inséré en note (1) nous montre, par les

(1) Mon meilleur ami Mr Auguste Nicoullaud, avocat à Alexandrie, a bien voulu me traduire, le passage dans lequel Hirtius parle de ce marais. Voici cette traduction: César travaillait surtout à couper complètement du reste de la ville, par des ouvrages, et des fortifications, cette partie qu'un marais qui séparait la ville en deux du côté du midi rendait très resserrée. Il avait pour but, en agissant ainsi, de pouvoir quand la ville serait partagée en deux parties, d'abord administrer son armée et diriger ses attaques par un seul et même commandement, ensuite de faire secourir celles de ses troupes qui se trouveraient engagées et de recevoir en même temps du secours de l'autre partie de la ville; mais le premier avantage qu'il avait en perspective, c'était de se pourvoir en abondance d'eau et de fourrages, choses dont il se trouvait jusque là

mots «César travaillait surtout à couper complètement du reste «de la ville cette partie qu'un marais qui séparait la ville en deux du côté du midi rendait très resserrée», qu'une partie du camp était resserrée par un marais et il contenait quelques postes à l'ennemi, d'où César cherchait à le chasser: or nous voyons sur la carte de l'antique ville qu'il y a une partie de la côte, au sud du cap Lochias, resserrée en effet contre le port, par un terrain très bas qui, s'étendant vers le midi et partageant la ville en deux portions, forme en quelque sorte une espèce d'isthme de 500 mètres de long sur 300 mètres environ de largeur. Voilà donc une première concordance. 2°. Le même cinquième passage prouve par les mots: «il avait pour but en «agissant ainsi, quand la ville serait partagée en deux parties: «d'abord de pouvoir administrer son armée et diriger ses attaques «par un seul et même commandement, ensuite de faire secourir «celles de ses troupes qui se trouveraient engagées et de recevoir «en même temps du secours de l'autre partie de la ville» que le gros des troupes de César se trouvait au delà du marais et de la partie resserrée par ce marais, tandis que César en personne occupait quelque poste en deçà du même marais: Autrement Hirtius n'aurait pas fait entendre que par la possession du marais, César serait en état de pouvoir recevoir en même temps du secours de l'autre partie de la ville.

Ce fait est du reste bien confirmé par le 3me document où il est dit: «Il y avait dans cette partie de la ville qu'il oc- «cupait une petite portion du palais où on l'avait logé à son «arrivée; elle était jointe à un théâtre qui servait de citadelle etc.» car nous voyons en effet sur la carte, l'emplacement du palais et du théâtre à 400 ou 500 mètres en deçà de la vallée, qui séparait la ville en deux du côté du midi et qui ne

privé, complètement pour la première, et dont il n'avait eu qu'une quantité tout à fait insuffisante pour la seconde; mais que la possession du marais pourrait largement lui fournir.

pouvait être que le marais dont parle Hirtius. Voilà donc une deuxième concordance des lieux avec les faits historiques.

3°. Nous avons déjà vu, par les mots suivants: «L'entrée «du port est si étroite, qu'un vaisseau n'y peut aborder malgré «ceux qui sont maîtres du Phare. César qui craignait que «l'ennemi ne s'en emparât, le prévint pendant qu'il était occupé «ailleurs, y débarqua ses troupes, s'en saisit et y mit garnison, par là il fut en état de recevoir sûrement par mer «des vivres et du secours.», Que le camp devait toucher au port où existait le Phare dont s'empara César pour être en état de recevoir sûrement par mer des vivres et du secours, ce qui répond bien à l'emplacement du camp tel que nous l'avons indiqué.

4°. Chacun des six document pris isolément atteste l'emplacement du camp dans la ville: or, la seule partie de cette ville qui puisse répondre rigoreusement aux récits historiques est celle qu'on voit séparée d'elle au Nord-Est par une vallée qui s'étend vers le midi; donc, notre conclusion est pleinement confirmée.

Un seul passage, cité par Hirtius, s'opposerait à l'emplacement du camp de César dans ce côté de la ville: ce passage est celui-ci: «Puisque l'ennemi n'avait point de flotte, on ne «pouvait l'empêcher de faire venir tous les jours de l'eau douce «avec leurs vaisseaux, ou d'Albaraton qui était sur leur gauche, «ou de l'île du Phare qu'ils avaient à leur droite, le vent ne «pouvant jamais être contraire à la navigation de tous les deux «côtés à la fois[1]». En effet, Albaraton, connu encore aujourd'hui sous le nom d'Albaradan, situé à une centaine de kilomètres environ d'Alexandrie (voir le 3me Chapitre du mémoire, province maréotique) se trouve effectivement à gauche du spectateur placé à Alexandrie, la face vers la mer; mais l'île du Phare ne peut

[1] Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition de 1806, par Wailly. Tome 2, pages 293 et 295.

être à droite que si le même spectateur, ou le camp, se trouvait au faubourg de Nécropolis, cas impossible d'après ce que nous avons déjà avancé. Les gens de Jules César ne pouvaient pas du reste, penser à chercher de l'eau dans l'île du Phare qui appartenait alors à l'ennemi. En supposant même qu'elle aurait été en possession des troupes de César, les Alexandrins n'auraient pas manqué pour achever leur dessein, d'y rendre, non potable, l'eau des citernes, comme ils l'ont fait pour celles des citernes de la partie de la ville occupée par le camp de César, en y faisant introduire l'eau de mer à l'aide de roues et de machines, comme le dit Hirtius.

Ce raisonnement à part, est il logique qu'Hirtius aurait mis en parallèle un trajet de plus de cent kilomètres de navigation, d'Alexandrie à Albaraton, avec la traversée du port, en y ajoutant que, le vent ne pouvait jamais être contraire à la navigation de tous les deux côtés à la fois? Je crois plutôt que l'écrivain latin n'a pas voulu indiquer l'île du Phare; mais qu'il a voulu désigner un autre endroit placé vers les embouchures du Nil ou une île voisine quelconque.

Emplacement de la guerre navale,

livrée aux Alexandrins par Jules César dans le port d'Alexandrie.

Les détails donnés par Hirtius sur la guerre navale du port, s'accordent pour la placer dans le port d'Eunoste, en effet:

1°. Nous lisons dans Hirtius ce qui suit:

«Quand donc on en fut venu au point de compter chacun «sur ses propres forces, César fit faire à sa flotte le tour du «Phare, et parut en bataille en présence des ennemis.»(1) Or, pour que la flotte de César put faire le tour du Phare et aller

(1) Voir Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition de 1806, tome 2 page 301.

trouver la flotte ennemie, à l'entrée du port, comme l'indique le reste du récit, il faut que cette flotte ait été mouillée dans le magnus portus à l'entrée duquel existait le Phare; d'où il résulte que la guerre eut lieu dans le port d'Eunoste.

2°. Nous lisons dans le même ouvrage cette autre phrase:

«Entre les deux flottes il y avait des bancs de sable qui «forment un passage étroit, et que les gens du pays disent «appartenir à l'Afrique, avec la moitié de la ville d'Alexandrie.(1)»

Dans ce passage, les seuls bancs de sable ou bas fonds qui puissent appartenir à l'Afrique et qui ont été placés à l'entrée du port comme l'indique l'ensemble du récit, durent nécessairement exister vers le côté occidental de la ville; car c'est le côté qui regarde l'Afrique dans le sens voulu par Hirtius; tandis que la partie orientale se trouve du coté de l'Egypte et c'est elle qui devrait conséquemment en faire partie.

Or, nous trouvons, en effet, une chaîne de bas fonds entre le cap Chersonesus (le marabout) et la pointe Sud-Ouest de l'île Pharos, lesquels bas fonds paraissent effectivement appartenir au sol libyque et rejoignent le cap Chersonesus, ils barrent l'entrée du port de l'Ouest, ou port d'Eunoste, en ne laissant libre, pour le passage des vaisseaux, que trois passes; ce fut donc là, des deux côtés de ces bas fonds que les deux flottes s'étaient présentées pour commencer la guerre navale, qui se termina dans l'intérieur du port à l'avantage de Jules César.

3°. le passage suivant: «Il ne s'agissait pas d'ailleurs «d'une longue navigation; il était uniquement question pour «eux (les Alexandrins) de pourvoir au besoin présent, et de se «mettre en état de combattre dans leur port» (2) prouve également que la guerre en question n'a pu avoir lieu que dans le port d'Eunoste; car le grand port sur l'entrée duquel était le

(1) Voir Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition de 1806, tome 2, Pages 301 et 303.

(2) Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction de Wailly, 1806. Tome 2. Page 301.

Phare dont la possession assurait à César le moyen de recevoir par mer des vivres et du secours, et qui touchait au camp, ne pouvait pas être entre les mains des Alexandrins.

Enfin, si on lit avec attention la guerre d'Alexandrie, l'on trouvera une foule d'autres témoignages qui s'accordent tous pour prouver que c'est le port d'Eunoste qui était entre les mains des Alexandrins et que c'est là que se passa la bataille navale dont il s'agit.

Emplacement de la guerre décisive,

livrée par Jules César au roi Ptolémée dans l'intérieur de l'Egypte.

Nous lisons dans Hirtius ce qui suit:

«Mithridates de Pergame (1) ..... estimé et chéri pour sa «fidélité à César, qui dès le commencement de la guerre d'Alex-«andrie l'avait envoyé en Syrie et en Cilicie afin de lui amener «des secours, arriva par terre avec des troupes nombreuses .... «il les conduisit d'abord à Péluse ..... la fit environner et «attaquer aussitôt, ... il l'emporta le même jour qu'il l'avait «attaquée et y mit garnison.»

«Après cet heureux succès, il marcha vers Alexandrie pour «joindre César, et accompagné dans sa route de l'autorité que «la victoire donne presque toujours, il pacifia toutes les provinces «par où il passa et les attira toutes au parti de César. ..... «Ptolémée ayant appris que Mithridates, approchait du Delta, et «sachant qu'il avait le fleuve à passer, y envoya un gros corps «de troupes qu'il croyait en état de défaire et de tailler en pièces «Mithridates ou du moins de l'arrêter. Or, quoiqu'il souhaitât «de le vaincre, il lui suffisait de l'empêcher de joindre César.

(1) Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction de Wailly 1806, tome 2, Page 317 et suivantes.

«Les premières troupes qui purent passer le fleuve et aller à la «rencontre de Mithridates se hatèrent de l'attaquer afin d'ôter «à ceux qui les suivaient l'honneur de partager la victoire avec «elles. Mithridates qui avait eu la sage précaution de se re«trancher selon notre coutume, les reçut courageusement; ensuite «les voyant approcher en désordre et sans précaution de ses «retranchements, il fit de tous côtés une sortie sur elles, et en «tua une grande partie: et si, la connaissance des lieux, ou les «vaisseaux sur lesquels elles avaient traversé le fleuve n'eussent «mis à couvert les autres, toutes eussent été défaites. Cependant «après être un peu revenues de leur frayeur, elles se joignirent «à celles qui les suivaient et revinrent à la charge contre Mi«thridates.»

Ce passage montre, que Mithridates, après avoir pris la forteresse de Péluse, traversa plusieurs provinces de l'Egypte dans sa marche sur Alexandrie et fut rencontré ensuite avant de passer le fleuve par le corps d'armée Egyptienne près du village ou du canton qui occupait le sommet de la grande province appelée Delta et qui portait également le même nom. L'on en conclut aussi que la route qu'avait suivie ce général pour se rendre à Alexandrie longeait la branche pélusiaque du côté de l'Est, entre Péluse et le sommet du Delta; parce que ce fut près de ce dernier point que le corps d'armée, envoyé par Ptolémée lui livra la grande bataille racontée par Hirtius dans le passage déjà cité.

Cette conclusion se trouve également bien confirmée par le témoignage de Flavius Josèphe qui dit: «ainsi Mithridates [1] «fortifié de tant de troupes vint à Péluse, qu'il assiégea, les «habitants lui en ayant refusé les portes. Antipater se signala «extrêmement dans cette occasion: car, il fut le premier qui, «après avoir fait brèche, alla à l'assaut, et ouvrit ainsi le chemin

[1] Flavius Josèphe, Antiquités judaiques, livre XIV. Chapitre XIV. traduction de Buchon 1858 Page 365 et suivantes.

«aux autres pour emporter cette place. Il alla ensuite avec «Mithridates joindre César.»

«Les Juifs qui habitaient dans cette province de l'Egypte «qui porte le nom d'Onias, voulaient s'opposer à leur passage; «mais Antipater leur persuada d'embrasser le parti de César, et «se servit à cet effet des lettres du grand sacrificateur Hircan, «qui ne les y exhortait pas seulement, mais les engageait aussi «à assister son armée de vivres et des autres choses dont elle «pourrait avoir besoin.»

«Ceux de la ville de Memphis l'ayant su appelèrent Mithri- «dates: il y alla aussitôt et ils se joignirent à son parti.»

Flavius Josèphe continue (Chapitre 15 livre 14) et dit:

«Lorsque Mithridates et Antipater furent arrivés à Delta, «ils donnèrent bataille aux ennemis en un lieu nommé le Camp «des Juifs .....»

Ce récit n'a besoin d'aucun commentaire: il est conforme à celui de Hirtius; la grande bataille se donna près du Delta; mais dans un lieu précisé ici et nommé le camp des Juifs; c'est indubitablement ce qu'on appelle encore aujourd'hui Tall-el-iahoudié (colline, ruine ou camp des Juifs) qui se trouve placé à la lisière du désert arabique, à 3 kilomètres environ au sud de Chibine-el-khanater et à une vingtaine de kilomètres Est. Nord-Est du sommet de l'ancien Delta. Selon Josèphe, Mithridates et Antipater s'étaient rendus à Memphis, ou, du moins, au nome Memphitique dont les juifs se joignirent à leur parti; Or, de Péluse au lieu nommé le Camp des Juifs, les troupes de Mithridates n'avaient pas encore passé le Nil; donc ce général n'a pu effectuer ce passage qu'entre le Delta et Memphis. La route qu'il avait pu suivre pour se rendre à Alexandrie est, par conséquent, d'abord, la rive orientale de la branche Pélusiaque du Nil et ensuite la rive occidentale de la branche canopique du fleuve.

Il ne pouvait pas, du reste, faire autrement, sous peine d'être obligé d'effectuer à peu près, autant de traversées qu'il y avait

de branches du Nil et de principaux canaux et de risquer de plus d'être bloqué dans une des nombreuses îles de l'intérieur du Delta. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la traversée du Delta était même impossible dans la saison où cet évènement eut lieu; car je montre plus bas que ce fut au commencement de l'automne, époque où le Nil arrivant à son maximum de crue inonde complètement la basse Egypte.

Cela étant, sur ces entrefaites, «Mithridates, dit Hirtius, «envoya avertir César de ce qui s'était passé; et Ptolémée de «son côté en fut instruit par ses gens. Ainsi ils partirent tous «deux presqu'en même temps, le roi pour accabler Mithridates, «César pour le joindre. Le roi abrégea son chemin en s'em- «barquant sur le Nil, où il avait une grosse flotte toute prête. «César ne voulut pas prendre la même route, de peur d'être «obligé de combattre sur le fleuve; mais prenant un détour par «mer le long de cette côte qu'on dit faire partie de l'Afrique, «comme nous l'avons remarqué plus haut, il parut à la vue des «troupes de Ptolémée, avant qu'elles eussent pu attaquer Mithri- «dates, et fit jonction avec lui sans recevoir aucun échec[1].»

La route prise par le roi est bien déterminée ici: elle est tracée par le cours de la branche canopique du Nil, au dessus de Schédia, et par le canal d'Alexandrie, appelé le fleuve, en dessous.

C'était en effet, et c'est encore le plus court chemin pour celui qui, d'Alexandrie, veut se rendre par le fleuve dans l'intérieur de l'Egypte.

Les mots: «le roi abrégea son chemin ....., César ne «voulut pas prendre la même route ....., mais prenant un «détour par mer le long de cette côte qu'on dit faire partie de «l'Afrique ....., parut à la vue des troupes de Ptolémée ... «etc.» donnent à entendre:

---

[1] Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction de Wailly, édition de 1806 tome 2, Pages 319 et 321.

1°. Que la route suivie par César était plus longue que celle prise par le roi. 2°. Que cette route devait être faite partie par mer et partie par terre, à l'Ouest et au Sud d'Alexandrie, c'est-à-dire, au delà de la partie qu'on dit appartenir à l'Afrique.

En effet César dont le camp touchait au grand port se trouvait entouré d'un côté au Sud et au Sud-Ouest par le canal de Schédia et le lac Maréotis; d'autre côté (à l'Est) par la branche canopique du Nil et en évitant la route du fleuve, il ne pouvait sans crainte gagner la lisière de la chaine libyque, que prenait Mithridates pour le joindre, qu'en suivant une route détournée.

S'embarquant dans le grand port, le seul qui se trouvât en sa possession, il dut tourner l'île du Phare, longer les bas fonds qu'on dit faire partie de l'Afrique et qui bouchent l'entrée du port d'Eunoste, gagner la côte libyque et débarquer enfin vers le cap Chersonesus ou un peu au delà pour prendre la route de terre en détournant la ville de Marea ainsi que le lac Maréotis et aller ensuite paraître à la vue des troupes de Ptolémée qui s'étaient embarqués d'Alexandrie sur le fleuve.

C'est dans ces parages que Jules César fit jonction avec Mithridates et livra au roi la bataille décisive.

Voici comment j'ai pu déterminer approximativement le lieu de cette action. Nous lisons dans Hirtius ce qui suit:

«Le roi avait établi son camp sur une hauteur naturellement «fortifiée, qui commandait toute la plaine d'alentour. Elle était cou-«verte de trois côtés par différentes sortes de défenses; l'un était «appuyé au Nil; l'autre occupait la hauteur, et formait la plus grande «partie du camp; le troisième était bordé par un marais[1].»

La première partie de ce passage est traduite par Mr Auguste Nicoullaud comme il suit: «Le roi s'était campé avec ses troupes «sur un lieu naturellement fortifié, parce qu'il était lui-même

[1] Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition 1806, traduction de Wailly, tome 2, page 321.

«plus élevé que la plaine que, de tous côtés, il dominait.» Cette hauteur élevée et fortifiée par la nature ne pouvait être qu'une partie de la montagne elle-même: car, la basse Egypte étant formée par le limon du Nil a du être telle qu'elle est aujourd'hui, dénuée de toute hauteur élevée par la nature. Or, la seconde partie du même passage dit qu'un côté du camp était appuyé au Nil; donc le camp du roi tenait positivement à la montagne et touchait au Nil.

Cette conclusion est d'autant plus conforme à la vérité qu'elle est bien confirmée par le récit des détails de cette bataille où il est dit:

«César voyant que ses troupes ne pouvaient combattre avec «plus d'ardeur, et qu'elles faisaient pourtant peu de progrès à «cause du désavantage du terrain; s'étant en même temps «apperçu que le côté du camp ennemi qui donnait sur le haut «de la montagne était dégarni de troupes, tant parce qu'il «se défendait assez de lui-même que parce que les uns par curio-«sité, les autres par le désir de combattre, l'avaient abandonné «pour courir au lieu où l'action se passait, ordonna à quelques «cohortes de faire le tour du camp par ce côté là et de gagner «cette hauteur, ... quand ils y furent arrivés, comme ils «trouvèrent peu de résistance et qu'au contraire leur attaque «fut trés vive, les Alexandrins effrayés et tremblants des cris «qu'ils entendaient et des blessures qu'ils recevaient de front et «à dos, prirent la fuite de toutes parts: ce qui anima tellement «nos troupes, qu'elles forcèrent de tous côtés leurs retranche-«ments; cependant ceux qui avaient gagné la hauteur, furent «les premiers à pénétrer dans le camp, et tombant de là sur «les ennemis, ils en firent un grand carnage. La plupart, pour «fuir le péril, se jetèrent en foule du haut des remparts, du «côté de la rivière. Les premiers, ayant été étouffés en grand «nombre dans les retranchements, les autres eurent plus de «facilité à se sauver. Il est certain que le roi lui-même prit «la fuite, et qu'il se jeta dans un vaisseau, que la quantité de

«ceux qui le gagnèrent à la nage fit couler à fond, en sorte «qu'il y périt(1).

Cela étant, il ne me reste plus, pour trouver le lieu de cette bataille, que de chercher sur le sol actuel, les endroits où le Nil touchait à la montagne libyque dans le temps de Jules César; puisque, c'est sur les hauteurs de cette montagne touchant au Nil que la bataille a eu lieu. Pour cela, j'ai déterminé dans ce mémoire le cours de la branche canopique du Nil, depuis son embouchure jusqu'au sommet du Delta, et j'ai démontré que de son embouchure au Tiaïh-el-Baroud, aussi bien que de la ville de Menouf au sommet du Delta, le lit de ce fleuve se trouvait à l'époque de Strabon fort éloigné de la montagne; d'où il résulte que ce ne peut-être qu'entre Tiaïh-el-Baroud et Menouf que le Nil touchait à la montagne; or, le seul endroit de la montagne qui puisse répondre à cet état des lieux est comme l'on voit, la partie comprise entre les deux villages, appelés, Com-cherik et Ilkam, laquelle forme un coude qui s'avance dans la vallée et rase pour ainsi dire la direction naturelle que le fleuve pût avoir entre Tiaïh-el-Baroud et Menouf: ce fut donc sur ce coude, entre Com-cherik et Ilkam qu'eut lieu la bataille décisive entre Jules César et Ptolémée.

Cet endroit comme nous l'avons déjà dit dans ce mémoire, était et il est encore un point stratégique très important: Ce fut là en effet qu'eut lieu jadis la fameuse bataille livrée entre Amasis et Apriès, et la bataille sanglante donnée par Amrou aux Alexandrins réunis en masse à Com-cherik pour arrêter ce conquérant dans sa marche contre Alexandrie. Comme je l'ai dit avec plus de détails dans le troisième Chapitre de ce mémoire, l'inspection de ce lieu inspira au génie de l'empereur Napoléon 1er, que ce ne pouvait être que là où se donna la bataille décisive entre le roi Ptolémée et Jules César et il y avait établi lui-

(1) Hirtius, guerre d'Alexandrie, traduction de Wailly, édition de 1806, tome 2, Pages 323 et 325.

même un camp que l'on voit marqué sur la grande carte de l'Egypte dressée par les savants de l'expédition française.

La guerre décisive,

entre le roi et Jules César avait lieu en automne.

Nous lisons dans Hirtius ce qui suit:

«Entre le camp et le chemin que tenait César, coulait une »petite rivière dont les bords étaient forts hauts, et qui se «déchargeait dans le Nil; Cette rivière était à sept milles «(romains) du camp de Ptolémée. Ce prince ayant appris que «César venait par ce chemin, commanda toute sa cavalerie et «sa meilleure infanterie pour empêcher le passage de cette rivière «à nos troupes et pour les attaquer avec avantage d'un bord à «l'autre .....(1)».

Ce passage nous conduit à conclure, 1°. Que le chemin pris par César dut être entre le fleuve et la montagne libyque comme nous l'avons déjà démontré; 2°. Que cet évènement dut avoir lieu en automne, car: 1°. Pour que le cours d'eau qui barrait le chemin de Jules César fusse pris pour une rivière qui se déchargeait dans le Nil, il faut qu'il eut paru à César, venir de la montagne; d'où il résulte que le chemin de ce grand capitaine se trouvait entre la montagne et le Nil.

Or, César n'a point traversé le Nil, il s'était dirigé en outre, lorsqu'il quitta Alexandrie, vers la côte qu'on dit appartenir à l'Afrique; donc cette montagne est positivement la montagne libyque comme nous l'avons dit; 2°. L'on sait que le sol de la haute et de la moyenne Egypte est divisé, pour la commodité de son irrigation, sans faire beaucoup de frais, en plusieurs grands bassins limités, d'une part, par de grandes digues qui vont transversalement du Nil à la montagne; d'autre

(1) Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition 1806, tome 2, Page 321.

part, par la digue du Nil et la montagne même. Après avoir introduit par de canaux spéciaux, les eaux grossies du Nil, dans ces bassins dont quelques uns dépassent 40,000 hectares de superficie et lorsque les bassins supérieurs sont complètement pleins, on coupe les digues pour laisser descendre les eaux dans les bassins inférieurs.

L'irrigation terminée, on rejette dans le Nil, l'excédant accumulé dans les derniers bassins qui sont ceux d'Abou Kochéchah et du Ricka.

Ce déchargement se fait dans le Nil, partie en coupant les digues qui séparent les eaux du fleuve de celles des bassins et partie en faisant couler l'eau au pied de la montagne derrière Ghizèh pour la décharger ensuite dans le Nil par les ponts appelés Kanater-el-Rahawi, situés à 24 kilomètres au nord de la grande pyramide. Néanmoins une grande quantité de ces eaux continue son cours au pied de la montagne, ou derrière les dunes de sable pour aller se jeter dans le Nil au delà du village appelé Bani-Salamah.

Antérieurement et jusqu'au commencement du siècle où nous sommes, les restes de ces eaux d'irrigation se jetaient dans le Nil au delà du village de Com-cherik, par un canal de décharge appelé Masraf, dont on voit la haute digue marquée sur la carte de l'expédition française et passant par le village de Wakid, situé à 6 kilomètres Nord-Ouest de Com-cherik. Les traditions populaires, les témoignages des écrivains arabes et autres et la configuration du sol attestent l'ancienneté de l'emploi de ce mode d'irrigation à l'aide de canaux de décharge.

Cela étant compris, la petite rivière dont parle Hirtius dans le passage précédent ne pouvait être qu'un canal de décharge; parce que César l'avait vu couler dans le Nil. Or, d'une part, ce prince l'avait traversé dans cet état lorsqu'il livra la guerre décisive; d'autre part, ce genre de canaux n'est alimenté que par les excédants des eaux d'irrigation, ce qui n'a lieu qu'au commencement de l'automne lorsque le Nil arrive à sa plus

grande hauteur; donc, la bataille décisive livrée par Jules César au roi Ptolémée entre Com-cherik et Ilkam fut livrée au commencement de l'automne. Cette déduction est d'autant plus logique que dans les autres saisons, l'Egypte a trop besoin d'eau pour en laisser perdre inutilement dans le Nil par un canal quelconque.

Le canal de décharge qui passait par le village de Wakid et dont nous avons parlé répond parfaitement à la petite rivière d'Hirtius et s'accorde bien avec l'emplacement du camp du roi tout près du village appelé Taïriéh situé entre Com-cherik et Ilkam, à 7 milles romains du canal de décharge de Wakid. Je regrette beaucoup que les circonstances ne m'aient pas été favorables pour faire sur les lieux de recherches spéciales entre Wakid, Com-cherik et Ilkam; j'y aurais peut-être trouvé quelques traces des camps du roi et de Jules César.

Je termine cet appendice en faisant observer qu'au commencement de la guerre d'Alexandrie les habitants disaient dans leurs conseils, d'après le rapport d'Hirtius[1] «que le massacre «de Pompée n'empêchait pas César de rester chez eux, que «s'ils ne le chassaient, il réduirait infailliblement leur royaume «en province romaine; et qu'il ne fallait point tarder à le faire «pendant que le mauvais temps et la saison l'empêchaient de «recevoir des secours par mer.»

Or, la seule époque dans l'année, où les bateaux à voiles ne pouvaient pas circuler librement dans la mer à cause du mauvais temps est la saison d'hiver depuis la fin de l'automne; ce fut donc à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver que commença la guerre d'Alexandrie; et comme cette guerre finit dans les commencements de l'automne, il en résulte que la durée totale de l'évènement embrasse neuf à dix mois.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, car tout le monde le sait, que cette guerre eut lieu l'an 48 avant Jésus Christ.

---

[1] Hirtius, guerre d'Alexandrie, édition 1806, tome 2, Page 291.

Second appendice [1].

Longueur du pied, du stade et du mille

chez les Romains, d'après les mesures, des côtés des bases des Pyramides et du Sphinx.

Longueur du Pied d'après les Pyramides.

Pline, en parlant des Pyramides de Memphis, dit [2]:

«La plus grande couvre huit jugères; la longueur de chaque «côté est de 883 pieds; la largeur au sommet 25. Les côtés «de l'autre ont 737 pieds. La troisième, plus petite, mais plus «remarquable que les précédentes est formée de pierres d'Ethiopie: «sa base a 363 pieds. Il ne reste aucune trace des construc«tions qu'il a fallu faire pour les élever» ..... (L. XXXVI, C 12).

Or, les côtés des bases de ces trois pyramides mesurés par le général Wise et vérifiés récemment par nous, valent en mètres $232^{m},8$, $215^{m},7$ et $107^{m},15$; mais d'une part, les rapports

[1] J'ai extrait cet appendice du supplément encore inédit que j'ai ajouté à la traduction arabe de mon mémoire sur l'âge et le but des Pyramides, lus dans Sirius.

[2] Description de l'Egypte, antiquités, tome 9. Page 446.

qui se trouvent entre le nombre 883 et ceux de 737 et 363 au lieux d'être égaux, au moins à trés peu près, à ceux qui existent entre le nombre 232,8 et ceux de 215,7 et de 107,45, sont plus grands; puisque les premiers sont de 1,20 et 2,43, tandis que ceux qui marquent les véritables relations des côtés ne sont que de 1,08 et 2,17 à un centième près; ce qui prouve que le nombre 883 pieds est plus grand qu'il ne faut. D'autre part, le même nombre de 883 pieds ne répond point aux huit jugères que le même auteur donne à la superficie de chacune des façades de la grande pyramide: car, le jugère ou jugerum ayant été de 28800 pieds carrés, chez les Romains, comme l'a bien démontré Ideler [1] le calcul nous montre que si le côté de la base de la grande pyramide avait 883 pieds de longueur, chacune des façades inclinées sur l'horizon, d'après mes observations, de 51 degrés et 45 minutes, embrasserait onze jugères et non pas huit. Il en résulte donc que le nombre de 883 pieds est positivement altéré et reporté par les copistes de Pline à un chiffre supérieur à celui que porte en réalité le côté de la base de la grande pyramide.

Si nous réduisons, en effet ce nombre à 783; d'une part, les rapports des côtés ou $\frac{783}{737}$ et $\frac{783}{363}$ d'après les mesures de Pline se trouvent à un centième près, égaux à ceux qui sont obtenus d'après nos mesures, savoir: $\frac{232,8}{215,7}$ et $\frac{232,8}{107,45}$ ou 1,08 et 2,17. D'autre part les huits jugères couvrent conformément à l'aveu de notre auteur, la façade de la grande pyramide à un demi jugère près.

Les nombres 783, 737 et 363 n'étant plus affectés, selon toute probabilité d'aucune erreur, au moins grossière, la division, par eux des nombres métriques correspondant aux mêmes côtés, respectivement, achève de prouver l'exactitude de ces nombres

---

[1] Memoire d'Ideler traduit par l'abbé Halma et annexé à sa traduction de la géographie de Ptolémée, édition 1828. Page 100 et suivantes.

par l'égalité, à 1 ou 2 millièmes près, des trois quotiens entre eux, dont chacun doit donner en parties métriques, la longueur du pied romain: l'opération faite, on trouve ainsi que 232,8 divisé par 783 donne $0^m,2973$, que 215,7 divisé par 737 donne $0^m,2927$ et qu'enfin 107,45 divisé par 363 donne $0^m,2960$. Le premier quotient étant ici égale au dernier, à un millimètre près, il en résulte: 1°. Que les nombres 783 et 363 pieds attribués par les écrits de Pline aux longueurs des côtés des bases de la grande et de la troisième Pyramide sont sûrement débarassées de toute erreur de copiste. 2°. Que la longueur du pied est de $0^m,2973$ ou de $0^m,2960$; mais l'écart de 3 ou 4 millimètres, qu'on voit entre le second quotient qui est $0^m,2927$, et les deux autres, prouve que le nombre 737 qui marque la longueur du côté de la base de la seconde pyramide renferme une légère erreur de copiste dans le chiffre de ses dixaines: en effet, la division de $215^m,7$ par ce nombre, réduit à 727, donne $0^m,2967$, valeur égale à moins d'un millimètre près, à chacun des deux quotients précédents, savoir, 0,2973 et 0,2960; la moyenne de ces trois résultats qui est de $0^m,2966$, indique donc la longueur du pied romain avec une approximation très suffisante dans de pareilles recherches. Avec tout cela, si on néglige la légère correction qu'a subi le côté de la seconde pyramide et qu'on se borne à considérer le quotient brut qui lui correspond, savoir $0^m,2927$ comme suffisamment exact, la moyenne de $0^m,2973$, 0,2927 et 0,2960 ne se réduit qu'à $0^m,2953$, nombre toujours compris dans le cercle des approximations voulues ici.

La moyenne des deux moyennes $0^m,2966$ et $0^m,2953$ qui est de $0^m,2959$ doit donc fixer finalement la longueur du pied romain d'après les mesures des côtés des bases des trois grandes pyramides de Ghizéh.

Longueur du Pied d'après les mesures du Sphinx.

En parlant du Sphinx, Pline dit (1): «La circonférence de «la tête du monstre, mesurée sur le front, est de 102 pieds; «la longueur totale est de 143 pieds; la hauteur du ventre au sommet de la tête, 62 pieds .....» Ces trois étendues mesurées récemment par nous sont en mètres, la première ou la circonférence de la tête, $20^{m},7$, la seconde ou la longueur totale, $42^{m},2$ et la troisième ou la hauteur du sommet de la tête au ventre de l'animal, $18^{m},4$. Le dernier nombre ou $18^{m},4$, n'est pas le résultat d'une opération de mesure directe comme le sont les deux premiers: le sable dans lequel le corps de l'animal est enfoncé, jusqu'au dos presque, nous en a empêché.

Voici comment je m'y suis pris pour obtenir ce résultat: la hauteur du sommet de la tête au dos du sphinx a été d'abord mesurée et trouvée de $7^{m},1$ sans y comprendre l'élévation d'un demi mètre dont la coiffure surpasse la tête; ensuite dans l'impossibilité de pouvoir mesurer la hauteur du dos au ventre ou l'épaisseur du corps de l'animal dans le sens vertical pour l'ajouter au nombre précédent et avoir l'étendue voulue, j'ai eu recours à d'autres recherches particulières: J'ai cherché, sur d'autres sphinx, égyptiens, le rapport qui pourrait exister entre l'épaisseur en but et d'autres parties de l'animal, et j'ai trouvé en effet, que la largeur de la poitrine est égale, dans tous les sphinx que j'ai examinés, à l'épaisseur du dos au ventre de l'animal (2). J'ai donc mesuré la largeur de la poitrine du sphinx des pyramides de Memphis, et j'ai ajouté au nombre $7^{m},1$ le résultat qui est de $11^{m},3$; la somme ou $18,4$ doit par conséquent marquer la hauteur du sommet de la tête du phinx à son ventre.

(1) Pline cité par Mr Jomard, description de l'Egypte, antiquité, tome 9. Page 445.

(2) Parmi les Sphinx que j'ai examinés, l'on voit deux petits transportés dans l'établissement des eaux de Mr Cordier à Alexandrie.

Cela étant, la division de $20^m,7$, $42^m,2$ et $18^m,4$ par 102, 143 et 62 pieds, tout en donnant la longueur du pied romain, atteste par l'égalité des trois quotients entre eux, à un ou deux millimètres près si cela pouvait avoir lieu, la justesse des nombres de 102, 143 et 62 pieds donnés par les écrits de Pline pour la circonférence de la tête, la longueur totale et la hauteur du sommet de la tête au ventre du sphinx.

L'accord de deux quotients seulement entre eux prouve la véracité des deux nombres correspondant dans Pline et marque de faux le troisième nombre. C'est ainsi qu'en obtenant $0^m,2029$, $0^m,2951$ et $0^m,2968$ par l'opération des trois divisions indiquées, nous nous assurons d'une part, de la justesse des nombres 143 et 62 pieds donnés par Pline à la longueur totale et à la hauteur du dos au ventre du Sphinx; d'autre part, de la fausseté du nombre 102 désigné dans le passage de Pline pour la circonférence de la tête mesurée sur le front; car c'est en divisant $20^m,7$ par ce nombre qu'on a eu le quotient 0,2029 qui est en désaccord avec les deux autres. Or, le nombre 102 s'écrit en chiffres romains ainsi CII, chiffres qui ne diffèrent de LXX qui marquent le nombre 70 que par une légère modification de la lettre L et par l'omission des deux barres obliques et trés fines, qu'on voit dans XX; le copiste a pu donc facilement se méprendre et copier CII à la place de LXX; cela me parait d'autant plus vraisemblable que la division de $20^m,7$ par ce dernier nombre, c'est-à-dire 70 pieds donne pour quotient 0,2957, nombre en bon accord avec les deux autres quotients, ou $0^m,2951$ et 0,2968.

La moyenne de $0^m,2957$, $0^m,2951$ et $0^m,2968$, qui est de $0^m,2959$ doit ainsi désigner, en parties métriques, la longueur du pied de Pline ou le pied romain d'après les mesures comparées du Sphinx. Or, ce résultat est identique avec celui que nous avons déjà obtenu d'après les pyramides, circonstance qui prouve la véracité de notre résultat, d'autant plus qu'il se trouve égale à la moyenne des deux résultats de $0^m,2955$ et $0^m,2963$ obtenus, le premier

par Ideler(1) et le second par Gosselin(2) d'après différentes recherches faites par ces illustres maîtres.

Longueur des stades et milles romains.

Le stade romain, étant de 500 pieds et le mille de 10 stades, il suffit de multiplier la longueur du pied ou $0^{m},2959$ par 500 et le résultat par 10 pour avoir les longueurs de ces mesures itinéraires chez les romains, et l'on trouve ainsi:

Stade romain = $147^{m},95$ et mille romain = $1479^{m},5$.

Nota.

Sont faites pour ce mémoire quatre petites cartes et trois grandes; les premieres sont: 1°: le plan de la ville antique d'Alexandrie et ses faubourgs à l'échelle d'un vingt millième. 2°. La carte à l'échelle de deux cent millièmes des environs d'Alexandrie contenant le lac Maréotis, ceux d'Aboukir et d'Edkou, ainsi que les anciens cours d'eau et les antiques villes dont les emplacements sont déterminés par mes propres recherches; ces deux cartes sont publiées et jointe au mémoire; 3°. le plan d'une usine à vin découverte dans le nome maréotique à un endroit appelé al-kasr ou le château (Voir 3me Chapitre du mémoire). 4°. une réduction de ma grande carte de la basse Egypte, dans laquelle je me suis borné à l'indication des principaux cours d'eau et de quelques villes ou villages; c'est une espèce de caneva sur lequel j'ai tracé l'ancien lit de la branche canopique du Nil ainsi que la branche bolbitine d'après mes propres recherches, (Voir le 3me Chapitre du mémoire). La branche pélusiaque y est également marquée, mais approximativement. J'y ai aussi indiqué les routes qu'avaient pris Mithridates et Jules

(1) Ideler, mémoire annexé à la géographie de Ptolémée, traduction de l'abbé Halma, Page 122.

(2) Gosselin, mémoire annexé à la traduction française de Strabon, tome 5, Page 537 et suivantes.

César pour se rencontrer vers Come-Cherik et livrer au Roi une bataille décisive.

Les trois grandes cartes sont:

1°. La carte du plan de la ville antique d'Alexandrie avec les courbes de mêmes cotes d'abaissement obtenues par les sondages du grand port, ainsi que les courbes de nivellement du sol de l'ancienne ville; l'échelle est d'un cinq-millième.

2°. La carte des environs de l'antique Alexandrie à l'échelle d'un dix-millième. Cette carte est publiée et annexée au mémoire, mais réduite à l'échelle de $^1/_{15000}$.

3°. Enfin la carte complète de la ville d'Alexandrie, telle qu'elle est aujourd'hui; cette carte est dressée à l'échelle d'un cinq-millième, et les mouvements du sol y sont marqués par des courbes de nivellement. Elle est publiée et en vente.

Caire le 31 Décembre 1866.

Mahmoud Bey.

Récente vérification de la longueur du pied romain.

En 1872, quand je fus chargé avec le Colonel Becker Bey, par notre auguste souverain, le Kédive, d'aller en Danemark visiter l'exposition, voir les produits du nord, les étudier et tâcher d'établir une voie commerciale directe entre la douce et tranquille Égypte et la paisible et honnête Scandinavie, je passais par Naples et je pus constater huit pieds romains découverts par les fouilles récemment faites dans les deux villes de Pompéï et d'Herculanum englouties par la fureur du Vésuve depuis plus de dix huit siècles. Ces pieds sont faits en métal, ils sont rectangulaires et construits comme un compas dont la longueur des deux branches forme la longueur totale de cette mesure et, étant fermée, en a la moitié. Ils sont divisés sur une façade en douze parties égales et sur l'autre en seize parties égales aussi.

Après avoir ouvert ces échelles de manière que les deux branches ne forment qu'une seule ligne droite, faisant la longueur totale du pied avec ses douze divisions d'un côté et ses seize divisions de l'autre, je les ai appliquées sur une feuille de papier

et les ai mesurées soigneusement avec un double décimètre en ivoire bien exact, et en voici les résultats:

№	longueur.	
1.	0m,2925.	Les divisions ne paraissent pas.
2.	0m,2965.	» »
3.	0m,2970.	» »
4.	0m,2950.	» »
5.	0m,2955.	» »
6.	0m,2970.	Bien conservé avec ses divisions.
7.	0m,2950.	» »
8.	0m,2960.	Également bien conservé, divisions bien faites et fort lisibles.

Moyenne 0m,2956.

L'on voit d'après ce tableau que les huit pieds n'ont pas rigoureusement la même longueur, mais les sept derniers ne diffèrent entr'eux que de deux millimètres au maximum, tandis que le premier a un écart de quatre millimètres et demi et l'on peut, par conséquent, l'écarter et ne considérer que les derniers dont la moyenne serait de 0m,2960, résultat parfaitement d'accord avec celui que j'ai déjà obtenu par la comparaison des mesures, des trois Pyramides et les parties du Sphinx, faites par Pline en pieds romains et par nous en parties métriques; car la différence n'y est que d'un dixième de millimètre et c'est une preuve convaincante de l'exactitude des résultats de mes recherches.

Copenhague, le 6 Septembre 1872.

Mahmoud Bey.

Table de matière.

Pages

Préface

ou résumé du mémoire . . . . . 3.

Introduction.

Aperçu général du sol de la ville d'Alexandrie et de sa nature. . . . . 10.

Chapitre premier.

Murs d'enceinte et rues de l'antique ville d'Alexandrie . . . . . 12.

Murs d'enceinte . . . . . 12.

Rues de l'antique Alexandrie . . . . . 18.

Rue Canopique . . . . . 18.

Les autres rues longitudinales . . . . . 21.

Rues transversales . . . . . 22.

Longueur du stade Grec d'après les rues d'Alexandrie . . . . . 24.

Nivellement des rues et du sol de la ville antique et sa configuration 26.

Etat physique du sol antique de la ville . . . . . 26.

Chapitre deuxième.

Aqueducs souterrains, citernes, île de Pharos, tour du phare, heptastade, ports, palais royaux, temples, édifices, &c. &c. . . . . . 29.

Aqueducs souterrains et citernes . . . . . 29.

Île de Pharos . . . . . 32.

Tour du phare . . . . . 33.

Heptastade . . . . . 37.

Magnus Portus et son intérieur . . . . . 40.

Pages

Palais royaux, Théâtre et autres édifices sur le port . . . . . 44.
Monuments dépendants des palais . . . . . 49.
Soma . . . . . 49.
Le Muséum . . . . . 52.
Autres monuments dans l'intérieur de la ville . . . . . 53.
Sérapium . . . . . 53.
Gymnase et Panéum . . . . . 56.
Hippodrome . . . . . 57.
Les quartiers de la ville d'Alexandrie . . . . . 58.

Chapitre troisième.

Faubourgs et environs d'Alexandrie . . . . . 61.
Nécropolis . . . . . 61.
Chersonesus . . . . . 63.
Nicopolis . . . . . 64.
Eleusis . . . . . 65.
Population de l'antique Alexandrie . . . . . 67.
Canal d'Alexandrie . . . . . 69.
Village de Schédia . . . . . 71.
Branche canopique du canal . . . . . 74.
Emplacement de la ville de Canope . . . . . 76.
Embouchure de la branche canopique du Nil . . . . . 78.
Branche canopique du Nil . . . . . 80.
Province et lac Maréotiques . . . . . 89.
Marea ou Mariout . . . . . 96.
Taposiris . . . . . 97.
Phamotis . . . . . 98.
Étendue du lac Maréotis . . . . . 99.

Premier appendice.

Emplacement des champs de bataille de Jules César en Egypte . . . . . 104.
Camp de Jules César à Alexandrie . . . . . 104.
Premier document . . . . . 105.
Deuxième — . . . . . 105.
Troisième — . . . . . 105.
Quatrième — . . . . . 106.
Cinquième — . . . . . 107.
Sixième — . . . . . 107.

Pages

Emplacement de la guerre navale, livrée aux Alexandrins par Jules César dans le port d'Alexandrie . . . . . 112.

Emplacement de la guerre décisive livrée par Jules César au roi Ptolémée dans l'intérieur de l'Egypte . . . . . 114.

La guerre décisive entre le roi et Jules César avait lieu en automne 121.

Second appendice.

Longueur du pied, du stade et du mille chez les Romains, d'après les mesures, des côtés des bases des Pyramides et du Sphinx . . . . . 124.

Longueur du Pieds d'après les Pyramides . . . . . 124.

Longueur du Pieds d'après les mesures du Sphinx . . . . . 127.

Longueur des stades et milles romains . . . . . 129.

Nota . . . . . 129.

Récente vérification de la longueur du pied romain . . . . . 131.